Produced by Rénald Lévesque

LA

FILLE DU PIRATE

ÉMILE CHEVALIER

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

A

MA MÈRE

PROLOGUE

EN MER

I

--Range à carguer la grand'voile!

A peine ce commandement fut-il transmis par le porte-voix du capitaine

et répété par le sifflet du maître de manoeuvres, que cinq matelots

s'élancèrent sur les échelles de corde. Mais au même moment, une rafale

épouvantable enveloppa le brick comme dans une trombe, et deux fois

successives le courba tribord à bâbord, au point que les vagues

bondirent par-dessus ses lisses.

--Amenez les huniers sur le pont! cria le capitaine François d'une voix

de stentor.

L'ordre se perdit dans le fracas de la tempête, et il n'était pas

articulé qu'une seconde colonne d'air fondit sur le navire avec la

rapidité de la foudre, brisa le perroquet du grand mât, les cacatois du

mât de misaine et emporta les toiles qui restaient dehors.

Un mousse, cramponné à l'extrémité d'une vergue, où il s'efforçait de

fixer la voile avec les rabans de ferlage, fut enlevé par le tourbillon

et tomba à la mer.

Cet accident passa inaperçu au milieu de l'anxiété générale.

Le vaisseau penchait affreusement sur le côté et menaçait de

s'engloutir.

--A la barre! tonna le porte-voix.

Le chef de timonerie y était déjà.

--Elle ne gouverne plus, capitaine! s'écria-t-il sourdement.

--Bas le grand mât!

Cinq minutes après, l'arbre, sapé à sa base, s'abattait avec un horrible

craquement.

Déjà, le brick se relevait, lorsqu'un autre coup de vent faillit le

submerger de nouveau.

La position était désespérée. Il n'y avait plus à hésiter. Le commandant

le comprit. Assis à son banc de quart, il avait surveillé avec un

sang-froid merveilleux les progrès de l'ouragan, et quand il vit qu'il

ne lui restait qu'un moyen de sauver son vaisseau, il n'hésita pas à

l'employer.

--Rasez tout! s'écria-t-il.

Puis, le bruit cadencé des haches frappant à coups redoublés le pied des

deux derniers mâts se joignit aux mugissements des éléments en furie, et

bientôt le navire flotta au gré des flots.

Cependant la tempête se calma peu à peu: on renaissait à l'espérance,

lorsque, tout à coup, un calier parut sur le pont.

--Nous faisons eau! dit-il au capitaine qui se tenait sur le gaillard

d'arrière, debout, immobile, les bras croisés sur la poitrine.

--Gréez les pompes! ordonna l'autre, sans qu'un muscle de sa face

bougeât.--Où est la voie? demanda-t-il ensuite au calier.

--Dans la soute aux biscuits. Trois pieds de bordage en dérive.

--Tout le monde aux pompes!

Chacun s'empressa d'obéir; et au bout d'une heure les pompes

commencèrent à franchir. Alors les calfats descendirent dans la cale et

parvinrent à réparer les principales avaries.

Mais la nuit était arrivée, et il fallut remettre au lendemain le soin

de s'orienter.

II

Le brick qui venait, grâce à l'habileté de son capitaine, d'échapper à

cette épouvantable tourmente, s'appelait l'\_Alcyon\_. Parti de Marseille

avec un chargement de vins pour la Louisiane, il avait été chassé de

sa route par des vents contraires et poussé sur les côtes de la

Nouvelle-Écosse.

Il portait une vingtaine de passagers seulement à son bord.

L'un de ces passagers, jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, était

fils de l'armateur à qui appartenait l'\_Alcyon\_. Son père l'envoyait

à la Nouvelle-Orléans pour y établir un comptoir. C'était le dernier

enfant de quatre qu'avait eus l'armateur. Deux étaient morts à la fleur

de l'âge, un autre, l'aîné, avait disparu dans son adolescence, et

jamais depuis on n'en avait eu de nouvelles. On supposait généralement

qu'il s'était noyé.

III

Pendant la tempête, Charles, sur l'ordre du capitaine, était resté dans

la grande cabine; mais quand le danger eut cessé, il monta sur le pont

où il demeura le reste de la nuit en conférence avec les officiers.

Le lendemain matin, une voile parut à l'horizon. Cette vue ranima le

courage défaillant des malheureux naufragés.

Aussitôt on cessa de travailler à un radeau,--dont on avait entrepris la

construction avec des espars et des vergues de rechanges,--pour établir

des signaux.

Ils ne furent que trop bien distingués.

Une heure s'était à peine écoulée quand un navire silla dans les eaux de

l'\_Alcyon\_.

C'était une longue corvette, noire comme de l'encre, couronnée d'une

bande rouge sanglant.

Nul pavillon ne flottait à sa drisse. Mais des flammes noires ornaient

ses cacatois.

Le capitaine de l'\_Alcyon\_, qui cherchait à reconnaître la corvette, à

l'aide de sa longue-vue, fronça soudain les sourcils et frappa du pied.

--Qu'y a-t-il donc, monsieur? demanda Charles attribuant ces mouvements

à la mauvaise humeur.

--Rien de bon! rien de bon!--Lieutenant!

Un officier s'approcha.

--Voyez! dit le capitaine en passant la lunette à son second.

Dès que celui-ci eut regardé il pâlit.

--Le \_Corbeau\_! murmura-t-il.

--Le \_Corbeau\_! répétèrent, en se signant, des matelots qui se

trouvaient près du lieutenant.

--Mais qu'est-ce que cela signifie! dit Charles, frappé de la stupeur

qui se peignait sur le visage des assistants.

--C'est le \_Corbeau\_!

--Mais encore, capitaine...

--Allons, il faut nous préparer à mourir. Avoir traversé le grain pour

tomber sous la griffe du \_Corbeau\_, mille sabords!

--Mais, persista le fils de l'armateur, expliquez-moi au moins de quoi

il s'agit.

--Il s'agit, monsieur, répliqua le vieux marin, de faire vos

dispositions testamentaires. Tenez, voici le \_Corbeau\_ qui croasse;

comprenez-vous!

Comme le capitaine prononçait ces mots, un éclair illumina les ondes de

l'Atlantique, puis une détonation se fit entendre et deux boulets ramés

balayèrent le pont de l'\_Alcyon\_.

--C'est un corsaire! s'écria Charles avec impétuosité, il faut nous

battre. Nous avons des armes et des munitions...

Le capitaine haussa les épaules.

--Une embarcation à la mer! ordonna-t-il.

Quand le canot eut été mis à flots, le commandant y descendit,

accompagné de quatre vigoureux rameurs.

--Mais qu'est-ce que cela signifie? répétait Charles étonné d'un

incident aussi extraordinaire.

--Cela signifie, monsieur, que dans une heure nous servirons

probablement de pâture aux requins, lui répliqua le troisième.

--Pourquoi ne pas nous défendre?

--Se défendre contre le \_Corbeau\_! examinez un peu cette mâchoire!

IV

La corvette, poussée par une fraîche brise nord-ouest, nageait

rapidement, toutes voiles déferlées, depuis ses royales jusqu'à ses focs

et ses bonnettes hautes et basses.

C'était un magnifique navire de guerre cambré, svelte, élancé comme

un yacht, portant fièrement son encolure, et plus fièrement encore ses

trois flèches qui ployaient comme des baleines sous le fardeau de ses

toiles gonflées.

A la proue un immense corbeau, les ailes déployées, semblait prêt à

fondre sur sa proie.

Deux caronades, du plus fort calibre, avançaient leurs gueules béantes

au-dessus de l'envergure au menaçant volatile, perché immédiatement sous

le beaupré.

Les vingt sabords du \_Corbeau\_ étaient garnis de vingt canons.

La gueule de ces vingt canons avait été peinte en rouge comme la ligne

de la préceinte.

Sur le pont, au pied des mâts, se tenaient des groupes d'hommes armés

jusqu'aux dents.

Tous étaient vêtus de chemises rouges, à large collet rabattu, bordé

d'un filet noir, et de pantalons gris de fer, serrés à la taille par

une ceinture de cuir, dans laquelle étaient passés des pistolets, un

poignard, et une hache à double tranchant.

Ils avaient la tête et les bras nus.

Au moment où le canot détaché de l'\_Alcyon\_ approchait du \_Corbeau\_, ce

dernier amenait sa voilure et préparait ses grappins d'abordage.

Le capitaine François héla, et peu après son esquif était hissé par les

palans du \_Corbeau\_.

Un homme se promenait seul sur la dunette.

Il avait la physionomie dure, le visage bronzé, les yeux pleins d'un feu

sombre et une épaisse barbe noire. Sa stature était élevée, ses membres

noués à des attaches souples, nerveuses, ses mouvements brusques,

impérieux.

Un chapeau de toile cirée, sans ornement, couvrait son chef, mais sa

veste en velours brun, ainsi que son pantalon, de même étoffe, étaient

galonnés d'argent.

A son côté pendait un sabre turc, et à la main droite il tenait un

porte-voix.

Ce personnage paraissait avoir trente ans environ.

Le capitaine de l'\_Alcyon\_ marcha bravement à lui.

--Comment s'appelle ta coquille de noix? fit le pirate avec un accent

gascon très-prononcé.

--L'\_Alcyon\_.

--De quoi se compose la cargaison!

--De vins.

--Et puis?

--Des conserves.

--As-tu des passagers?

--Une vingtaine, pour lesquels je suis venu réclamer votre pitié.

Le forban sourit ironiquement.

--Où allais-tu?

--A la Nouvelle-Orléans. Mais le mauvais temps...

--Et tu venais!

--De Marseille.

--Ah! de Marseille, fit l'autre avec une certaine émotion.

Ensuite, il se tourna, leva un doigt en l'air; et quatre hommes se

jetèrent sur le capitaine François, le terrassèrent et lui garottèrent

les pieds et les poings. Les rameurs qui l'avaient suivi subirent le

même sort.

V

Déjà le \_Corbeau\_ accostait l'\_Alcyon\_.

Le premier de ces vaisseaux mit en panne et amarra le second à ses

flancs.

Les flibustiers se précipitèrent sur leur victime comme des vautours

sur un cadavre. Nul parmi les matelots du bâtiment marchand n'osa leur

opposer de résistance. La terreur qu'inspirait le nom seul du \_Corbeau\_

avait glacé d'effroi les plus braves. Tous furent liés et transbordés,

ainsi que les passagers, à l'exception du fils de l'armateur.

Charles, maudissant la lâcheté de ces gens, s'était armé d'une paire de

pistolets, et, adossé au gouvernail, il menaçait de brûler la cervelle

à quiconque tenterait de s'emparer de sa personne. D'abord intimidés par

cette attitude déterminée, les forbans reculèrent, puis ils se ruèrent,

comme des furieux, contre l'intrépide jeune homme. Mais celui-ci fit feu

de ses deux coups et deux pirates tombèrent; leurs compagnons poussèrent

un cri de vengeance et fondirent en masse sur Charles, qui, sans perdre

son sang-froid, s'était emparé d'une barre de cabestan et la faisait

voltiger autour de lui avec une redoutable dextérité.

Déjà son levier avait mis hors de combat nombre des assaillants,

lorsqu'un officier du \_Corbeau\_, impatienté de cette lutte

compromettante pour les siens, épaula une petite carabine, ajusta le

fils de l'armateur et lâcha la détente.

Atteint au dessous de l'omoplate, Charles laissa choir la barre de

cabestan dont il s'était fait un si formidable auxiliaire, et s'affaissa

sur le pont.

VI

Alors commença le pillage de l'\_Alcyon\_. Mais tout s'accomplit dans le

plus grand ordre. Une discipline de fer courbait la nature sauvage

de ces démons à face humaine. La cargaison du navire capturé passa

rapidement sur le navire captureur. Ensuite tous les individus trouvés

à bord de l'\_Alcyon\_, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, furent

liés deux à deux, et jetés à la mer avec un boulet de trente-six aux

pieds.

En accomplissant cette affreuse exécution, les matelots du \_Corbeau\_ ne

riaient ni ne gémissaient.

Ils étaient calmes, insensibles.

Pour eux ces meurtres n'avaient rien d'odieux. C'était une coutume, un

devoir, une nécessitée. D'ailleurs c'était la règle.

Chaque fois que le \_Corbeau\_ faisait une prise,--et cela arrivait

fréquemment,--nul ne recevait quartier; et pas un des marins engagés sur

les paquebots transatlantiques ne l'ignorait; aussi la réputation de la

corvette noire était-elle en harmonie avec l'épouvante que son équipage

inspirait.

Ordinairement le \_Corbeau\_ croisait dans le golfe Saint-Laurent, sur

la route d'Europe en Amérique; et, comme disaient les matelots, «qui de

près l'avait vu, plus ne le revoyait».

VII

Il était midi. Le soleil, voilé depuis le matin par de légères brumes,

perçait à l'orient. Aux teintes blanchâtres de l'atmosphère succédait

peu à peu un azur limpide, dont les réverbérations sur la nappe aqueuse

se doraient aux tièdes rayons de l'astre du jour.

La nature semblait sourire en déployant ses grandeurs célestes et

marines.

L'homme s'élevait à la contemplation de ce beau spectacle.

Rien, à notre avis ne parle plus éloquemment à l'esprit et au coeur que

le tableau du ciel et de la pleine mer.

Immensité sous immensité!

Mystère contre mystère!

Ou suis-je? que suis-je?

Ces deux questions se pressent sur vos lèvres.

Soyez chrétien, musulman, païen, idolâtre, déiste, panthéiste,

polythéiste, rationaliste, matérialiste, nihiliste,--soyez ce que vous

voudrez,--si votre vue n'a plus d'autre limite que le firmament et

l'eau, vous rougirez de votre petitesse, et un moment, une minute,

une seconde, vous douterez! Non, il n'y a pas de croyance humaine qui

résiste à l'infini! Notre nature est trop bornée pour cela.

En tout, pour comprendre, pour être fort, il nous faut du tangible, du

palpable, du malléable.

Nous nous impatientons malgré nous, contre ce qui cesse de frapper nos

sens.

Et cette impatience nous amène à dire avec Montaigne:

--Que sais-je?

Puis avec Shakspeare:

--Suis-je ou ne suis-je pas!

VIII

La nuit vint:--nuit calme et poétique.

A la voûte céleste couraient des petits nuages diaphanes, derrières

lesquels la lune mirait son disque argenté. Plus uni qu'une glace était

l'Océan, réfléchissant, dans sa transparence, la coupole de l'empirée.

O nuit d'amour, de langueur, de volupté!

Cependant une masse sombre, informe, se dressait au milieu de

l'Atlantique.

L'onde clapotait à petit bruit autour, et formait de légères franges

d'écume, qui allaient en dégradant insensiblement, et finissaient par se

confondre dans le bleu de la plaine liquide.

Cette masse, c'était la carcasse de l'\_Alcyon\_.

Après avoir dépouillé le brick, les corsaires l'avaient abandonné à la

grâce de Dieu.

Et toujours l'onde clapotait à petit bruit autour et formait de

légères franges d'écume, qui allaient en dégradant insensiblement, et

finissaient par se perdre dans le bleu de la plaine liquide.

Tout était morne, silencieux à bord de l'\_Alcyon\_, pauvre navire si gai

la veille, si fringant, si animé!

On eût dit d'une tombe placée sur une autre tombe!

Mais écoutez!

Ce n'est pas un murmure des vagues, ce n'est pas un soupir de la brise,

pas le cri d'un oiseau de nuit, c'est un gémissement humain!

Et toujours l'onde clapote à petit bruit autour de l'\_Alcyon\_, et forme

des franges d'écume neigeuse, qui vont se dégradant et finissent par se

perdre dans le bleu de la plaine liquide!

C'est un gémissement humain!

Je croyais pourtant que le \_Corbeau\_ n'avait pas laissé créature vivante

à bord de l'\_Alcyon\_.

Mais le gémissement recommence; un homme se soulève péniblement près du

gouvernail, il passe la main sur son front, il interroge ses souvenirs.

C'est Charles, c'est le fils de l'armateur marseillais!

Et toujours l'onde clapote à petit bruit autour du brick et forme de

légères franges d'écume, qui vont se dégradant peu à peu et finissent

par se fondre dans le bleu de la plaine liquide.

IX

Oui, c'était Charles.

Notre brave jeune homme n'avait pas été grièvement blessé. A son

évanouissement il devait la vie; car un lambeau de toile étant tombé

sur son corps, peu après sa chute, et l'ayant recouvert, les forbans

n'avaient plus pris attention à lui.

En recouvrant la connaissance, il se sentit très-faible, mais, à mesure

que ses forces revenaient, sa mémoire se faisait jour.

Il se traîna à sa cabine, où par bonheur il trouva quelques provisions

négligées par les bandits.

Il mangea modérément et retourna se coucher sur le couronnement.

Deux jours après, un bateau-pilote le recueillait et le transportait à

Halifax.

Il écrivit aussitôt à son père.

La perte successive de plusieurs bâtiments avait ruiné celui-ci, qui

répondit qu'il partait pour les Grandes-Indes afin d'y tenter fortune.

Désormais Charles était sans ressources. Mais il était plein de force et

d'énergie. L'adversité le trouva inébranlable.

S'étant rendu à Québec, il y entreprit un petit commerce et se maria

avec une Canadienne.

Elle était belle et aimante. Durant quelques années, Charles jouit d'une

félicité sans nuages.

Par malheur, le sort, acharné à sa poursuite, lui ménageait un dernier

coup.

Sa femme le rendit père et mourut dans les douleurs de l'enfantement.

C'en était trop!

Charles ne put survivre à son affliction. Bientôt il suivait son épouse

au tombeau et laissait sur cette terre de souffrance une orpheline,

nommée Angèle.

Angèle avait sur l'épaule gauche une tache de rousseur, ayant la forme

d'un papillon.

PREMIÈRE PARTIE

LE CHARRETIER

I

Prenez-le à Londres, à Paris, à Rome, à Madrid, à Lisbonne, à Vienne, à

Berlin, à Saint-Pétersbourg, à New-York, à Québec ou à Montréal, et le

conducteur de voitures publiques sera toujours le même--un type unique.

Il est à la fois l'être le plus remuant et le plus pacifique de la

terre. Sa gaîté est inaltérable, sa docilité à l'épreuve, sa discrétion

proverbiale. Causeur par tempérament, il sait se rendre muet comme

Harpocrate. Aussi curieux qu'une femme, il compte la prudence parmi ses

premières qualités. Observateur pénétrant, sa finesse ne trahit jamais

le résultat de ses investigations. Vif jusqu'à l'excès, il est

d'une patience angélique, s'il le faut. Têtu comme une mule de la

Sierra-Morena, on ne l'a point encore vu résister aux flatteries d'un

louis. Ennemi juré de la police, il est à tu et à toi avec ses agents.

Enfin, soit qu'il reste stationnaire, soit qu'il marche, soit qu'il

trotte, soit qu'il galope, soit qu'il vole, le conducteur de voitures

publiques est le factotum de la société. Que de services n'a-t-il pas

rendus? Que de services ne rend-il pas et ne rendra-t-il pas? On devrait

lui voter des médailles, lui attacher des décorations sur la poitrine,

lui ériger des statues! Mais l'humanité est ainsi faite: elle méprise

ceux qui lui sont utiles pour encenser ceux qui lui sont nuisibles!

Cependant, perché sur son strapontin, comme un cormoran au sommet d'un

rocher, le conducteur de voitures publiques regarde onduler la foule à

ses pieds, et rit sous cape, en sifflant un air de sa composition; car

il est poète, il est artiste, notre homme!

Voyez-le plutôt.

Qui mieux que lui connaît les monuments d'une ville, leur histoire,

leur chronique, leur légende! Qui mieux que lui sait la chansonnette en

vogue, la toilette à la mode, le livre qui fait fureur! qui mieux que

lui pourrait tirer les effets des causes, les causes des effets!

Qu'il daigne ouvrir la bouche et il vous dira où va cette élégante,

hermétiquement voilée; d'où revient ce monsieur enveloppé jusqu'aux yeux

dans son cache-nez.--Il a pressé les doigts délicats des plus grandes

duchesses, causé avec les sommités de la littérature, de la peinture de

la sculpture, de la science, de la diplomatie. Ses connaissances sont

universelles, sa mémoire vaut une encyclopédie, son tact est infini.

Astronome par nécessité, il vous prédira le beau ou le mauvais temps,

comme la fleur des almanachs. Mais, malgré tous ses talents, le

conducteur de voitures publiques appartient à la classe des incompris. O

honte de notre siècle! Cependant s'il lui prenait fantaisie de parler à

cet homme, que de faiblesses n'aurait-il pas à révéler sur votre compte,

fières dames et orgueilleux gentilshommes qui passez, le dédain aux

lèvres, devant son modeste sapin! Grâces au ciel, il est bon, il est

charitable, il est miséricordieux, le conducteur de voitures publiques!

Il a tout vu, il a tout appris, et comme le dit Dumas: il est l'homme

des sociétés vieillies: la civilisation est venue à lui, il s'est laissé

faire. Sa moralité est à peu près celle de Bartholo.

Passant du composé au simple, de l'entier à la fraction, nous allons,

si le lecteur y consent, nous transporter sur la place Notre-Dame, à

Montréal, et esquisser en deux traits de plume le conducteur de voitures

publiques canadien.

Partout ailleurs qu'au Canada, le conducteur de voitures publiques, tout

en conservant son cachet primordial, a su marcher avec le progrès. Mais

ici il n'a pas bougé d'une seule ligne. Tandis qu'en Angleterre, en

France, etc., il s'aristocratisait, sur les bords du Saint-Laurent, il

demeurait fidèle aux traditions de nos aïeux. Aussi se moque-t-il de ses

prétentieux confrères d'outre-Atlantique qui se font appeler \_cocher\_,

et n'ambitionne-t-il que l'antique appellation de \_charretier\_. Ce

non vénérable, il l'aime, il le chérit, il le respecte comme titre de

noblesse. Malheur à qui le lui contesterait!

Si maintenant nous délaissons encore une fois le champ banal des

généralités pour celui des particularités, si nous exilons l'entier

pour patronner l'unité, nous vous apprendrons que Pierre Morlaix était

charretier de profession, qu'il stationnait d'ordinaire sur la place

Notre-Dame, devant l'église, qu'il marquait vingt-six ans, n'était pas

beau garçon, mais possédait en revanche les plus belles bêtes de toute

la paroisse de Montréal. C'étaient deux chevaux bais-bruns, à la robe

soyeuse et luisante, aux longues balsanes blanches, portant haut la

tête, trottant vite et menu, pas «malins en toute», comme disait leur

maître, et faisant cinquante milles sans se fatiguer. Je vous laisse à

penser si Pierre Morlaix était vain de son attelage! Vraiment il fallait

le voir assis sur le siège de sa calèche, doublée d'étoffe gauffrée, il

fallait le voir brûlant le pavé de la grande rue Saint-Jacques, par un

beau jour d'été, il fallait voir avec quelle célérité il vous emportait

les \_partis\_, le dimanche, à Monkland! Et l'hiver donc! Ah! l'hiver

était le bon temps de notre ami. Dès que la neige étendait sa nappe

de duvet sur la ville et les campagnes, Pierre remisait sa calèche,

l'emmaillotait tendrement dans une housse de cuir imperméable et sortait

son \_sleigh\_! Un superbe traîneau, ma foi, en velours cramoisi et tout

drapé de splendides pelleteries qui retombaient jusqu'à terre! Il

en avait fait des jaloux, ce sleigh-là! Les charretiers de la

place Notre-Dame, de la place Jacques-Cartier, du Marché-à-foin, se

mangeaient-ils la langue chaque fois qu'ils apercevaient sa coque

élégante rasant avec la rapidité d'une locomotive le sol argenté de

concrétions cristallines. Dans leur envieuse fureur, quelques-uns

n'avaient-ils pas comploté la perte du joli traîneau! Oui; mais Pierre,

Morlaix était un rude gars! Il avait découvert la conjuration, fustigé

d'importance les conspirateurs et son traîneau jouissait de l'estime

publique. A peine arrivé à son poste le matin, il était retenu! Nul

n'avait souvenance qu'il fût resté dix minutes inoccupé. Le samedi soir

on l'assurait pour le lendemain, on se le disputait, et maître Pierre,

afin de contenter tout le monde, le mettait généreusement à l'enchère!

Alors, le traîneau montait, montait, montait! Les têtes s'échauffaient

et souvent la location était adjugée sur une offre de quinze dollars.

Pierre faisait claquer sa langue contre son palais; le gagnant jetait

sur ses antagonistes un coup d'oeil de défi, et la foule, que ces scènes

hebdomadaires ne manquaient jamais d'amasser, battait des mains.

Tel était Pierre Morlaix, ses deux coursiers, Carillon, la Brune et son

sleigh, lorsque, par une nuit de janvier 18..., comme le brave phaéton

revenait d'une course dans Griffinton, il fut frappé par cette

interpellation significative:

--Ohé!

Pierre ralentit l'allure de ses chevaux, se retourna, et à la lueur du

réverbère voisin, aperçut un individu, embossé dans un ample manteau, à

collet relevé, et coiffé d'un casque[1] en fourrure.

[Note 1: Tel est le nom que les Canadiens-Français donnent à leur

coiffure d'hiver.]

--Approche! fit ce personnage d'un ton bref.

Le charretier avança sa voiture près du trottoir, et dit:

--Embarquez.

L'inconnu sauta dans le traîneau, ramena soigneusement sur lui la robe

de boeuf, bordée d'une bande écarlate.

--Où va-t-on, monsieur? demanda Pierre.

--Faubourg Québec, et promptement!

Ces mots étaient à peine prononcés que Carillon et la Brune dévoraient

l'espace avec la vitesse du vent.

Le froid était sec, la neige grinçait sous les patins du sleigh et

des narines des chevaux s'élevait un nuage de vapeur blanchâtre, qui

tranchait sur les teintes bleues, projetées par le firmament, nacré de

perles étincelantes.

--Quelle rue? dit Pierre, en franchissant la place Dalhousie.

--Rue de la Visitation.

--Quel numéro?

--Marche. Je t'avertirai quand je voudrai descendre.

Habitué au caprice de ses pratiques, le charretier poursuivit droit son

chemin jusqu'à la rue de la Visitation qu'il enfila trop brusquement,

car le traîneau s'accrocha à une borne et se renversa sur le côté.

Heureusement les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes; mais Pierre fut lancé

au milieu de la voie, ainsi que son voyageur.

--Maladroit! s'écria celui-ci, en sa relevant. Ne pouvais-tu faire

attention?

--Excusez, balbutia le conducteur confus, et s'assurant qu'il n'était

pas blessé.

--Allons, leste! dit l'autre, en ramassant sur la neige, un objet qu'il

avait sans doute laissé échapper et que Pierre Morlaix crut être un

pistolet.

Ils reprirent leur place et se remirent en route. Mais au coin de la rue

Sainte-Catherine, l'inconnu posa sa main sur l'épaule de Pierre Morlaix:

--Voici un louis. Attends-moi ici; tu me ramèneras.

Ce disant, il sautait à terre, et disparaissait derrière un pâté de

maisons.

Séduit par la générosité de son passager (afin de nous servir du terme

local), Pierre l'attendit patiemment jusqu'au petit jour. A la fin,

lassé de fumer des pipes, de s'agiter le corps, les pieds et les bras

pour s'échauffer, il résolut de rentrer ses chevaux à leur écurie.

Ensuite, avant de se coucher, il voulut nettoyer son traîneau. Mais

quelle fut sa surprise de trouver sur le coussin un petit portefeuille

de maroquin noir! Pierre l'ouvrit sans scrupule, en marmottant:

--C'est ce monsieur qui, sans doute, l'aura oublié! il ne manquera pas

de le réclamer, et on le lui rendra.

Le portefeuille contenait vingt \_bills de\_ cinquante piastres chacun et

un billet, sans adresse et sans signature, ainsi conçu:

«Il ne tient qu'à vous de vous en assurer si vous le désirez. Il est

chez elle.»

--Ça ne m'apprend pas grand'chose, dit le charretier en serrant le

portefeuille dans la poche de son capot.

II

A l'époque où commence cette histoire, Montréal était loin d'occuper

l'étendue qu'il embrasse maintenant. Le faubourg Québec, si peuplé

aujourd'hui, ne comptait guère que quelques maisonnettes éparpillées à

travers de vastes prairies marécageuses et sillonnées de ruisseaux. Sur

l'emplacement du pâté actuellement borné par les rues Sainte-Catherine

et Dorchester, Beaudry et de la Visitation, s'élevait une cahute en

bois, appuyée contre quelques hangars et chantiers de la plus chétive

apparence.

Cette cahute n'avait qu'un étage; autour régnait une galerie délabrée à

laquelle on arrivait par un escalier de quatre marches. Le toit, couvert

en bardeaux, se projetait en forme d'auvent au-dessus de la galerie

et l'abritait tant bien que mal. Il était surmonté d'une

lucarne-demoiselle, alors à demi enterrée sous la neige. La façade de la

masure donnait au sud; elle possédait deux fenêtres et une porte basse

ouverte à l'extrémité gauche vis-à-vis de l'escalier. Devant cette

maison s'étendait la cour, ceinte d'une palissade en souches d'érable,

grossièrement empilées les unes sur les autres. Des tas de fumiers,

revêtus d'une épaisse couche de glace, et un poulailler, composaient

les principaux ornements de la cour, où l'on pénétrait par une frêle

barrière, retenue avec des liens d'osier en guise de gonds et fermant

au moyen d'une corde qu'on nouait à une cheville fichée dans un montant

disposé à cet effet.

La maison appartenait à une vieille femme. Habitation et habitante

jouissaient d'une mauvaise réputation. Dans le voisinage on n'en parlait

qu'avec terreur. Ceux que leurs affaires obligeaient à passer près de la

résidence de la mère Guilloux, ne manquaient jamais de se signer, et

le nom seul de la maritorne suffisait pour imposer silence aux enfants

criards.

La mère Guilloux n'avait plus d'âge. On la disait veuve d'un matelot,

que nul n'avait connu. Quand à elle, c'était une grande femme, sèche,

osseuse, d'un aspect repoussant. Son visage ressemblait assez à une

peau de parchemin desséchée, plissée, recroquevillée par la chaleur.

Pommettes, maxillaires, saillissaient affreusement. Le front était

étroit aux tempes, bas, déprimé, en grande partie caché par des mèches

de cheveux blanc-sale qui s'échappaient d'un bonnet d'indienne dont la

couleur primitive avait disparu depuis longtemps sous un triple enduit

de graisse. De petits yeux ronds, forés en trous de vrille, un nez

écrasé, aplati comme par un coup de marteau, une bouche énorme,

dépouillée de sa lèvre supérieure et laissant à nu quelques crocs

jaunâtres, un menton couturé par une cicatrice cruciale, aux bords de

laquelle avaient crû des touffes de poils gris, achevaient de justifier

l'effroi superstitieux que cette hideuse créature répandait autour de sa

personne et de sa propriété.

D'où venait la mère Guilloux? Problème!

Dix ans auparavant elle s'était installée dans la baraque que nous

avons décrite, après l'avoir achetée à un pêcheur, et depuis lors elle

y vivait Quels étaient ses moyens d'existence? Autre problème aussi

insoluble que le premier.

Les commères du quartier prétendaient bien que la mère Guilloux

entretenait doux commerce d'amitié avec le diable, et qu'elle devait à

l'esprit malin les beaux louis d'or que chaque semaine elle échangeait

au marché contre les primeurs de la saison; mais le diable est

ordinairement un pauvre hère, plus chargé de conscience que de piastres,

et nous doutons que malgré sa prétendue tendresse pour l'âme de la mère

Guilloux il eût été capable de se constituer le banquier-pourvoyeur de

son estomac.

Comment la mère Guilloux employait-elle ses journées? Troisième mystère

qu'aucun Oedipe n'avait pu percer.

Ce n'est pas qu'on n'eût tenté d'en déchirer le voile; Dieu merci! à

Montréal, aussi bien que partout ailleurs, il ne manque pas de gens plus

enclins à soigner les intérêts des voisins que les leurs. La charité

est si excellente vertu! Mais, en cette occasion, madame Charité s'était

bourgeoisement cassé le nez. La mère Guilloux ou la Camarde, comme on

l'appelait communément, témoignait peu de goût pour la société. Et les

intrépides bienfaitrices qui avaient essayé de porter leur curiosité

dans son asile avaient été dûment éconduites par le cerbère du logis,

un certain chien-loup, malingre, décharné comme sa maîtresse, mais

possesseur, au reste, de splendides mâchoires qui auraient émerveillé

nos dentistes-osanores.

Ce chien-loup se nommait Hurleur.

En été, mons. Hurleur gîtait sous la galerie, en hiver il se promenait

flegmatiquement au-dessus. Jamais il ne désertait son poste. Quelqu'un

approchait-il trop près de la clôture, le fidèle portier s'élançait

dans la cour, se dressait sur ses pattes de devant contre la barre

transversale de la barrière, et montrait coquettement à l'audacieux ses

dents blanches et aiguës. C'était vraiment un chien-modèle. Les

Français lui auraient, sans nul doute décerné le prix Monthyon. Moins

appréciateurs des nobles qualités que les Français, les Canadiens ne

tenaient pas notre animal en haute estime. Au contraire: ils lui avaient

voué toutes les malédictions imaginables. Un garnement,--de la pire

espèce, nous aimons à le croire,--ne s'était-il pas avisé de vouloir

jouer un mauvais tour à ce prototype de la race canine! Mais aussi il

avait payé cher sa méchanceté! si cher que, sans l'intervention de la

Camarde, sire Hurleur eût bel et bien dévoré le jeune fou, qui en fut

quitte pour une épaule triturée et une demi-douzaine de côtes écorchées.

Je vous laisse à penser si cet accident avait causé sensation! On parla

de brûler la mère Guilloux, sa \_turne\_ et son abominable gardien. Mais

lorsqu'il fallut mettre le projet à exécution, ce fut comme au Conseil

tenu par les Rats.

L'un dit: Je n'y vais point, je ne suis pas si sot,

L'autre: Je ne saurais. Si bien que, sans rien faire,

On se quitta.

En fin de compte, il fut décidé que le «cas» serait soumis au constable.

Inutile de reproduire les fioritures dont on enjoliva ce grief capital.

Titillées par le poivre-long de l'anxiété, les langues manoeuvrèrent

avec une facilité miraculeuse, et Belzébuth sait de combien d'infamies

dites et inédites on chargea la veuve du matelot. Le magistrat écouta

gravement les rapports des plaignants et promit qu'il opérerait le jour

même une visite domiciliaire dans ce «repaire de monstruosités».

Effectivement, une heure après, il arrivait, accompagné de deux agents

subalternes, devant la maison suspecte. Des groupes nombreux s'étaient

formés à quelque distance, afin de juger si Satan aurait plus d'égards

pour un officier public que pour de simples particuliers.

Déjà Hurleur poussait un grognement de sinistre augure, lorsque la

Camarde parut sur la galerie. A la vue de la police, elle grimaça un

sourire qui rehaussa encore la laideur de sa face. Ensuite, rappelant à

l'ordre son chien-griffon, elle s'avança à la rencontre du commissaire.

--Madame, commença celui-ci....

La mégère l'interrompit en lui présentant un papier qu'elle avait à la

main. D'un clin d'oeil le bailli l'eut parcouru, et on remarqua--chose

étrange!--qu'il s'inclina aussitôt humblement devant la Camarde, et

enjoignit à ses recors de se retirer; lui-même ne tarda pas à les

rejoindre, en sortant de là cour à reculons.

Ici, permettez-moi de placer une ligne de points d'exclamation pour vous

peindre l'ébahissement des spectateurs de cette scène!

!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Bon, criez-vous, c'était une princesse déguisée. Les salamalecs d'un

honorable fonctionnaire de la cité démontrèrent victorieusement que

toutes les imputations sur son compte étaient fausses, et que ses

infirmités méritaient le respect, non les railleries.--Ah! que vous

appréciez mal nos aimables Euménides du faubourg Québec! Quoi! vous

avez la candeur de supposer qu'elles avaient entassé des montagnes

d'hypothèses, sondé toutes les profondeurs de l'Enfer, bâti des

forteresses de soupçons, interrogé tous les échos du «on dit» échafaudé

pièce à pièce le plus formidable édifice d'interprétations connu

de mémoire de femme, pour voir tout cela se dissoudre, s'évanouir,

s'annihiler comme une vaine fumée, parce qu'il avait plu à un

«policeman» anglais de courber le dos devant une «gueuse»!--Non, non,

filles de Bretons et de Normands ne broutent guère au râtelier de

la crédulité. Ce n'est pas elles qu'on mystifie aisément.

Notre-Dame-de-Bon-Secours! pour changer leurs convictions, besoin est

d'arguments solides, substantiels, palpables. Essayez de les prendre

avec le miel de la politesse ou le vinaigre de la colère!

Donc après l'entrevue de la Camarde avec les agents de la police, madame

Raviot dit à madame Bouvet:

--Sainte Vierge! què qu'aurait cru ça? Not' bailli qu'est ensorcelé

itou!

--En effette! Pour le sûr, la vieille chipie y ait jeté in sort.

--Ah! ben! j'sommes fiarement préservées, à c't'heure, dans Montréal,

ajouta une jeune fille, en rajustant sa \_câline\_ que le vent avait

dérangée.

--J'gage qu'il est protestant, c'particulier-là!

--Tout d'même qu'c'a s'pourrait!

--Des horreurs!

--Y iront drette dans la chaudière bouillante!

Ainsi de suite.

Voilà où en étaient la Camarde et sa demeure, quand l'inconnu que Pierre

Morlaix débarqua à l'angle des rues de la Visitation et Dorchester,

s'approcha de la maison maudite.

III

Notre personnage marcha droit à la barrière, détacha la ficelle qui

la fermait, en homme accoutumé aux êtres, franchit la cour, donna une

caresse au chien-griffon, qui, dérogeant à ses habitudes hostiles, était

accouru gambader autour de lui, monta l'escalier et frappa à la porte

quatre fois successives, et une cinquième, après une demi-minute

d'intervalle.

Des pas ne tardèrent pas à se faire entendre de l'intérieur, puis un

triple grincement de verrous, puis la Camarde parut, tenant à la main

une chandelle de suif baveuse.

--Ah! c'est vous, dit-elle d'une voix rauque; il est bien tard! Nous

désespérions...

--Mike est-il ici?

--Oui, monsieur. Il est dans le cabinet du fond.

--Éclairez-moi, Juliette.

Ils se trouvaient alors dans une vaste cuisine sombre, malpropre,

lambrissée de toiles d'araignée et de batterie de cuisine ébréchée ou

rouillée. Un grand poêle en fonte occupait le centre de la pièce, dont

le plafond était formé de solives grimaçantes et soutenues, ça et là,

par des étais à peine équarris. Pour le plancher, il gémissait sous une

couverture d'immondices visqueuse et glissante.

En un coin, des figurines de cire, s'efforçant de représenter le tableau

de Jésus à la Crèche, jaunissaient dans leur châsse de verre fêlé.

L'atmosphère de cette cuisine était lourde, écoeurante. On y respirait

une odeur de boucane et de graillon, que justifiaient des chapelets

de poissons salés pendus à des crochets et un chaudron dans lequel

roussissaient, en grésillant à l'ardeur du feu, de menus morceaux de

lard.

La vieille prit un trousseau de clefs et se dirigea vers une porte

latérale.

--Ou allez-vous? demanda l'inconnu.

--Chut! fit la Camarde en ouvrant la porte avec précaution.

--Est-ce que ce serait déjà fini?

--Venez, monsieur Larençon.

Ils entrèrent dans une chambre dont l'aspect contrastait étrangement

avec celui de la première pièce. C'était passer d'un ignoble taudis dans

un riant boudoir. A la vérité, le mot boudoir est peut-être hasardé;

mais en sortant de la cuisine, où tout exaspérait les sens, il était

impossible de ne pas être délicieusement impressionné, par l'apparence

coquette de cette chambre, tendue d'un joli papier rose satiné, à

nids d'amour, et de laquelle s'échappait une douce senteur d'iris.

L'appartement était petit, petit, mais gentil, mais gentil, à plaisir!

D'abord, un beau tapis, bien chaud, bien moelleux pour reposer les

pieds, un plafond bien blanc, bordé de moulures, avec une belle rosace,

d'où descendait, par des cordons de soie, une lampe astrale, qui

projetait des ondes de lumière vaporeuse.

Ensuite, c'était une table en acajou, une berceuse, une causeuse en

velours orange, une fenêtre garnie de rideaux de brocard drapés en haut

sous leur baguette de cuivre doré et retenus par des embrasses de même

métal, enfin un lit perdu sous les plis de ses amples courtines en soie

blanche, semée de bouquets de fleur. Si la variété des couleurs de cet

ameublement n'accusait pas un goût raffiné, leur opposition flattait

l'oeil et amenait sur les lèvres un sourire de bonne humeur.

--Voyez, dit à voix basse la mère Guilloux, en désignant le lit, elle

est là.

Un éclair de joie illumina la prunelle noire de l'étranger.

--Quoi, dit-il, Mike a réussi?

--Admirablement; mais le drôle, en l'apportant, m'a semblé ivre.

Il voulait la garder avec lui dans le cabinet; j'ai craint... vous

comprenez?

--Oui, répondit Larençon avec un geste de dégoût; le misérable en aurait

bien été capable.

--Alors je lui ai dit que, selon vos ordres, elle devait être déposée

dans cette chambre jusqu'à votre arrivée.

--Vous avez bien fait, Juliette... Mais fermez donc la croisée, elle

doit être ouverte; je sens un courant d'air...

--Un courant d'air! c'est, ma foi, vrai; il doit provenir de la cuisine,

car je me suis assurée que le châssis était fermé, quand nous eûmes

couché la petite. Elle dormait, que c'était bonheur à la contempler!

Vous voulez la voir?

--Sans doute.

La Camarde s'avança vers le lit sur la pointe du pied et écarta les

rideaux.

Mais aussitôt elle lâcha une exclamation de surprise fort naturelle.

--Qu'est-ce? s'écria Larençon en regardant par-dessus l'épaule de la

vieille:

--Envolée!

--Hein!

--Elle n'y est plus... elle est partie!

--Que dis-tu, malheureuse? fit l'étrange visiteur, en la repoussant

brutalement.

--Oh! grâce, grâce, monsieur Larençon! balbutia-t-elle d'une voix

suppliante. Je vous jure....

--Arrière!

A cet instant un nouvel individu se présenta sur le seuil de

l'appartement. Il était affublé de haillons adipeux: un chapeau râpé,

sans forme, une sorte de houppelande, percée aux coudes, déchiquetée à

l'extrémité des manches, sevrée de boutons, serrée à la taille par des

lambeaux d'écharpe en laine, un pantalon de droguet troué aux genoux, et

des mocassins déchirés.

Si l'enveloppe de ce personnage était peu attrayante, sa physionomie

l'était encore moins. Il n'était guère possible d'imaginer visage plus

hideusement laid. On eût dit le miroir de toutes les passions honteuses,

une création de William Hogarth.

--Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il en chancelant. Ah! c'est vous,

bourgeois; bon. Vous êtes content.. Mais comme y ont l'air chiffonné!

qu'est-ce qu'elle a la Camarde! Oh! ne la battez pas... pif! paf! pan!

Bateau! comme c'est touché! Attrape, mes amours! bateau! Est-ce que

le bourgeois prétendrait... Ouf! il va la tuer, le diable m'emporte!

Heureusement qu'il a des gants le bourgeois, sans cela il s'écorcherait

les doigts sur cette vieille carcasse déplumée! Tonnerre! voilà un coup

de poing qui vaut trente-six chandelles!.... et ce coup de pied... Il

faut tout de même qu'elle soit fièrement dure la Camarde!... bateau! il

en pleut aujourd'hui des indulgences! Mais, ils vont réveiller... Oh!

Oh! je m'oppose, je m'oppose, je m'oppose, potence!

Là-dessus, notre homme s'élance sur Larençon qui, emporté par une colère

indicible, frappait furieusement la mère Guilloux, et lui dit:

--Ohé, monsieur!

L'autre se retourna, l'oeil étincelant, les traits contractés par

l'irritation:

--C'est toi, Mike! Est-il vrai que tu l'avais enlevé?...

--Comment, si c'est vrai, bourgeois! Cette satanée sorcière

prétendrait-elle le contraire?

--Tiens, dit Larençon en le conduisant vers la fenêtre, qui

effectivement était ouverte...

--Eh bien! répliqua Mike cherchant à comprendre, tandis que la Camarde

profitait de cette circonstance pour s'enfuir.

--Eh bien, l'affaire est manquée!

--Bateau! que le diable m'emporte si je sais...

--Notre proie s'est échappée.

--Quelle proie?

--Qu'as-tu fait, ce soir? Tâche de me répondre correctement, quoique tu

sois ivre comme un Polonais.

--Ce que j'ai fait, ce que j'ai fait, bateau! ce que j'ai fait, oh! j'ai

gagné notre procès, bourgeois.

--Oui, mais où est l'enfant!

Mike courut au lit.

--Oh! dit-il, d'un ton menaçant, après y avoir jeté un coup d'oeil, la

Camarde a voulu manger à ma botte de foin. Un moment, un moment!

Il sortit, et bientôt l'on perçut le bruit d'une violente dispute,

ensuite un grand cri...

Larençon étonné se disposait à rejoindre l'Irlandais, lorsque celui-ci

rentra. Il tenait à la main un long couteau dégouttant de sang.

--C'est réparé! dit-il froidement, en essuyant la lame de l'arme sur la

manche de son habit.

--Mais l'enfant!

Mike parla durant plusieurs minutes à l'oreille de Larençon, et à la

fin ce dernier, dont le visage avait donné des signes de satisfaction

visible, s'écria:

--Parfait! Tu as eu raison. Aussi bien il était temps d'en finir avec

elle. Mais le chien!

--Le chien, bateau! c'est juste le chien.... Oh! j'ai mon idée. Ne vous

inquiétez pas.

L'Irlandais sortit de nouveau, et Larençon se jeta sur la causeuse, ou

il demeura près d'une heure plongé dans un abîme de réflexions.

Au retour de l'autre, il se leva.

--Partez le premier, dit Mike, en lui remettant entre les bras un enfant

endormi.

Le mystérieux personnage examina une seconde la figure de l'enfant,

l'enveloppa soigneusement dans son manteau, sauta par la fenêtre et

disparut.

Mike alors défit le lit, renversa les matelas au milieu de la chambre,

éparpilla les feuilles de maïs qui remplissaient la paillasse, saisit

la lampe, mit le feu à trois ou quatre places différentes, sauta par la

fenêtre et disparut à son tour.

L'aurore commençait à poindre.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVASION

I

--Numéro 1. Onze heures! Rien ne bouge.

--Numéro 2. Onze heures! Bien ne bouge! reprit le deuxième factionnaire.

Ce cri, passé de bouche en bouche, et répété par toutes les sentinelles,

fit le tour de la prison de Montréal.

II

La prison de Montréal était un bâtiment situé sur la rue Notre-Dame,

presque vis-à-vis de la place Jacques-Cartier et adossé au

Champ-de-Mars. Des murs élevés l'entouraient.

De cette prison, aujourd'hui, il ne reste que le pignon nord-est, la

partie méridionale a été démolie pour faire place aux constructions du

nouveau Palais-de-Justice, et il est bien à souhaiter que l'on se hâte

de démolir ce pignon, espèce de bicoque qui jure affreusement à côté du

plus beau monument public de la métropole canadienne.

A l'époque dont nous parlons, la prison de Montréal formait un

parallélogramme long, composé de deux étages et d'un rez-de-chaussée.

Les deux étages étaient occupés par les simples délinquants; mais le

rez-de-chaussée était affecté aux grands criminels. Ceux-ci étaient

généralement parqués, deux à deux, dans des cachots vastes et assez bien

aérés.

III

Si le lecteur consent à pénétrer avec nous dans l'un de ses cachots, au

moment où les sentinelles s'envoient le mot d'ordre, il y trouvera deux

prisonniers, avec qui nous aurons occasion de faire ample connaissance.

Malgré l'heure avancée de la nuit, les captifs ne dorment pas.

Bien au contraire, ils sont aux aguets, ils écoutent.

--Bon; le factionnaire est rentré dans sa guérite. Donnez-moi la lime,

Mike.

Et l'individu apostrophé passe à son camarade une petite lime finement

trempée.

Puis l'on perçoit un léger son, acre, régulier, monotone, mais qui se

confond avec les plaintes des girouettes tournoyant sur leurs hampes

oxydées.

C'est le frottement du métal contre le métal; c'est le grincement de

l'acier mordant le fer.

Les prisonniers travaillent à leur évasion.

Une obscurité complète enveloppe la cellule; au dehors il pleut à verse.

--Est-ce fait, monsieur Alphonse?

--Pas encore. Écoutez... on dirait que quelqu'un vient.

--Non, dit Mike, après une minute de pause. Vous pouvez continuer.

--Fini! s'écria bientôt Alphonse. Le barreau est scié. Il ne nous reste

plus qu'à l'arracher. Prenons-le par le bas et tirons à nous. Chut! il

me semble....

En effet, des pas sonores et cadencés résonnaient à quelque distance.

--La ronde, murmura Mike; tant mieux; il y aura maintenant moins de

danger à craindre.

Les pas se rapprochèrent et s'éloignèrent lentement.

--A l'oeuvre maintenant! dit Alphonse.

Les prisonniers empoignèrent le barreau à pleines mains, et animés

de cette énergie fébrile, qui décuple les forces dans les positions

périlleuses, le descellèrent en deux ou trois secousses.

--Ah! nous sommes libres! dit Mike, en bondissant de joie.

--Silence! Le plus difficile n'est pas fait. Avez-vous des cordes?

--Voici.

--Sortons!

A cet instant, la sentinelle voisine criait:

--Numéro 1. Onze heures et demie. Rien ne bouge.

IV

La fenêtre du cachot était de niveau avec le sol de la cour, et défendue

seulement par une croisée cadenassée, un treillis en fil d'archal et six

barreaux de fer.

Forcer le cadenas, briser le grillage, n'avaient été qu'un jeu pour les

prisonniers; on a vu de quelle manière ils s'étaient débarrassés du plus

formidable obstacle.

Le premier, Mike, se glissa à travers l'étroite ouverture et mit le pied

sur le préau; Alphonse le suivit de près.

Sans prononcer une parole, l'un et l'autre se dirigèrent vers le mur

d'enceinte.

Là, ils firent halte et s'assurèrent qu'ils n'avaient pas été remarqués.

Le ciel était noir comme l'ébène, et l'espace voilé par les torrents

d'une pluie diluvienne.

On ne voyait pas à deux pas de soi.

--Allons, dit Alphonse, d'une voix à peine intelligible, lancez la corde

et ne manquez pas le coup; il y va de notre salut.

D'un coup d'oeil, Mike mesura la hauteur de la muraille, dont le faîte

paraissait faiblement à travers l'opacité des ténèbres, et déroulant

une longue corde à noeuds, terminée par un crochet de fer, il saisit ce

crochet à l'extrémité et le lança en l'air.

Il avait mathématiquement calculé la puissance de sa projection, car le

crochet rasa le chaperon du mur, et alla se balancer par derrière.

Alors, Mike retira doucement sa corde, jusqu'à ce qu'il éprouvât de la

résistance.

L'instrument était ancré au rebord du mur.

--A vous! dit Mike.

Alphonse s'étant cramponné à la corde, commença de grimper. Son

compagnon l'imita sur-le-champ.

Ils parvinrent heureusement au terme de leur ascension.

Déjà, ils s'apprêtaient à descendre, lorsqu'un cliquetis d'armes

retentit. Mus par un même instinct, les deux fugitifs se couchèrent à

plat-ventre.

--Numéro 1. Minuit. Tout....

V

Une détonation troubla le silence de la nuit. La sentinelle avait

distingué des ombres qui se mouvaient sur le couronnement du mur.

Mike poussa une exclamation de douleur, et se laissa choir dans

l'intérieur de la prison.

Se sachant découvert, Alphonse sauta vivement de l'autre côté.

Mais l'alarme était donnée. Les factionnaires extérieurs se tenaient

sur le qui vive, tandis que le poste alors établi devant la Place

Jacques-Cartier, se mettait en mouvement.

Alphonse était maladroitement tombé, et, dans sa chute, s'était blessé à

la tête.

Par bonheur, toutefois, il ne défaillit point. Se relevant donc avec

une agilité incroyable, il traversa le Champ-de-Mars et gagna la rue

Saint-Louis, qu'il longea à toutes jambes.

Mais un soldat l'avait aperçu, et s'était mis à sa poursuite, ainsi que

plusieurs de ses camarades. Le malheureux évadé, comprenant qu'il ne

leur échapperait qu'en leur faisant perdre sa trace à travers le dédale

de ruelles qui s'enchevêtrent dans le faubourg Québec, enfila d'abord la

rue Perthuis, tourna à gauche, et enfin se jeta dans la rue du Loup.

Son sang coulait avec abondance, ses forces diminuaient insensiblement.

Alphonse se convainquit qu'il ne pourrait aller plus loin.

Ses oreilles bourdonnaient; il lui semblait ouïr crier de toutes parts;

«Arrêtez-le! arrêtez-le!»

Éperdu, égaré, fiévreux, le fuyard se précipita dans une allée sombre,

ouvrit une porte, et s'évanouit presque sur le seuil de l'appartement où

il était entré.

VI

Les moeurs canadiennes ont conservé toute la naïve simplicité des

anciennes moeurs françaises. Rien n'a été altéré ou oblitéré. L'Européen

qui arrive au Canada se croit transporté parmi les Français d'avant la

révolution de 89. Institutions, coutumes, préjugés, sont ici en vigueur

comme ils l'étaient sous le règne de Louis XVI. Seule la langue a été

adultérée. Il s'y est glissé quelques anglicismes. Mais encore ces

adultérations ne sont-elles sensibles que dans les villes; les campagnes

n'ont pas eu à les subir. Les habitants parlent le patois des paysans

normands, et bien peu entendent l'anglais.

Cependant les moeurs canadiennes l'emportent sur les vieilles moeurs

françaises, parce qu'elles sont généralisées et non localisées dans

telle ou telle classe de la société. En d'autres termes, la même

dénomination souvent est affectée aux usages de ce pays. Pour n'en

montrer qu'un exemple, nous parlerons de la veillée.

Jadis la veillée était fort à la mode parmi les Français; à cette heure

elle n'est plus guère connue que dans les petits villages éloignés des

grandes routes. Dans les villes, on ne connaît que la soirée ou le bal.

C'est là ce qui a remplacé la douce veillée, candide, bergère, sans

apprêt, sans luxe, sans prétention, la veillée où l'on contait des

histoires bien lugubres, où l'on caquetait, où l'on tillait, où l'on

filait, où l'on dansait gaîment, et où l'on s'aimait plus avec le coeur

qu'avec les lèvres.

Le Canada a échappé aux soirées! Vraiment, nous l'en félicitons et nous

souhaitons que toujours il ignore les ridicules et les inconvénients de

la soirée.

Citadins et villageois, ministres et négociants, crésus et prolétaires,

tout le monde donne des veillées sur les bords du Saint-Laurent, et

c'est plaisir que d'assister à ces charmantes réunions, desquelles

ont été bannis l'étiquette, la morgue, le froid décorum, et toutes les

sottises empesées qui glacent les relations des peuples ultra-civilisés.

Lecteur, ce que nous venons d'écrire n'est pas brillant, tant s'en faut!

c'est que nous avons pour les réflexions la même horreur que vous, et

que notre plume a profité d'une distraction de notre cerveau pour

faire des siennes; pardonnez-lui cette incartade qui, hélas! ne sera

probablement pas la dernière.

VII

Or, il y avait veillée, ce soir-là, chez Pierre Morlaix, demeurant au

coin de la rue des Voltigeurs.

Pierre Morlaix était le plus riche charretier de Montréal. Il possédait

alors deux calèches, trois traîneaux et quatre carrioles; en outre une

douzaine de chevaux de traits, plusieurs lots de terrains, et la maison

qu'il habitait, rue des Voltigeurs.

Jolie maison, ma foi!--coquette, pimpante, en briques rouges, striées de

filets blancs, aux contrevents verts, et au toit de zinc,--un véritable

nid d'amour!

Les veilleurs étaient réunis dans la salle.

Cette pièce était à peu près la même dans toutes les maisons des

ouvriers canadiens à leur aise.

Si elle ne se recommande point par le luxe du décor et de l'ameublement,

elle est unique pour la propreté. Pas de tentures aux murailles, mais

une sorte de grisaille tirant sur le bleu-foncé; pas de tapis pour

appuyer le pied, mais un parquet de sapin, lavé chaque matin, et d'une

blancheur immaculée; pas de plafond lambrissé ou moulé, mais de petites

solives bien équarries, et supportant le plancher supérieur.

Pour des meubles, la salle n'en a guère. A l'exception d'une huche, d'un

buffet, d'une table pliante et de quelques chaises d'écorce, je ne sais

pas trop ce qu'y pourrait trouver un encanteur[2].

[Note 2: Profession correspondant à celle de commissaire-priseur.]

Toutefois n'omettons pas certains traits caractéristiques.

La salle a une cheminée dont la tablette est généralement chargée

de pieuses figurines, en cire ou en plâtre, et le manteau orné d'une

splendide enluminure, représentant la victoire de saint Michel sur

le Diable, ou la décollation de saint Jean-Baptiste, ou le Jugement

Dernier. Souvent aussi, dans des cadres de bois noirci, pendus çà et là,

vous remarquez les Quatre Saisons, ou un élégant, frisé, pincé, musqué,

et paraphant Victor, ou une élégante, haute en couleurs, étranglée à la

taille comme une guêpe, et signant Louise; enfin, au-dessus du buffet,

votre oeil rencontre invariablement, placés à chaque extrémité, des

courges, des citrouilles, ou des coloquintes, bref quelques membres

de la famille des cucurbitacées, et, au centre, un pot de fleurs

artificielles et plus fréquemment une corbeille de fruits en plâtre,

coloriés avec un luxe inouï.

Voilà la salle canadienne, qu'en pensez-vous?

VIII

Donc il y avait veillée chez Pierre Morlaix, demeurant au coin de la rue

des Voltigeurs.

Et je vous promets que si jamais veillée fut joyeuse, ce fut celle-là.

Dieu de Dieu! comme les langues fonctionnaient!--de véritables machines

à vapeur, quoi! et les pieds et les mains, et tout ce qui avait don de

vie!

Les jeunes gens dansaient, et notre ami Pierre, assis sur la table, les

jambes croisées, faisait l'orchestre à lui tout seul.

Vaillant orchestre, sur ma parole, quoiqu'il ne se composât que d'un

instrument--le violon de maître Pierre.

--Et en avant deux! criait notre ménétrier, en se trémoussant à droite,

à gauche, avec la frénésie d'un artiste consommé.

Et les couples s'avançaient, souriant, babillant rougissant, sautillant,

se coudoyant, se poussant, se heurtant; et il y avait plus de gaîté,

plus d'entrain, dans ce petit quadrille, exécuté au son d'une musique

criarde, discordante, impitoyable, que dans les grands bals où l'on

marche, le corps droit comme un I, les bras pendants le long des

hanches, les jambes raides, compassées, aux accords d'une musique aride,

difficile, savante. Et c'étaient de joyeuses exclamations, de vives

interpellations, de bruyants propos, de frais éclats de rire, et,

dominant le tout, la voix de Pierre reprenait:

--En avant les deux autres!

Puis, venaient la gigue, les rills, les cotillons, et tout cela sur

quelques-uns de ces bons vieux airs de la vieille France,--airs, à notre

goût, cent fois préférables à la plupart de ces compositions modernes,

qui n'ont d'autre mérite que de faire ressortir le travail de

l'exécutant et de désespérer le danseur.

IX

Pendant que les \_jeunesses\_ s'ébattaient, les commères causaient,

groupées dans un coin.

--Tout d'même que c'est z-honteux, pas vrai? dit la vieille madame

Morlaix, en piquant son aiguille à tricoter dans ses cheveux.

--Oui, en effette, répliqua madame Raviot.

C'est pas pour dire, mais la fille au père Sauvageot, porter des

bracelets en or vrai, ça sent... hein!

--Moi, d'abord, j'vas défendre à not'Marie de voir c'te coureuse, ajouta

une troisième.

--Et que vous aurez raison, ma'ame Roger; c'est pas pour dire, mais

ces créatures-là... hein! car enfin, quand on porte des bracelets en or

vrai... D'abord elle n'était pas à la messe c'te dernier dimanche.

--P't'êt'ben qu'elle était malade, dit une âme plus charitable.

--Malade! ah! ouiche! j't'en moque, mère Cadet. A preuve qu'elle n'était

pas malade, c'est que j'l'ai vue farauder tantôt dans la rue St-Jacques.

--Et moi aussite.

--Y avait un original qui la suivait par darrière, c'est pas pour

dire... mais y n'avait pas bonne façon, c'mirliflor-là.

--J'cré ben, pisque l'ai vu itou qui y parlait.

--Si j'avions une gourgandine comme c'telle-là, moi et mon homme, Jésus,

Sauveur! j'saurions la remettre dans la bonne voie, comme dit m'sieur le

curé.

--C'est pas pour dire, mais elle n'est pas indifférente, la Victorine.

Avec un petit brin de conduite, elle vous aurait trouvé un bon parti.

--Y a des parents ben malheureux-t-avec leux enfants. L'père Roger

qu'est-z-un si honnête homme!

--Et sa femme; la meilleure femme d'la ville, une travailleuse s'i y en

a une.

--La coquine, déshonorer de si braves gens! Ah! l'monde d'aujourd'hui

n'est pas l'monde d'not'temps, dites donc, ma'ame Morlaix. Aurait fallu

qu'nous afficotions comme les créatures d'à c't'heure.

--Ah! ben oui, bonne Sainte-Anne, j'aurions pas été d'la noce.

--C'est pas pour dire, mais si toutes les filles se conduisaient comme

c'te chère Angèle!

--Pour le certain, ma'ame Roger, qu'Angèle est un'fille modèle. C'est

sage... sage comme une image!

--Pauv'p'tite, ça n'a pourtant ni père ni mère.

--Et d'puis qu'elle peut gagner sa vie, elle n'est à charge à personne,

dit la mère Morlaix. Elle est fière, dame! Not'Pierre l'a priée de

rester cheux nous, mais n'y a pas eu moyen.

--Arr'gardez-m'là, un peu, danser! Queue gentille tournure! et

d'l'inducation, c'est pas pour dire, mais vous l'avez joliment bien

élevée, ma'ame Morlaix.

--Pour le sûr, j'n'avons pas liardé, c'est qu'aussite, elle apprenait

comme un ange.

--Bon, v'là, le gros Jacques qui y parle à l'oreille; j'parie qu'y

voudrait lui en conter!

X

La jeune fille, sur qui venait de tomber la conversation des bonnes

dames, répondait en ce moment à une question de son cavalier:

--Non, monsieur Jacques; je ne puis consentir.

--Mais, Angèle?

--Une autre que moi regarderait votre prière comme une insulte. Je veux

bien vous excuser; mais de grâce, cessez.

--Méchante! vous ne m'aimez pas.

--Non, en vérité, pas ce soir. Fi, monsieur, vous devriez rougir de vos

propositions!

--Mais quel mal?

--La pastourelle! A vous!

Jacques, rongeant sa mauvaise humeur, fit quelques pas en avant, et

retourna prendre sa partenaire, pour la conduire à son vis-à-vis.

--Décidément, vous refusez! lui dit-il.

--Décidément, je refuse et vous défends de renouveler vos tentatives,

répliqua-t-elle d'un ton sec.

--Vous ne m'aimez pas.

--Soit.

La contredanse était achevée et minuit sonnait.

--Allons, enfants, il est tard, dit une maman. Il se fait temps de

partir.

--Encore une ronde! répondit en écho Pierre Morlaix, raclant sur son

crin-crin le motif de la ronde.

Déjà une gracieuse chaîne, aux anneaux féminins et masculins, s'était

bouclée autour de la salle, et douze gosiers, sonores et mélodieux,

disaient:

Avant que de nous quitter,

Il faut chacun contenter,

Contentez, la chose est belle!

Entrez-y, mademoiselle,

Faites un tour,

A l'entour,

Embrassez vos amours.

La versification n'était pas riche, mais ce refrain est si doux, si

avenant! Et puis, nos veilleurs se moquaient pas mal de la prosodie!

Jacques, à la onzième reprise, pénétra dans le cercle qui, tout

aussitôt, tourbillonna vivement autour de lui:

Avant de nous quitter,

Il faut chacun contenter.

Contentez, etc.

Le couplet fini, Jacques hésita une seconde; ses regards parcouraient

l'écrin de beautés qui attendaient qu'il fixât son choix. Son dépit le

poussait à piquer la jalousie de son amante, mais son coeur fut meilleur

conseiller, et le jeune homme s'approcha délibérément d'Angèle, à

laquelle il dit en la baisant au front:

--Me pardonnez-vous?

--Vous ne le méritez guère.

XI

La veillée était terminée, on se sépara cordialement, le sourire aux

lèvres, comme on s'était abordé. Les cavaliers reconduisirent leurs

belles, et Jacques accompagna son amie jusqu'à la rue du Loup.

Là, ils se quittèrent.

Angèle s'enfonça dans une allée sombre qui menait à son domicile; et,

comme l'obscurité lui causait un certain effroi, elle rentra dans sa

chambre en fredonnant:

A la claire fontaine,

M'en allant promener,

J'ai trouvé l'eau si belle

Que je me suis baigné.

Il y a si longtemps

Que....

Mais à ce chant succéda tout à coup un cri d'épouvante, le pied de la

jeune fille avait rencontré un obstacle, et elle était tombée tout de

son long sur un corps humide!

XII

La peur est le fruit de la surprise soulevée à son plus haut degré. Nul

au monde n'est exempt de ce mouvement de l'âme qui stupéfie les sens

et désespère la raison. La peur se produit à chaque instant. Les

philosophes stoïciens, qui s'exerçaient à l'insensibilité complète, eux

qui étaient parvenus à glacer le rire, à dessécher la source des larmes,

n'ont pu triompher de la peur.

La peur est un des éléments de notre existence, puisque cette existence

est un éternel composé d'espoir et de déception.

Mais il y a deux sortes de peur, la peur subite, immédiate, instantanée,

celle qui grossit les objets, leur donne une puissance ou des formes

surnaturelles, anéantit spontanément les fonctions de notre intellect et

parfois même les fonctions de notre organisme physique, et la peur qui

se glisse dans les actes les plus ordinaires de la vie, quand on désire

la réussite ou l'insuccès d'une entreprise.

Celle-ci est purement mentale; toutefois, son prolongement peut aussi

affecter plus ou moins l'économie animale.

Celle-là est plutôt une sensation qu'un sentiment, car elle agit

avec une violence extrême sur le corps: les défaillances, la syncope,

l'apoplexie, la folie, la mort en sont souvent les suites funestes.

Fait étrange! les choses ou les êtres les plus communs, peuvent

provoquer la peur chez les plus grands génies: on en a vu s'évanouir à

l'aspect d'une araignée, d'une grenouille, d'une souris, etc. Mais

ce qui est plus propre à susciter cette passion, comme l'appelle

Lafontaine, c'est l'apparition soudaine d'un cadavre; il est peu de

personnes qui, entrant par hasard dans une chambre, et se trouvant

face à face avec un individu mort, ne reculeront d'épouvante. Cette

impression est plus vive encore, lorsque l'obscurité nous environne,

car la simple obscurité suffit pour engendrer la frayeur; aussi, chère

lectrice, je vous laisse à penser, après vous avoir demandé pardon de la

précédente digression, je vous laisse à imaginer si mademoiselle Angèle

se sentit terrifiée en tombant, au milieu d'épaisses ténèbres, sur un

corps humide.

XIII

Mais, mademoiselle Angèle était fière, comme nous l'a appris la vieille

madame Morlaix, par conséquent elle était brave. La première émotion

calmée, elle se relève, et, quoique toute tremblante, elle court à une

petite table où elle a coutume de déposer une boîte phosphorique. Elle

allume sa lampe, et revient près du corps.

--Sainte-Marie, mère de Dieu, priez pour nous! s'écria-t-elle en

apercevant le sang qui inondait la face d'Alphonse; cet homme a été

assassiné! Au secours!

Mais Angèle n'a pas de voisin, son cri ne trouve pas d'écho.

Alors, maîtrisant ses craintes, elle prend son pot-à-l'eau, une

serviette, et, s'agenouillant à côté du blessé, commence de lui laver le

visage.

Les traits de l'inconnu sont pâles comme ceux d'un mort, ses yeux

fermés, ses lèvres décolorées, mais son pouls bat faiblement. La jeune

fille conçoit une espérance. Avec un peu de charpie, appliquée sur la

plaie, elle arrête l'effusion du sang, puis saisissant le flacon d'eau

de Cologne qui sert à ses ablutions, elle en humecte les lèvres du

patient et lui en frotte le front et les narines.

Longtemps ses efforts sont inutiles, mais le pouls monte insensiblement,

la chaleur ramène le coloris sur les joues de l'évadé, Angèle redouble

ses lotions et ses frictions, et enfin Alphonse ouvre à demi les

paupières, en murmurant:

--Où suis-je?

XIV

Le croira-t-on? ces trois mots épouvantèrent plus mademoiselle Angèle,

que sa chute à son entrée chez elle.

Elle recula, timide, palpitante, incapable d'articuler une réponse.

Tant qu'elle avait eu affaire à un être inanimé, sa pitié naturelle,

cet instinct qui invite toutes les femmes à secourir la faiblesse, avait

étouffé ses appréhensions pour guider son coeur et sa main. Mais quand

le blessé renaquit à la vie, la position changea. Mille pensées, mille

craintes envahirent le cerveau de la jeune fille. «Quel était cet homme?

d'où venait-il? Comment s'était-il introduit dans son domicile! Si

c'était un voleur, un meurtrier, un incendiaire!»

Cependant, Alphonse fit un mouvement:

--J'ai soif, dit-il, en essayant de se mettre sur son séant.

La frayeur d'Angèle augmenta; car elle s'aperçut alors seulement du

désordre qui régnait dans la toilette de l'étranger, dont les vêtements

déchirés étaient maculés de fange et de sang.

--J'ai soif, répéta Alphonse, qui était parvenu à fixer

perpendiculairement son coude au plancher et à placer sa tête dans le

creux de sa main; donnez-moi à boire.

Sa voix avait des inflexions si suppliantes, si douloureuses, qu'Angèle,

se reprochant la pusillanimité qu'elle venait de manifester, s'empressa

de lui offrir un verre d'eau. Un regard plein de gratitude la remercia

de ce service.

Le malade prit le verre, mais ses doigts affaiblis ne purent en

supporter le poids, et la gentille infirmière fut obligée de se baisser

pour l'aider à porter le vase à ses lèvres.

IV

L'imagination d'un artiste aurait peine à inventer un tableau plus

émouvant que celui-là dont le hasard s'était chargé de poser les

personnages et de broyer les couleurs.

Pour encadrement une chambre à demi plongée dans l'ombre; au premier

plan, éclairée par la clarté douteuse d'une lampe, une gracieuse figure

d'enfant, resplendissante de fraîcheur et de jeunesse, accroupie devant

un homme étendu,--la moitié de la face ensevelie dans le clair-obscur,

l'autre moitié, blanche, livide, marbrée de taches sanguinolentes, les

cheveux luisants, plaqués contre les tempes,--lui présente un verre

d'eau, en soutenant la tête de l'objet de ses soins, avec son bras

passé, doux oreiller, autour de son cou; au second plan, apparaît

confusément la forme d'un lit caché par des rideaux d'indienne.

Il y a, dans le profil de l'homme, quelque-chose qui rappelle le visage

du Christ dans la \_Descente de Croix\_ de Rubens. La jeune fille se

montre à nous comme la \_Charité\_.

Le tout a un caractère lugubre et doux à la fois.

Si la tête et la posture de l'homme évoquent à l'esprit des idées

sinistres, si le frisson court par tous les membres, en contemplant

cette masse inerte, de laquelle le souffle semble près d'expirer,

l'attitude de la femme, la compassion pleine d'anxiété rayonnant sur sa

physionomie, font souvenir de ces anges que Dieu nous envoie dans nos

rêves, pour soulager nos misères humaines par la promesse d'une vie

meilleure.

XVI

Alphonse but lentement, puis il attira à lui là main de sa bienfaitrice,

et la baisa.

--Comment vous trouvez-vous maintenant? hasarda Angèle n'osant retirer

son bras.

L'évadé l'examinait d'un air étonné et reconnaissant.

--Souffrez-vous toujours, dit la jeune fille en inclinant ses longues

paupières.

--Je ne sais! je ne sais!

--Voulez-vous que j'aille chercher un médecin?

--Un médecin! non, non! oh! je vous en conjure... Tenez, pardon,

mademoiselle... pardon... je suis mieux... bien! je vais m'éloigner...

Alphonse tenta en effet de se soulever; mais ses forces lui firent

défaut, et sans l'appui d'Angèle, sa tête serait tombée lourdement sur

le plancher.

--Attendez, un moment, dit-elle, je cours mander le docteur.

--De grâce, mademoiselle, qui que vous soyez ayez pitié d'un malheureux;

ne me livrez pas à mes bourreaux!

Angèle tressaillit.

--A vos bourreaux?

--Ce soir, je me suis échappé de la prison.

--De la prison, juste ciel!

--Soyez sans inquiétude, mademoiselle; je ne suis ni un fripon, ni un

faussaire; mais j'avais été incarcéré pour délit politique, et cette

nuit, je suis parvenu à briser mes fers. On m'a poursuivi. Traqué par

les soldats, blessé, ne sachant où j'allais, ce que je faisais, je

me suis jeté dans cette maison... et... tenez, mademoiselle...

entendez-vous?... oh! entendez-vous?... ils sont dans la rue... là...

ils me cherchent... ils vont entrer ici!... Oh! je suis perdu...

Par grâce, pour l'amour de votre mère, mademoiselle, cachez-moi...

défendez-moi... Ils viennent, ne les laissez point entrer...

Alphonse ne se trompait pas: les fantassins, partis à sa piste,

rôdaient autour de la demeure d'Angèle, en poussant des vociférations et

d'horribles blasphèmes, et, déjà, quelques-uns d'entr'eux, avaient mis

le pied dans l'allée qui précédait la chambre de la jeune fille.

XVII

Angèle se leva, courut à la porte, et la ferma au verrou. Puis revenant

vers Alphonse:

--Essayez de vous traîner, dit-elle.

Le jeune homme parvint à se mettre debout, et s'appuyant sur l'épaule de

sa protectrice, entra dans un petit cabinet attenant à la chambre.

--Restez ici et ne bougez pas, lui souffla Angèle, qui, aussitôt,

retourna dans la pièce principale.

On frappait à la porte. Angèle éteignit la lampe et se jeta tout

habillée sur son lit. Les coups redoublèrent contre le frêle panneau de

pin, et la jeune fille, tremblante, allait essayer de répondre, lorsque

l'audition du dialogue suivant l'engagea à rester muette.

--Que faites-vous là, vous autres?

--Mais, sergent, on a aperçu le prisonnier de ce côté.

--Est-ce une raison pour troubler l'ordre public? Allons, décampez!

D'ailleurs, on l'a vu il n'y a qu'un instant filer le long du quai.

--Dick prétend qu'il s'est introduit dans cette allée.

--Oui, \_by God\_, j'en suis sûr. Tenez, regardez, voici des empreintes

humides sur le plancher.

--Bast! c'est un soulier de femme!

--Hors d'ici! cria le premier interlocuteur. Au quai. En avant! marche!

Ce commandement reçut aussitôt son exécution. Le bruit des voix, le son

des pas s'éteignirent peu à peu dans le lointain, et l'on n'entendit

plus que les sifflements du vent et le clapotis de la pluie qui tombait

sur un sol fangeux.

XVIII

Le départ des soldats détourna le poids qui oppressait la poitrine

d'Angèle. Le premier mouvement de son coeur fut un mouvement de

reconnaissance au maître de nos destinées. Ensuite elle sauta à bas de

son lit, ralluma la lampe et courut au cabinet. Mais avant de tourner

la clef dans la serrure, Angèle s'arrêta. Sa timidité, bannie par

l'imminence d'un péril renaissait escortée de craintes sans objet, de

palpitations, d'irrésolutions. Toutefois, après quelques pourparlers

avec sa raison, la jeune fille se décida à ouvrir. Alphonse s'était

assis sur un coffre qui renfermait la plus grande partie des effets de

notre héroïne.

--Ils sont partis; vous pouvez être tranquille, lui dit-elle d'un air

presque embarrassé.

--Partis! répliqua-t-il; oh! comment pourrai-je jamais m'acquitter

envers vous, mademoiselle!

Angèle balbutia une phrase inintelligible, et l'évadé reprit:

--Partis! ils sont partis! il faut partir aussi moi!

En disant ces mots, il se dressa et se soutint à la cloison de la pièce;

mais voulant ensuite avancer, ses genoux flageolèrent sous lui, il

trébucha, et sans le secours d'Angèle, serait encore tombé à terre.

--Vous êtes trop faible pour marcher.--insinua-t-elle, avec cette

douceur persuasive qui rend la voix des femmes si éloquente quand elles

désirent une chose.--Restez ici, je ferai un lit dans ce cabinet et

demain matin...

Alphonse ne demandait pas mieux que d'obéir. Bientôt Angèle, avec son

propre matelas et quelques couvertures, eut confectionné un lit, et

prenant goût au métier de garde-malade, elle pansa la blessure de

l'échappé, lui fit boire du bouillon chaud, et dit, en le quittant:

--Maintenant, monsieur, couchez-vous. Le repos vous fera du bien.

Si, par hasard, vous aviez besoin de quelque chose, n'oubliez pas de

frapper.

Ému jusqu'aux larmes par les témoignages de cette adorable

bienveillance, et ne trouvant pas d'expression pour manifester sa

gratitude, Alphonse prit la main de la jeune fille et la porta doucement

à ses lèvres:

--Oh! merci! merci! murmura-t-il. La vertu n'est donc pas un vain

mot, une affaire d'hypocrisie et d'ostentation! Oh! merci! merci,

mademoiselle! Mais, je vous en conjure, dites-moi votre nom, afin que

ce nom je le révère comme on révère le nom de sa mère, jusqu'au dernier

soupir.

--Angèle, répondit la jeune fille.

--Angèle! Dieu inspira votre marraine.

....................................................................

Une demi-heure après, Alphonse dormait d'un sommeil agité, mais Angèle

était en proie à une fiévreuse insomnie.

XIX

Qu'est-ce que l'amour? Qui pourra me dire ce que c'est que l'amour?

Depuis l'origine des choses, on s'est efforcé de définir ce sentiment

qui embrase deux êtres de sexes différents d'une flamme souvent

inextinguible: L'amour, s'écrient les philosophes cosmogoniques, est le

principe de tout: l'amour, affirment les réformateurs, sera la base des

sociétés futures; l'amour, chante le poète, c'est le bleu de l'éther;

l'amour, prononce l'artiste, c'est l'idéal du beau; l'amour, écrit le

psychologiste, c'est de l'égoïsme à deux. Voilà bien des solutions!

Laquelle est la vraie, laquelle est la meilleure? Vous hésitez!

Hélas! vous avez raison, car lorsque vous avez interrogé philosophe

cosmogonique, réformateur, poète, artiste, psychologiste, vous

ressemblez à l'Astrologue de Lafontaine. En voulant étudier les astres,

vous vous êtes jeté dans un puits. L'amour est donc un phénomène

indéfinissable. Nous l'appelons phénomène, parce que les étrangetés les

plus incroyables, les accouplements les plus disparates, les contrastes

les plus choquants, les anomalies les plus révoltantes, naissent

de l'amour beaucoup plus souvent que le simple, le naturel et le

vraisemblable. C'est surtout en amour que l'observation de Napoléon est

juste: On devrait rayer le mot--impossible--du dictionnaire. Pas un de

nous qui ne marche en ce monde guidé par le phare de l'amour. Le Szaffle

d'Eugène Sue est un monstre. L'homme, engendré par l'amour, vit par

et pour l'attraction qui lui donna l'être. C'est là le signe de sa

faiblesse, son péché originel. A la nourrice ses premières affections, à

la famille son attachement, ensuite à la femme sa tendresse, aux enfants

plus tard ses caprices. Fiers, intraitables, cuirassés de dédain,

de morgue, d'indépendance pour les indifférents, nous sommes doux,

flexibles, timides, esclaves pour ceux que nous aimons. Hercule

et Omphale, David et Bethzabée, Samson et Dalila, Holopherne et

Judith:--les exemples abondent dans l'histoire ancienne; ils fourmillent

dans l'histoire contemporaine. Et qu'on n'imagine pas que cette

servitude soit volontaire; non, l'homme fort répugne à s'humilier même

devant ceux qu'il aime; mais ses intérêts commandent cette soumission,

et il plie respectueusement. Ses intérêts, disons-nous, car, abstraction

faite des passions, l'homme sent la nécessité de ménager ceux qu'il

aime, et il les ménage, moins à cause des qualités qu'il reconnaît en

eux, qu'à cause du profit qu'il tirera de ces qualités.--L'amour égalise

les rangs; c'est le grand niveleur chargé de transformer insensiblement

la société, et d'entretenir cette sève de perfectibilité dont Dieu a

déposé quelques gouttes au fond de notre âme, desséchée par le souffle

de l'infortune. L'amour, proprement dit, celui qui enflamme à la fois

un homme et une femme, cet amour est le plus énergique de tous. Son

contrôle sur nous est omnipotent; et nos efforts pour le repousser,

quand il nous enchaîne, ces efforts n'ont, la plupart du temps, d'autre

résultat que de river plus solidement les fers dont nous voudrions nous

débarrasser. Fruit d'un regard, d'une parole, d'un frôlement de robe, du

récit d'une aventure, d'un son, d'un rien, l'amour tombe le plus souvent

à l'improviste sur le coeur. Parfois l'explosion est soudaine, parfois

elle se fait attendre; mais dans ce cas le feu couve, brûle sourdement

et finit par éclater avec une violence d'autant plus grande qu'il est

resté davantage invisible. Alors, comme auparavant, il fait aliment

et combustible de tout ce qui devrait l'étouffer. Les obstacles, les

déceptions, les rebuffades, les mépris l'attisent, l'espérance le

nourrit, l'idéal le grandit, la réalité l'étouffe. On a répété à satiété

que le mariage était l'éteignoir de l'amour, ajoutons--ce que plus d'un

penseur a dit ou écrit avant nous--que la possession de l'objet aimé

est le cénotaphe de l'amour; et nous pourrons--à l'instar de maints

confrères--nous vanter d'avoir commis bon nombre de lignes sans utilité

pour la science, quoique non sans utilité pour les marchands de papier,

ce qui prouve qu'en métaphysique comme en physique, il n'y a rien

d'inutile ici-bas; Amen!

XX

L'aurore se montra souriante, radieuse; bientôt un rayon de soleil, aux

teintes molles et rosées, vint se tamiser à travers les persiennes de

la fenêtre de mademoiselle Angèle et s'ébattre sur le plancher de sa

chambre.

La jeune fille se leva et s'approcha du cabinet. Elle frappa timidement,

mais sans recevoir de réponse. Après avoir attendu une minute ou deux,

Angèle se détermina à entrer.

Alphonse était couché; son corps frissonnait, ses dents

s'entre-choquaient, il avait le visage inondé de sueur, et ses grands

yeux ouverts, immobiles, annonçaient l'égarement.

Angèle s'approcha et lui prit le bras:

--Êtes-vous plus malade?

Il resta silencieux sans changer de posture. Son haleine était chaude et

bruyante.

--Il a la fièvre! une fièvre cérébrale! murmura la jeune fille! Mon

Dieu! quelle affreuse situation pour tous deux! Que faire? Appeler

un médecin. Il n'y faut pas songer! Le garder ici, près de moi? On

s'apercevra de sa présence! Et les soins qui lui manqueront... mon Dieu!

mon Dieu! qui pourra me tirer d'embarras?... Mais... oh! oui, c'est ça!

oui! mon bon ami Pierre! oh! il ne me refusera pas! j'en suis certaine.

Allons, je cours chez lui, avant qu'il ne soit parti.

En achevant ces mots, mademoiselle Angèle jeta une mante sur ses

épaules; et, après avoir enfermé son protégé à double tour, se rendit

précipitamment à la rue des Voltigeurs.

XXI

Il était cinq heures à peine.

Debout sur le seuil de sa porte, Pierre Morlaix fumait une pipe, tandis

que sa mère préparait le café.

--Ah! ah! c'est toi, fillette, dit le charretier, en voyant Angèle; mais

quoi, si matinale! viens-tu déjeuner avec nous?

--J'aurais à vous parler, répondit-elle à mi-voix.

--A me parler, à moi! parle, fillette, parle! je suis tout oreilles.

--Pas ici... On pourrait nous entendre.

--Oh! oh! c'est donc sérieux! mais comme te v'là faite! Seigneur Dieu!

est-ce que tu serais malade?

--Non, non. Entrons dans la salle.

--Comme il te plaira! dit le charretier, en frappant sa pipe sur le

revers de sa main, pour en faire tomber les cendres; comme il te plaira!

fillette. Mais puisque te v'là, tu prendras bien une tasse de café avec

nous; ça n'empêchera pas de déboutonner ton petit coeur.

--Du tout. Ce que j'ai à vous dire est très-pressé. Il n'y a pas un

moment à perdre.

--Pour lors, j'écoute.

Ils étaient dans la chambre. Angèle narra brièvement au charretier ce

qui lui était arrivé depuis son retour chez elle. On s'imagine aisément

la surprise du brave Pierre en entendant un pareil récit. Il poussait

des exclamations, lançait force «Bateau!», «Tonnerre!» et épuisait

toutes les interjections que lui fournissait son vocabulaire admiratif.

--Eh bien! dit Angèle, en terminant; il faut aviser!

--Diable! oui, il faut aviser! répondit le charretier, se grattant le

front suivant son habitude, lorsqu'il était contrarié.

--Nous ne pouvons songer à rendre ce pauvre jeune homme aux gens de

police.

--Aux gens de police! le rendre aux gens de police! Que non, que non!

rendre un Canadien à ces brigands d'\_policemen\_! j'aimerais mieux être

pendu en haut du clocher de l'\_English Church\_.

--Oui, dit en souriant Angèle, je sais que vous n'aimez pas énormément

les hommes de police; mais cela...

--Bon, bon; j'y suis. Attends, je vas dire un mot à la mère, puis

atteler mes chevaux à la calèche couverte, et si ce particulier est ce

qu'il prétend être, nous le garderons caché ici... où il ne manquera de

rien.

--Excellent ami! Oh! que je vous embrasse, s'écria Angèle, dans un élan

de reconnaissance qui prouvait que son coeur...

(Mesdames nos lectrices, veuillez nous excuser: une médisance, peut-être

bien une calomnie allait glisser de notre plume, quand heureusement,

nous nous sommes aperçu qu'il était temps de finir ce chapitre).

XXII

Et Pierre courut à l'écurie, atteler ses meilleurs chevaux--les rejetons

de Carillon et la Brune, deux maîtresses bêtes dans leur temps, mais,

hélas! descendues de vie à trépas, depuis une dizaine d'années--à sa

calèche[3] couverte tandis que la vieille madame Morlaix disait à à

Angèle:

[Note 3: Les canadiens appellent \_calèche\_ une voiture à un seul

cheval, montée sur des roues fort élevées.]

--Mais qu'est-ce qu'y a donc, mon enfant; Jésus Seigneur! comme tu

sembles tout ahurie! et not'Pierre qu'est sens devant darrière itou,

d'pis qu'test-entrée?

La jeune fille s'empressa de conter à la veuve ce qui lui était survenu.

--C'pauvre cher garçon, s'écria la mère Morlaix, est-y ben sévèrement

blessé?

--J'espère que ce ne sera rien; quelques jours de repos...

--Crés-tu?

--Dame!

--Mais, encore, queu tournure a-t-y? T'paraît-t-y ben comme y faut?

C'est terrible! mon divin Sauveur! un'aventure comme c't'elle-là.

Qu'est-ce qui aurait jamais imaginé, mon enfant? tout d'même que l'monde

d'aujourd'hui est un drôle de monde! Mais est-y jeune, est-y vieux, car

enfin! c'est ben curieux que c't'histoère-là? Comment qu'tu l'appelles?

--J'ignore son nom, répondit Angèle, trop occupée par le tourbillon

d'idées qui roulaient dans son cerveau, pour accorder une constante

attention à la loquacité de la bonne vieille.

XXIII

En ce moment, un individu entra dans la salle en s'écriant

familièrement:

--Bonjour, ma'am Morlaix et la compagnie!

C'était Jacques, le «cavalier» qui, la veille, avait reconduit Angèle à

sa demeure.

Celle-ci frémit involontairement.

--Bonjour, mademoiselle, ajouta-t-il ensuite, en s'inclinant devant la

jeune fille. Vous êtes aussi matinale que l'aurore, et je suis enchanté

de voir que notre veillée n'a pas flétri les roses de votre teint.

Maître Jacques débita ce madrigal comme un perroquet qui puise ses

inspirations dans sa mémoire, et qui est enchanté de saisir l'occasion

de produire ses connaissances. Un coup d'oeil à notre héroïne et une

seconde de réflexion, l'eussent convaincu qu'il fallait changer la gamme

de sa formule complimenteuse.

--Vous êtes bien aimable, monsieur Jacques, murmura Angèle, maudissant

dans le fond de son coeur l'arrivée de l'intrus.

--L'amabilité, mademoiselle, est le fruit de votre présence.

--Et la flatterie, monsieur, le fruit de vos lèvres, répliqua la jeune

fille, en ébauchant un sourire contraint.

--Ah! ben, ous'que tu t'en vas donc comme ça, mon gars! intervint madame

Morlaix, pour couper court à ce dialogue.

--A la Pointe-aux-Trembles.

--Pourquoè faire?

--Oh! rien de ben particulier: je suis riche, vous savez, et n'ai pas

besoin de me fouler la rate.

--C'est vrai, ça; t'es riche, toè, Jacques. Ton père a de beaux biens!

--Eh! eh! oui, tout de même! dit le jeune homme, en se rengorgeant dans

sa cravate. Celle qui voudra «me marier» sera joliment heureuse, hein,

ma'ame Morlaix?

--Pour le sûr, elle ne manquera pas de butin; seigneur Dieu! y en a t'y

du butin cheux vous!

--Vous l'avez dit, ma'ame Morlaix, et quand mam'zelle Angèle voudra...

--Au revoir, monsieur Jacques! dit cette dernière en se dirigeant vers

la porte.

--Est-ce que ma proposition?...

--Je vais à mon magasin.

--A votre magasin! déjà! mais il n'est pas même six heures!

--Oh! j'ai de l'ouvrage très-pressé.

--Permettez-moi de vous accompagner.

--Non, non, merci de votre obligeance, au revoir!

Et la jeune fille sortit aussitôt, laissant son amoureux tout stupéfait

de cette brusque retraite.

XXIV

Jacques Bourgeot était un gros garçon de vingt-quatre ans, joufflu,

imberbe et fortement enclin à l'embonpoint. Il avait les cheveux d'un

blond ardent, le front bas, inexpressif, les yeux petits, d'un gris

terne, le nez gros, le visage rond, le col épais, les épaules larges,

les membres courts et charnus. Rien, dans sa physionomie, n'indiquait

l'intelligence; tout, au contraire, annonçait un esprit lourd, comme la

carapace qui l'enveloppait et dont les fonctions devaient se borner à

des actes corporels. A la vue de cet homme, un disciple de Swedenborg

n'aurait pas manqué de dire; «Voilà une création humaine incomplète!

jamais l'être intérieur n'a réussi et ne réussira à triompher de l'être

extérieur. L'\_ange\_ qui est en nous ne saurait vivre derrière cette

forteresse d'animalité. Toutes les énergies de l'individu doivent être

employées au jeu des sens externes, au lieu de sustenter les fluides

intellectuels, et le dualisme, principe de notre infinie perfectibilité,

doit être paralysé par la matérialisation de toutes les essences

spirituelles.»

Un partisan de Gall eût trouvé, sur son crâne, la bosse de la

secrétivité, et un apôtre de Lavater eût distingué sur son visage des

signes non équivoques d'égoïsme.

Disons-le à l'honneur de la science, physiognomoniste, phrénologiste et

spiritualiste ne se seraient pas trompés.

Jacques Bourgeot possédait malheureusement, à un haut degré, toutes les

imperfections diagnostiquées par son aspect physique. Incapable d'une

pensée originale, dissimulé, vaniteux, ne recevant d'impression que par

l'épiderme, il était complétement étranger aux jouissances des nobles

sentiments.

Son beau-père, ancien commerçant, retiré des affaires depuis quelques

années, avait essayé de lui donner une instruction en rapport avec sa

fortune; mais Jacques résista à toutes les tentatives des professeurs

pour lui enseigner les premiers éléments des langues française, anglaise

et latine. Il sortit du collège, comme il y était entré, sachant lire et

écrire.

Cependant il avait complété son «cours d'étude,» sa famille n'en

demandait pas davantage. L'orgueil maternel se trouva pleinement

satisfait, quand le jeune crétin demanda la permission de voyager en

Europe, pour «achever de se former.» Cette demande fut considérée comme

une preuve d'esprit si extraordinaire, que l'ex-négociant, quoiqu'il

fût avare et aimât peu le fils de sa femme, accorda à celui-ci un crédit

chez un banquier de Londres, et Jacques partit immédiatement.

Après une absence de dix-huit mois, et après avoir gaspillé douze cents

louis, notre touriste revint, rapportant de ses pérégrinations, une

plantureuse cargaison de suffisance, des pantalons à la dernière mode

de Paris, des gilets et des faux-cols suivant le plus mauvais goût

de Hyde-Park, mais pas une bribe de connaissance. A ceux qui

l'interrogèrent sur la Grande-Bretagne, il répondit que c'était un «pays

ennuyeux.» Par contre, la France lui avait semblé «fort amusante,» et,

à une personne qui lui vantait les monuments de Rome, il répliqua: «Oui,

c'est bien beau, quand on sait l'italien.»

Néanmoins, les toilettes de Jacques obtinrent quelques succès. Lancé

dans le monde sous le patronage de grandes espérances pécuniaires, notre

jeune homme se vit courtisé par les mamans qui avaient des filles à

marier. Mais à mesure qu'on découvrit l'inanité de son cerveau, le

cercle qui s'était arrondi autour de l'opulent Bourgeot se rétrécit, et,

un jour, il se trouva aussi isolé que le plus chétif étudiant en droit

de sa ville natale.

C'est alors qu'il lia connaissance avec Angèle. Un incident assez

vulgaire amena cette liaison. Certain soir d'hiver, la jeune fille,

revenant de l'atelier de couture où elle était employée, fut attaquée

au coin de la rue Montcalm par un soldat ivre. La nuit était noire; le

quartier silencieux. Le militaire crut que l'heure et le lieu étaient

propices pour accomplir un détestable projet, mais la victime se

débattit vigoureusement en appelant au secours.

Jacques, qui rôdait aux environs, accourut à ses cris, et l'agresseur,

en apercevant un témoin de sa brutalité, prit sur-le-champ la fuite. Le

résultat de cette délivrance est facile à comprendre. Jacques sollicita

et obtint la faveur d'escorter jusqu'à domicile sa belle protégée. En

la quittant, il sollicita et obtint encore la faveur de rendre quelques

visites, et, à peine un mois s'était-il écoulé depuis cet événement,

qu'il jurait à Angèle de l'aimer toute sa vie.

La jeune fille avait prévu la déclaration, car une femme n'ignore jamais

les sentiments qu'elle inspire. Mais, quoique la fortune de Jacques eût

pu la séduire, elle ne lui fit aucune promesse. Toutefois, imprudente,

comme on l'est à son âge, et s'imaginant que la gratitude lui imposait

des obligations envers l'homme qui l'avait arrachée aux violences d'un

ivrogne, Angèle se plut à attiser la flamme qu'elle avait allumée.

Aussi, timide à son origine, l'amour de Bourgeot, s'irritant de la

retenue de celle qui en était l'objet, et s'alimentant des lueurs

d'espérance que parfois elle lui laissait entrevoir, devint-il

promptement une passion impérieuse et tyrannique. Certes, cette passion

n'avait pas le caractère pur et sacré des grandes affections, c'était un

instinct ardent, irrésistible, capable d'opérer des prodiges pour être

payé de retour, et capable, en même temps, des plus noirs forfaits pour

arriver à la possession de ce qu'il convoitait. Angèle ne se doutait

guère des dangers de sa position, dont elle aggravait sans cesse les

périls. En sa présence, Jacques se montrait souple, respectueux, humble,

plein d'égards et d'obséquiosités, et l'imprévoyante enfant jouait avec

lui, comme une colombe sur les filets de l'oiseleur. Mais si elle eût

observé son amant, lorsque, par hasard, elle adressait la parole à

un autre homme, si elle l'eût suivi dans sa chambre, après une de ces

bouderies qui lui étaient familières, Angèle aurait été épouvantée de

l'exaspération dans laquelle entrait, tout à coup, le cavalier qui lui

paraissait si doux et si «bonasse,» comme elle le qualifiait.

Les principaux traits de Jacques Bourgeot, sont, ce nous semble,

suffisamment accentués à présent, pour que nous le ramenions sur le

théâtre de l'action.

XXV

--Mademoiselle Angèle est bien pressée, ce matin, dit Jacques, tandis

que la mère Morlaix achevait de \_parer\_ le déjeuner sur la table.

--Dame, mon garçon, quand on a de l'ouvrage! Angèle n'a pas l'loésir de

faire la paresseuse, c't'e chère p'tit'fille du bon Dieu!

--Il ne tiendrait qu'à elle pourtant, si elle voulait, reprit le jeune

homme.

--Ah! ben oui; crés-tu?

--Tiens, voilà bien Pierre qui s'en va aussi! s'écria Jacques, en

distinguant par la fenêtre le charretier qui passait avec sa calèche.

--Oui, on l'a engagé hier soir, à la place Jacques Cartier.

--A la place Jacques Cartier! mais il prend le chemin de la barrière.

--P't'êt'ben son bourgeois l'aura envoyé de ce côté, répondit la vieille

un peu déconcertée.

--Sa voiture est vide!

--Que veux-tu que j'te dise! Mais d'quoi est-ce que tu t'inquiètes, mon

garçon?

--Vous avez raison, reprit Jacques; mais je pensais que Pierre pourrait

me conduire à la Pointe-aux-Trembles. C'est pourquoi j'étais venu.

--Ah! c'est y pas de valeur! lui qu'est retenu pour toute la journée.

--Ça me contrarie, dit. Jacques, en ouvrant la porte, je vais être

obligé de faire la route à pied.

Et il sortit aussitôt. Mais, au lieu de suivre la rue Sainte-Marie, il

tourna à gauche, et machinalement se dirigea vers la maison qu'habitait

Angèle.

Une voiture stationnait devant l'allée. Bourgeot reconnut le cheval de

Pierre Morlaix. Cette découverte si naturelle en apparence, fit jaillir

un soupçon dans son coeur. Se postant derrière une pile de bois de

construction, de façon à voir sans être vu, l'amant d'Angèle se mit à

observer.

Il n'attendit pas longtemps.

Pierre déboucha de l'allée portant sur ses épaules un paquet enveloppé

dans une couverture. Angèle le suivait par-derrière. Elle monta dans

la calèche, aida le charretier à déposer le fardeau sur les coussins;

ensuite, Pierre s'élança sur son siège et l'équipage partit au grand

trot.

Les soupçons de Jacques Bourgeot grandirent, il courut à la poursuite

de la calèche, et la rejoignit à l'instant ou elle disparaissait sous un

hangar attenant à la demeure de Pierre Morlaix.

--Que signifie cela? pensa l'amant d'Angèle. Se moquerait-on de moi? Ah!

bien, je saurai dévoiler ce mystère!

TROISIÈME PARTIE

ANGÈLE ET ALPHONSE

I

Alphonse Maigret naquit à Québec, dans une honnête famille d'artisans.

De bonne heure il manifesta un goût prononcé pour l'étude et

une rectitude d'esprit qui faisait l'admiration de ceux qui le

connaissaient. Alphonse avait à peine atteint sa sixième année, quand

il trouva par hasard, un portefeuille contenant des valeurs en effets de

banque, pour une somme considérable. Le nom du propriétaire était gravé

sur la couverture. Sans rentrer à la maison paternelle et sans consulter

personne, le jeune enfant se rendit au domicile de celui qui avait perdu

le précieux objet, et le lui remit entre les mains. C'était M. Huot, un

des principaux, notaires de la ville.

--Cher petit, dit-il à Alphonse en l'embrassant, tu me sauves la vie.

Ce portefeuille renferme des papiers de la plus haute importance; je le

dois une reconnaissance éternelle; demande-moi ce que tu voudras et tu

l'obtiendras.

--Merci, monsieur, répondit-il simplement; j'ai fait mon devoir, je ne

mérite rien.

Surpris de cette réplique, qui annonçait à la fois une intelligence

précoce et une probité rare, le notaire questionna l'enfant sur

ses parents, et le congédia après une heure de conversation en lui

promettant de s'occuper de son sort.

II

M. Huot était un homme bon et vertueux, il aimait à obliger ses

semblables; aussi tint-il parole. S'étant assuré que le père d'Alphonse

jouissait de l'estime publique, il prit ce dernier à sa charge et

l'envoya au collège. L'adolescent réalisa toutes les espérances qu'avait

fait concevoir l'enfant. Ses progrès furent rapides, et chaque année

il enleva une moisson de lauriers. Mais à l'inverse de la plupart des

écoliers que les succès bouffissent d'un sot orgueil, Alphonse ne

se laissa point enivrer par les louanges dont chacun se plaisait à

l'accabler. La solidité de son jugement, la droiture de son imagination

ne se démentirent jamais. Pour ses condisciples, il fut toujours un

compagnon aimable, serviable, généreux; pour ses maîtres, il fut un

élève laborieux, perspicace doux et docile; pour son protecteur, il

fut un garçon plein de nobles qualités, et pour ses parents un fils

excellent d'une humeur égale et d'une exquise délicatesse de caractère.

Grâce à ses dispositions naturelles, Alphonse s'était donc concilié

l'amour de tout le monde lorsque le notaire vint à décéder.

A cette époque le jeune homme avait dix-huit ans. Il travaillait à se

faire recevoir avocat. La mort soudaine de celui qui l'avait poussé dans

la carrière de la science, l'affecta douloureusement; cette mort lui

arrachait un guide sûr et un ami éclairé; cependant, quoique sans

ressources pécuniaires, il poursuivit vaillamment ses études. Afin de

subvenir à ses besoins, il fit des traductions pour les marchands, copia

des dossiers pour les jurisconsultes et, donna des leçons de français et

d'anglais, car il possédait également ces deux langues. Mais un nouveau

malheur ne tarda pas à l'assaillir. Son père, charpentier de profession,

se tua en tombant d'un échafaud. Alphonse restait seul pour soutenir une

vieille mère infirme et plusieurs frères et soeurs en bas âge.

III

Aussitôt, la vocation du digne jeune homme fut changée. Il fallait du

pain à sa famille: il résolut de lui en donner, dût cette détermination

briser à jamais le magnifique avenir auquel lui donnaient droit de

prétendre ses talents et ses brillantes qualités. Dans son enfance, aux

heures de récréation, il avait appris en jouant, à manier la cognée

et la bésaiguë; il n'hésita point à se consacrer à un métier qui

procurerait la subsistance à sa pauvre mère. Un ancien ami de M. Maigret

lui enseigna le \_tour du métier\_, et, au bout d'un mois d'apprentissage,

Alphonse, employé, sur le port de Québec, à la construction des navires,

gagnait six schelings par jour. Le premier et le dernier à l'ouvrage,

notre charpentier trouvait encore, pendant la nuit, le temps

d'approfondir Ferrière, Cujas, Pothier, etc., et de s'initier à l'art de

la mécanique.

IV

Souvent, Alphonse Maigret avait gémi sur la révoltante inégalité des

classes. La vue de la richesse crevant d'apoplexie à côté de la misère

s'étiolant dans le marasme et la phthisie, navrait son coeur d'une

indicible tristesse. Il était trop grand pour envelopper l'humanité

dans une orgueilleuse malédiction, mais trop courageux aussi pour ne

pas chercher un remède aux maux dont l'aspect affligeait son âme. La

politique coloniale anglaise, cauteleuse et oppressive alors, lui

parut détestable; tous les efforts d'Alphonse tendirent à combattre son

influence. Mais à mesure qu'il avança dans ses recherches sur le droit

naturel des gens et sur les rapports des membres d'une communauté entre

eux, Alphonse comprit l'immense action des formes gouvernementales et

se créa un système organisateur que n'auraient pas désapprouvé les

réformateurs modernes. Ce système peut être résumé par quelques

aphorismes:

La terre est le principe de toutes choses; tous les hommes doivent

avoir part à ses bienfaits; donc la terre ne doit point être le partage

exclusif de quelques-uns, donc la terre doit être affranchie, donc,

enfin, la tenure seigneuriale doit être abolie[4].

[Note 4: Le système féodal n'a été aboli au Canada qu'en 1855.]

Tous les hommes sont égaux devant la nature, donc ils doivent être égaux

devant la loi. Le peuple est souverain; il dispose de tout, parce qu'il

peut tout; donc il a le droit de nommer et de révoquer ses législateurs,

donc la Noblesse héréditaire doit être supprimée.

Toutes les fractions d'un état social quelconque doivent travailler à

équilibrer l'entier, et tous les états sociaux à équilibrer l'humanité;

donc chacun de nous doit travailler, dans sa sphère, à l'égalité des

conditions, au nivellement des castes.

Pour instrument de ce travail, nous avons le \_progrès\_.

Le progrès, c'est la manne donnée aux peuples.

Le désir du progrès révèle un esprit magnanime, car le progrès est le

fils aîné de la vertu.

Le progrès, c'est l'acheminement vers la perfection.

La perfection, c'est Dieu.

Le progrès, c'est la réflection de la lumière spirituelle sur tous les

actes physiques ou moraux.

Vouloir le progrès, c'est vouloir la radiation du mot ÉGOÏSME, puisque

c'est vouloir une commune participation aux bénéfices de l'intelligence.

Vouloir le progrès, c'est vouloir la radiation du vieux PRIMO MIHI,

puisque c'est vouloir une commune participation aux bénéfices de la vie

matérielle.

Le progrès, c'est l'égalité, la fraternité.

C'est la mise en pratique de la plus belle des vertus théologales.

Point de progrès, si les masses ne prennent part à ce sacrement qu'on

nomme science, ici, dans ce palais; nourriture animale, là-bas, dans

cette mansarde.

Le progrès appartient à tout le monde, c'est un lot commun, chacun a

donc le droit de venir s'asseoir à sa sainte table.

A cette table, il n'y a pas d'Amphitryon, pas de parasite, mais il y a

des frères commensaux.

Le progrès compose l'air hygiénique que nous respirons; il nous pénètre

par tous les pores, dans une atmosphère vraiment démocratique.

Le simoun de l'absolutisme dessèche son fluide prophylactique et

vivificateur.

Le progrès fleurit au sein de la démocratie, il s'étiole et s'alanguit

sous le souffle pestilentiel de la tyrannie.

L'homme doit sans cesse aspirer à la liberté complète, ou au pouvoir

d'exercer à son gré toutes ses facultés avec les droits d'autrui pour

bornes et sa conscience pour règle.

La LIBERTÉ COMPLÈTE c'est:

La liberté religieuse;

La liberté d'enseignement

La liberté de conscience;

La liberté de la parole;

La liberté de la presse;

La liberté d'industrie;

La liberté individuelle.

Il viendra un temps où l'homme ne relèvera que de l'opinion de ses

semblables.

Alors, il n'y aura plus de lois prohibitives.

C'est ainsi que j'interprète la parole de Jésus:

«Mon royaume n'est pas de ce monde.»

V

Ses idées philosophiques étaient au niveau de ses théories politiques.

Par exemple, comme un de nos plus profonds penseurs, il disait, en

parlant des destinées de l'humanité:

«L'homme est né pour être libre, intelligent et bon.

»Par son intelligence, l'homme marche à la vérité.

»Par sa liberté, l'homme aspire au bonheur.

»Par sa bonté, l'homme veut la justice.

»Vérité, bonheur, justice, voilà les éléments de la destinée humaine.

»La vérité et la justice sont la route; le bonheur est le but.

»Mais pourquoi faut de souffrances, d'injustices et d'erreurs dans le

monde, si l'homme veut la vérité, la justice, le bonheur?

»C'est que primitivement l'ignorance était la condition de l'homme et de

la société, et c'est de cette ignorance que sont sortis les fléaux qui

nous accablent:

»L'égoïsme,

»La misère,

»Les fausses doctrines,

»Les lois injustes, etc., etc.

»Et ce sont ces fléaux qui ont perverti l'homme et l'ont condamné à

d'horribles souffrances!...

»Mais une espérance immortelle le soutient!... La souffrance même force

l'humanité à développer les ressources de sa nature. Sous l'aiguillon

de la nécessité, le travail féconde la terre, crée l'industrie et les

richesses; l'étude mûrit la raison de l'homme, anéantit successivement

toute superstition, tout préjugé, toute erreur. Sur les ruines des

sociétés subversives s'élèvent des sociétés moins injustes. L'humanité

prend possession de sa puissance et déchire le voile qui lui cachait sa

véritable destinée.»

VI

Paver de politique jusqu'aux pages d'une nouvelle, c'est dépasser les

bornes des respect? qu'on vous doit, n'est-ce pas, mesdames? Oh! les

feuilletonistes ont d'abominables lubies, j'en conviens. Tout aussi bien

que les publicistes, il faudrait les accrocher à la lanterne! mais,

que voulez-vous? chacun a ses petits défauts, nous comme vous chères

lectrices. Gracieux chez votre sexe, ces défauts sont grossiers chez le

nôtre! Qui est coupable? pas vous assurément; imaginez-vous que nous

le soyons davantage! Cependant il existe un criminel! Si nous le

cherchions, ce méchant, cet esprit du mal qui agace nos muscles, irrite

nos nerfs, aigrit notre voix, exaspère nos doigts, met du feu sous nos

pieds, de la lave dans notre corps, des épingles sur le coussin de notre

fauteuil, des tisons ardents dans notre cerveau; Ah! oui, si nous le

cherchions! Voyons:--où est-il? qu'on nous le montre? où se cache-t-il!

qu'on nous l'apporte cet assassin, ce meurtrier, cet iconoclaste,

ce déchireur de gazettes, ce rongeur de livres, ce...--Mesdames,

placez-vous la main sur le coeur et vous le sentirez palpiter.

Messieurs, tâtez-vous le pouls et vous compterez ses pulsations! il

est dans notre sang, il est dans notre économie, il s'appelle la nature

organisée.

A moi, cette découverte prouve que nul ne peut échapper à son caractère;

à vous, elle ne prouve rien sinon, peut-être que je vous ennuie, mais

elle prouve, en même temps, qu'Alphonse Maigret étant libéral, je suis

bien obligé de le peindre avec ses qualités et ses imperfections.

VII

Or, Alphonse Maigret mis, par sa nouvelle position, en rapport quotidien

avec les ouvriers, vit ses chaleureuses convictions s'épurer au creuset

de l'infortune. Parmi ses compagnons d'atelier, il rencontra des gens

actifs et intelligents; il se plut à leur inculquer une partie des

connaissances qu'il avait acquises. Sa charité, son aménité lui firent

de nombreux amis. Et ce qui est rare ses égaux, tout en le chérissant,

gardèrent toujours vis-à-vis de lui une déférence entière. Il ne

tutoyait personne, nul ne s'avisa de le tutoyer ou même de trouver

mauvais qu'il ne se livrât pas à la familiarité ordinaire dans les

chantiers. Un trait de courage, accompli on présence de tous ses

camarades, acheva de lui gagner la considération de ceux qui, d'abord,

l'avaient traité de «demoiselle.»

Certaine après-midi, qu'Alphonse était occupé à radouber un brick à la

Pointe Lévi, une tempête effroyable éclata tout à coup.

Le Saint-Laurent grossit avec une rapidité prodigieuse, ses grandes

lames se déferlèrent sur la plage en mugissant; et les nombreux navires

mouillés dans la baie dérapant sur leurs ancres, s'entre-choquèrent

tumultueusement les uns contre les autres. Au fort de l'ouragan, une

barque, partie de Québec, luttait contre la violence des flots pour

atteindre le rivage; mais, quoique montée par trois hommes robustes,

elle ne pouvait aborder et menaçait à chaque instant de chavirer. Les

charpentiers, répandus sur la grève, cherchaient par leurs clameurs à

encourager les malheureux bateliers: ces clameurs s'égaraient au milieu

des éléments en furie! Soudain une vague énorme, bondissante, arrive. Ne

la voyant pas venir, l'homme assis à la barre tourne le cap vers

elle, et la montagne liquide s'abat comme une avalanche sur la frêle

embarcation.

Un cri déchirant retentit! et pendant une minute, l'on n'entend plus que

les mugissements de l'onde courroucée, le sifflement de la bise qui se

lamente dans les agrès des paquebots.

--Une corde! attachez-moi une corde autour des reins! dit Alphonse.

On lui obéit.

Le jeune homme est dans le fleuve. Tantôt il nage, tantôt il plonge, et

toujours il avance vers le lieu où les trois naufragés ont enfoncé.

Après dix minutes d'efforts inouïs; et après être resté longtemps sous

les eaux, il reparaît tout à coup, tenant un homme par le bras.

Au moyen de sa corde, on l'aide à regagner la rive. Il dépose son

fardeau, et, sans vouloir écouter les conseils des assistants, qui

l'engagent à se reposa, il se jette dans le fleuve et en ramène bientôt

une seconde victime. Mais alors ses facultés physiques épuisées ne lui

permirent pas une troisième tentative, et le Saint-Laurent conserva sa

dernière proie.

Je l'ai dit, cet acte d'intrépidité et de vigueur lui concilia, à

jamais, les égards de quelques ouvriers qui, par jalousie, étaient

disposés à le dénigrer.

VIII

Devenu promptement un habile charpentier et un mécanicien distingué,

Alphonse Maigret gagna assez d'argent pour procurer une honnête aisance

à sa famille. Il aurait pu vivre heureux et même monter les degrés de

la fortune, en sacrifiant ses opinions politiques à ses intérêts

personnels. Mais il était doué d'une âme trop noble, trop enthousiaste

pour ne pas viser à la réalisation de pareilles doctrines. Non content

de faire une propagande virulente contre le gouvernement anglais, il

se mêlait à toutes les agitations, soulevées à cette époque, dans la

population franco-canadienne, par des vexations que des agents de la

Grande-Bretagne prodiguaient à ses compatriotes. Ayant appris qu'un

mouvement populaire se préparait à Montréal, il y courut aussitôt. Mais

l'insurrection fut étouffée à son éclosion, et notre démocrate, saisi

avec plusieurs des conjurés, fut plongé dans un cachot.

Dans ce cachot, il rencontra un Irlandais du nom de Michael,--plus

généralement connu sous celui de Mike, détenu pour délit criminel.

Mike était un homme résolu et entreprenant, Alphonse ne l'était pas

moins. Les deux prisonniers conçurent un projet d'évasion. On sait

comment ils l'exécutèrent: l'un fut repris, l'autre s'échappa, vint

tomber chez mademoiselle Angèle, qui le fit transporter à la maison

de Pierre Morlaix, où nous allons le retrouver en tête-à-tête avec la

gracieuse enfant.

IX

Il était minuit.

Dans une petite chambre, coquette, riante, sur un lit tendu de rideaux

blancs, bien propres, un jeune homme dormait.

Assise à son chevet, dans un antique fauteuil en joncs, une jeune fille

reposait aussi.

Le sommeil l'avait gagnée, tandis qu'elle veillait son compagnon;

sa tête alanguie s'était peu à peu affaissée sur son épaule, puis

doucement, très-doucement, était allée se creuser un nid sur l'oreiller

voisin. Dans ce combat entre sa volonté et la nature qui réclamait ses

droits, les cheveux de la jeune fille avaient, peu à peu, rompu leur

digue d'écaille, et maintenant ils inondaient le lit de leurs ondes

parfumées.

A la lueur d'une veilleuse, on distinguait une scène charmante, scène

comme les aime un poëte.

Placée sur une petite table, en arrière des deux personnages, la

veilleuse, de sa clarté limpide, en lutte avec l'ombre, les enveloppait

comme sous une gaze diaphane, à travers laquelle, les formes, les

angles, se noyaient harmonieusement.

Il eût fallu le pinceau de Paul Véronèse pour peindre la mélodie de ces

deux têtes, se détachant sur la blancheur immaculée du lit, au milieu

d'un crépuscule, vaporeux.

Rien de heurté dans les contours, rien de brusque dans les

teintes--c'était cette dégradation, ce fondu de toutes les couleurs, ce

moelleux de linéaments qui font l'honneur et le désespoir des artistes.

Les deux jeunes gens, nous n'avons pas besoin de le dire au lecteur,

avaient nom Angèle et Alphonse.

X

Seul le bourdonnement de quelques moustiques et le frémissement d'une

phalène, voltigeant autour de la lampe, troublaient le calme de la nuit.

A ces sons imperceptibles se mêlait le murmure de la respiration

régulière des deux dormeurs.

Bruits argentins comme une symphonie lointaine.

Tout à coup, le jeune homme fit un mouvement.--La jeune fille ne bougea

point. Son haleine continua de moduler ses aspirations et expirations

alternatives.

Le premier mouvement d'Alphonse fut suivi d'un deuxième. Ensuite,

il ouvrit les yeux. Mais il les ferma presque aussitôt, ne pouvant

supporter le faible éclat de la lumière.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il songeât à dessiller les

paupières. Il rappelait ses souvenirs, les coordonnait dans son cerveau.

Après avoir ainsi revisité Québec, sa ville natale;--sa pauvre vieille

mère, ses frères et soeurs, ses compagnons d'atelier que la nouvelle

de son arrestation avait navrés de douleur; après avoir repassé les

diverses péripéties de la conspiration dont il était victime; après

avoir aperçu sa prison, assisté à sa propre évasion; après être entré

dans la chambre d'Angèle l'ange qui l'avait sauvé; après avoir senti

son coeur battre d'une douce émotion, à la réminiscence de ce que sa

protectrice avait fait pour lui, Alphonse voulut revoir le tableau dont

il pressentait plutôt qu'il n'avait vu les charmes.

Le délicieux visage d'Angèle, soutenu dans sa main gauche, était tourné

vers le sien, si près que celui du malade se baignait dans les effluves

d'un souffle embaumé, si près que les boucles soyeuses de la belle jeune

fille se mariaient à la brune chevelure du jeune homme.

Longtemps, longtemps, Alphonse la regarda, dans une muette extase,

oubliant les âpres élancements de la blessure qu'il avait à l'épaule

oubliant sa situation, comprimant les pulsations de son sein, retenant

son haleine, de peur de l'éveiller.

Par hasard, le bras du jeune homme étendu sous le cou de la jeune fille,

lui tenait lieu de coussin.

Qui pourrait dire ce qu'éprouva alors le charpentier encore sous le coup

des violentes commotions cérébrales qu'il avait éprouvées?

Angèle rêvait, car un chaste sourire voguait sur ses lèvres vermeilles

comme le bouton de la rose de mai.

Lui aussi, il crut qu'il rêvait, ou que son âme avait quitté son

enveloppe d'argile pour s'élever dans des sphères inconnues.

Son esprit vierge, enclin à la contemplation, n'avait jamais imaginé que

la vie pût présenter des sensations tellement enivrantes, qu'on désirât

la mort pour les emporter avec soi dans la tombe.

Et, cependant, toutes les pensées d'Alphonse étaient pures et saintes.

Il était heureux d'un bonheur étrange, dont l'affaiblissement de son

cerveau, par une fièvre violente, exaltait les jouissances jusqu'à

l'infini.

XI

Soudain la sonnerie d'une vieille horloge, appendue à la muraille, fit

entendre ce \_ron-ron\_ enrhumé qui précède le choc du marteau sur le

timbre, et Angèle s'éveilla en sursaut.

Mu d'un sentiment exquis, dont les femmes sauront apprécier toute la

délicatesse, Alphonse feignit aussitôt de dormir.

Trompée par ce subterfuge, la jeune fille sourit, en remarquant le

désordre de sa toilette, se dégagea du collier que le bras du malade

formait autour de son cou, et ayant jeté sur le pâle visage de notre

héros un coup d'oeil plein de sollicitude, courut à un petit miroir,

devant lequel elle renoua ses cheveux et rajusta son corsage.

Le charpentier l'épiait entre les cils de ses yeux entr'ouverts.

Quand elle eut fini, Angèle revint, d'un pas léger, près de la

couchette, borda les couvertures qui s'étaient dérangées, renouvela la

veilleuse de sa lampe et prit une broderie qu'elle avait quittée pour

savourer les pavots de Morphée. Dieu qu'elle était ravissante ainsi,

notre Angèle!

Comme la robe de barége noir qu'elle portait, sur une jupe de piqué

blanc, faisait bien valoir les admirables proportions de sa taille, si

mignonne à sa naissance, qu'on l'aurait emprisonnée entre deux empans,

si développée à la hauteur des épaules, qu'on craignait de la voir

fléchir, sur sa cambrure, comme un roseau sur sa tige!

Comme cette même robe tranchait vivement avec la carnation veloutée

de la jeune fille, carnation qui avait emprunté ses nuances à la pulpe

d'une pêche?

Comme, enfin, on aurait aimé à baiser ses petits doigts blancs, effilés,

aux ongles transparents et rosés comme l'opale, qui s'échappaient des

manches longues, agrafées au poignet de cette robe de barége noir!

Les phalanges de ces doigts, ornées de fossettes, nuancées de filets

d'azur, eussent défié le ciseau de Pradier, comme le visage d'Angèle eût

fait pâlir la madone de Sanzio.

Ce visage, oserons-nous bien essayer de le reproduire avec une plume

incolore, des mots inanimés!

Si Pygmalion voulait le feu sacré de la vie pour Galatée, si son

chef-d'oeuvre lui semblait frappé de mort, que dirons-nous, nous qui

ne possédons pour mouler la beauté d'Angèle, pour vivifier ses grâces

inimitables, qu'un peu d'encre boueuse et une feuille de papier jauni!

Quoi donc, la langue française offrirait des expressions correspondantes

à ce modèle de perfection, dont chaque trait, chaque teinte était un

cartel lancé à l'art!

Quoi donc, nous pourrions vous faire toucher, palper les touffes de

cette chevelure blonde, aux reflets dorés, qui, se partageant au-dessus

du front en deux bandeaux mouvants, venaient se rouler par une opulente

torsade derrière une tête, dont le galbe surpassait celui de la \_Vénus

de Milo\_!

Quoi donc, nous pourrions ciseler ce front d'une pureté angélique!

indiquer l'arc de ces sourcils, mollement courbés en demi-cercle!

éclairer ce grand oeil brillant où roulait une prunelle noire, comme le

jais, dans un médaillon d'émail, frangé d'une fibrille rose tendre!

Et, suivant la progression, nous sculpterions ce nez grec, taillé sur

des méplats arrondis, et précédant une bouche plus fraîche que le

calice d'une fleur, et dans laquelle étincelaient les trente-deux perles

classiques, chantées par tous les poètes du XVIIIe siècle!

Quoi donc, notre main inhabile pourrait dévoiler ces trésors

enchanteurs, ces charmes divins, qui avaient fait surnommer mademoiselle

Angèle \_la jolie fille du faubourg Québec\_.

Avouons-le, en toute humilité, nous ne la croyons pas!

Aussi, pour ne point tenter une tâche impossible, nous vous dirons,

lecteurs: ayez foi dans le bon sens populaire, et figurez-vous ce que

pouvait être celle que la foule envieuse et toujours plus prête à médire

qu'à louanger, avait unanimement baptisée \_la jolie fille, du faubourg

Québec\_.

XII

Le silence se prolongeait dans la petite chambre. L'on n'entendait

que le frôlement de l'aiguille dans le tulle, le bourdonnement des

moustiques et le frémissement de la phalène qui achevait de brûler ses

ailes à la flamme de la lampe.

Alphonse n'avait pas changé de position: ébloui par le soleil même de

son admiration, il rêvait dans la réalité qu'il avait sous les sens.

Probablement, cet état aurait duré plusieurs heures encore, sans qu'il

lui vînt à l'idée d'en sortir. Mais sa poitrine oppressée, livra cours

à une petite toux sèche qui, tout de suite, éveilla l'attention de son

infirmière.

Elle s'approcha du lit, en glissant sur le plancher comme une sylphide.

A l'aspect du jeune homme, qui l'examinait avec un radieux sourire de

reconnaissance, Angèle poussa un cri de joie.

Alphonse prit sa main, qu'elle lui abandonna sans résistance.

--J'ai été bien malade, n'est-ce pas? murmura-t-il, d'une voix

plaintive.

--Oh!

Puis ce fut tout... ces deux enfants, si beaux de leurs vertus, de leur

innocence, confondirent leurs âmes dans un regard passionné.

La main d'Angèle tremblait dans celle d'Alphonse, celle d'Alphonse

frémissait dans celle d'Angèle.

Ils s'aimaient: avaient-ils besoin de se le dire?

XIII

La première, Angèle s'arracha aux fascinations de ce magnétisme

dominateur.

--Avez-vous soif? demanda-t-elle d'un ton troublé. Le charpentier ne

répondit pas. Il errait toujours dans les plaines d'un monde éthéré. La

jeune fille réitéra sa question en lui préparant une potion.

--J'étais si bien! balbutia Alphonse; pourquoi m'avez-vous quitté, ma

soeur?

--Tenez, buvez; ce breuvage vous donnera des forces, dit Angèle,

revenant vers lui, les yeux baissés.

Il prit la tasse, la porta à ses lèvres, et puis l'en détourna.

--Vous ne voulez pas boire?

--Je n'ai pas soif.

--N'importe, monsieur Alphonse, il faut boire.

--Mon Dieu! vous savez mon nom! qui vous l'a appris? comment se peut-il?

--Eh! eh! pensez-vous qu'il ne soit pas connu de toute la ville?

répliqua-t-elle en souriant. Voilà huit jours passés depuis votre

évasion monsieur!

--Huit jours!

--Oui, huit; nous entrons dans le neuvième.

--Mais...

--Buvez d'abord; après je vous expliquerai cela. Ne craignez rien; vous

êtes en sûreté, chez de braves gens, qui se feraient plutôt hacher que

de vous livrer à vos bourreaux.

--Oh! commença le charpentier.

--Buvez... je vous en prie... pour l'amour de...

--Pour l'amour de vous! s'écria Alphonse, en avalant d'un trait le

contenu de la tasse.

--Merci, dit-elle en rougissant.

--Merci! dit Alphonse surpris; n'est-ce pas moi?...

--Vous, monsieur, je vous ordonne de ne pas parler. Le médecin l'a

défendu. Pour vous tranquilliser je vous apprendrai que vous êtes chez

un ami, qui partage toutes vos idées politiques. Je vous y ai fait

transporter le jour... vous vous souvenez?

Le jeune homme hocha affirmativement la tête et la jolie fille continua:

--Par malheur, votre blessure s'était envenimée, pendant la nuit. Le

délire vous possédait quand je vins vous chercher, et en arrivant ici,

vous aviez, pour la seconde fois, perdu connaissance. Les symptômes

d'une fièvre violente se déclaraient... Nous n'avions pas prévu ce cas.

--J'ai dû vous causer bien du tourment!

--Entêté, dit presque gaiement Angèle, ne vous ai-je pas interdit la

parole? Si vous desserrez encore les dents, je m'en vais, monsieur!

Sa voix avait adopté cette inflexion enfantine et impérative dont les

femmes usent assez volontiers avec ceux qu'elles affectionnent.

--Je vous jure, commença Alphonse...

--Bon! dit-elle, en lui fermant la bouche de sa petite main, menue,

effilée comme celle d'une duchesse; est-ce ainsi que vous tenez compte

de mes ordres? Méchant, va! il ne veut pas guérir! Voyons, buvez

maintenant une autre tasse, monsieur. Vous avez encore trois doses à

prendre.

Lorsqu'il eut bu, sa gentille compagne reprit:

--Je disais donc que vous étiez bien malade et que nous... Enfin Pierre

songea au docteur Dubois, un honnête médecin, un digne Canadien. Il lui

confia notre secret, et c'est lui qui vous a soigné.

XIV

La porte de la chambre venait de s'ouvrir, et la mère Morlaix s'avançait

à pas de loups.

--Quiens! quiens! vous jasez, enfants, marmotta-t-elle en approchant du

lit; eh ben! comment qu'y va c'te cher amour du bon Dieu?

D'un regard, Alphonse avait interrogé sa bienfaitrice.

--Soyez tranquille, lui dit-elle; c'est ma mère.

--Oui, sa mère... sa mère d'adoption, dit la bonne vieille avec un

mélange d'orgueil et de plaisir, car c'est moi qui l'a nourrie, élevée,

induquée not'e Angèle. Mais v'là que je bavasse comme une pie.....

--Permettez-moi de vous baiser la main, dit Alphonse.

--Quoè, quoè! me baiser la main, seigneur, Jésus! y pensez-vous, mon

fils? est-ce qu'on est une jeunesse, nous aut'es? embrassez-moi, ça

vaudra mieux! là, sur les deux joues, Pardi! j'savons qui vous êtes: un

brave et digne garçon, fièrement savant, mais pas vaniteux en toute!

Ah! vot'mère doit êt'joliment contente d'avoir un enfant comme ç'tui-là!

Dame! vous êtes ahuri! c'est qu'j'avons été aux informations sur

vot'compte, et qu'on nous a conté tous les beaux sacrifices que vous

avez faits pour vot'chère famille! C'est ben, ça, mon gars! l'bon Dieu,

qu'est là-haut, vous bénira! Mais faut pas vous impatienter. Y sont ben,

cheux vous! j'avons reçu d'leux nouvelles, pas plus tard qu'hier et

y savons itou ous qu'vous êtes! Mais, motus! V'là c'te pauvre Angèle

qu'est fatiguée, j'viens la r'lever! Allons p'tite, il est temps d'aller

t'coucher.

A ce moment, un cri perçant retentit dans la rue des Voltigeurs.

--Qu'est-ce que cela? fit la jeune fille en se précipitant vers la

fenêtre.

QUATRIÈME PARTIE

LA SORCIÈRE

I

Le lecteur n'a point oublié l'espionnage auquel s'était

consciencieusement livré Jacques Bourgeot, ni les paroles menaçantes

qu'il avait prononcées, en remarquant que les inquiétudes de sa jalousie

prenaient de la consistance.

Un instant, il se demanda s'il ne rentrerait point chez Pierre Morlaix,

afin de tâcher d'y saisir le fil de l'intrigue qu'il pressentait; mais,

réflexion faite, il se résolut à user de ruse; et, après avoir attendu

près d'une heure pour voir si Angèle et le charretier ressortiraient, il

se dirigea vers la rue Notre-Dame.

Comme il arrivait sur la place Jacques Cartier, un jeune homme, à la

mine astucieuse et repoussante, l'aborda.

--Bonjour, Jacques.

--Bonjour.

--Comment ça va-t-il, aujourd'hui?

--Bien, répondit, d'un ton bourru, le fils du commerçant retiré.

--Tu parais diantrement maussade. Est-ce qu'on t'aurait marche sur le

pied?

--Marché sur le...! qu'est-ce que tu veux dire?

--Pardi! je te demande si, par hasard, tu aurais eu dispute avec

quelqu'un... tu as la figure aussi nébuleuse qu'une soirée de novembre.

Mais viens-tu prendre une \_gobe\_? ça chassera les brumes du matin.

--Je refuse pas, quoique tu parles toujours en \_tarmes\_, toi!

--Sapristi! c'est mon devoir, mon coq[5]; on n'est pas journaliste pour

rien. Où entrons-nous?

[Note 5: Locution canadienne, comme \_gobe\_, etc.]

--Crédié, il y a de fameux brandy chez la mère Halley, si on y allait?

II

La mère Halley demeurait au commencement de la grande rue Saint-Jacques.

Les deux jeunes gens furent bientôt rendus.

--Eh bien, quoi de neuf? fit le journaliste à son compagnon, tout en

dégustant un verre d'eau-de-vie.

--Quatre et cinq font neuf, répliqua Jacques avec le rire de la

niaiserie satisfaite.

--Pas fort, mon coq, pas fort, ajouta aussitôt l'autre. Avec des jeux de

mots de ce calibre-là, tu ne feras pas fortune.

--On ne fait pas ce qui est fait, riposta Jacques d'un air suffisant.

--Peste!

--Je n'ai pas besoin de travailler pour vivre, moi!

--Heureusement que monsieur ton beau-père s'est amusé à te précéder en

ce bas monde! tu dois une fière chandelle à la Providence, mon gros.

--Dame! ça se peut bien! répondit Bourgeot, ne comprenant pas l'allusion

cachée sous cette phrase banale. Mais quelles nouvelles? tu en sais des

nouvelles, toi qui écris dans la gazette?

--On dit que madame B\*\*\* est accouchée d'un enfant à deux têtes.

--Un enfant à deux têtes!

--Oui, un monstre.

--Et il est vivant?

--Non; mort-né.

--On ne l'enterrera pas au cimetière, je pense.

--Pourquoi non?

--Un enfant à deux têtes! seigneur! mais c'est une conception du diable!

L'as-tu vu?

--Comme je te vois.

Jacques recula épouvanté, en faisant un signe de croix.

--Tu ne l'as pas touché, au moins? balbutia-t-il.

--Au contraire; je l'ai palpé et puis t'assurer qu'il était parfaitement

conformé; tu n'aurais donc pas osé...

--Moi! s'écria Bourgeot, essayant de vaincre la peur que lui causait

cette révélation, moi! Ah! j'aurais fait comme les autres... Un enfant à

deux têtes!

--On dit que des voleurs se sont introduits dans un magasin de

joaillerie et ont enlevé des bijoux pour une somme considérable, reprit

le journaliste, en riant sous cape de la pusillanimité de son crédule

auditeur. On dit que monsieur G\*\*\* se sépare d'avec sa femme qu'il

aurait surprise en tête-à-tête avec un trop aimable cousin; mais la

grandissime nouvelle...

--Cette nouvelle?

--La nouvelle par excellence...

--C'est?

--La nouvelle qui a mis toute la ville en émoi.....

--Débonderas-tu?

--C'est la nouvelle de l'évasion d'Alphonse Maigret.

--Alphonse Maigret! qu'est-ce que c'est que ça? je ne connais pas ce

nom-là.

--Tu m'étonnes.

--Ah ben, crois-tu que j'aie des relations avec les escrocs, moi,

Jacques Bourgeot, qui aura, un jour, plus d'un millier de louis de

revenus.

--Alphonse Maigret est pire qu'un voleur, c'est un brigand de rebelle.

Il était le chef de l'insurrection qui faillit éclater à Montréal, lors

des dernières élections, tu te rappelles?

--Ah! c'est un annexionniste.

--Oui, un américanisateur. Il avait été arrêté et jeté en prison, grâce

à la bravoure de notre police anglaise...

--Et il s'est échappé, le gredin?

--Il s'est échappé la nuit dernière. On lui avait donné pour camarade de

chambre un vaurien, accusé, il me semble, d'avoir \_forgé\_ un \_bill\_. Ils

ont limé les barreaux de leur cachot...

--Et se sont sauvés?

--Pas tous deux; car le coquin à été, dit-on, repincé immédiatement et

le scélérat...

--Le Maigret?

--Lui-même. Il a déjoué les recherches de la police.

--On ne l'a donc pas aperçu....

--Que si. Les soldats lancés à sa piste l'ont suivi pas à pas jusque

dans Wolfe street, et là ils ont perdu sa trace.

--Ils auraient dû tirer dessus, comme sur un chien enragé.

--Impossible, il pleuvait à verse, et c'est à peine si les fantassins

pouvaient entrevoir son ombre à travers les ténèbres.

--Les damnés Bostonnais[6] vont être joliment contents.

[Note 6: Au Canada, les gens qui cherchent à annexer la colonie aux

États-Unis sont ainsi nommés.]

--Oh! qu'ils ne se réjouissent pas à l'avance! Alphonse n'est pas loin,

c'est sûr, il a reçu une blessure; on a distingué des taches de sang au

bas du mur de la prison. Évidemment, il est caché en quelque place du

faubourg Québec. Nos policemen ont le nez fin, je parierais bien que la

journée ne s'écoulera pas sans qu'ils aient flairé leur homme.

--Ne disais-tu pas que c'est dans la rue du Loup qu'il a disparu?

--Oui, mon gros, dans Wolfe street. Buvons-nous un autre coup?

--Comme tu voudras.

--Bon! voilà que tu rajustes ta physionomie d'âme en peine.

--C'est bien dans la rue du Loup? reprit Jacques, en fourrant le pouce

dans son nez, geste qui annonçait chez lui une vive contention d'esprit.

--Es-tu sourd? je te l'ai déjà répété deux fois.

--Ah! c'est dans la rue du Loup!

--Encore! Faudra-t-il te le rabâcher jusqu'à demain! c'est dans Wolfe

street, autrement la rue du Loup, ou du général Wolfe! Est-ce que cela

ne te suffit pas? Mais j'y songe, elle doit t'être familière cette

rue-là. L'idole de tes amours, la jolie fille du faubourg Québec, ne

niche-t-elle pas dans ces parages?

--Que t'importe! répondit Jacques d'une voix brève.

--Oh! oh! mon coq, est-ce que nous nous fâcherions? Sois sans crainte,

je ne m'aviserai pas de courir sur tes brisées, bien que la divine

Angèle...

--Assez!

--M'empêcheras-tu de faire l'éloge de ta maîtresse?

--Elle se passera bien de tes sots compliments.

--Merci, monsieur Jacques; votre incomparable franchise séduit mon coeur

à un point indicible. Trinquons ensemble, morbleu! Deux sots de notre

espèce auraient tort de se quitter sans fraterniser.

--Je suis une bête, dit Bourgeot, qui voulait obtenir par une maladroite

concession quelques renseignements plus précis.

--Tu ne me l'apprends pas.

--Méchant critique.

--Chacun son métier.

--Tu ne sais plus rien sur le compte de l'évadé?

--Non, ma foi.

--On l'a sans doute interrogé?

--Ça me paraît friser toutes les facettes de la probabilité, repartit

l'autre d'un accent superbe.

--Et le nom du rebelle.... je ne m'en souviens plus?

--Alphonse Maigret. Un charpentier de Québec; un tribun de carrefour; un

pilier de taverne; un ivrogne; la lie du peuple!

--Il est blessé?

--A preuve que, sans la pluie, il aurait laissé derrière lui un ruisseau

de sang.

--Vraiment!

--Mais quel intérêt!...

--De l'intérêt à un pareil misérable, moi! tu badines, interrompit

Jacques avec une brusquerie qui aurait éveillé l'attention d'un

observateur plus clairvoyant que le jeune diplomate à qui il

s'adressait.

--Huit heures! dit celui-ci, en tirant sa montre; diable! c'est

demain jour de publication; faut que j'aille à mon bureau, tu paies la

consommation! je n'ai pas de change[7].

[Note 7: Monnaie.]

--Pas de change, ça lui arrive plus souvent qu'à son tour, marronna

Bourgeot, en soldant l'écot, tandis que le journaliste s'éclipsait

sournoisement.

III

Jacques se promena pendant près d'une heure, après être sorti de la

\_bar\_[8] de la mère Halley.

[Note 8: Buvette.]

Mille pensées se heurtaient dans son cerveau. Malgré son peu de

perspicacité, il faisait entre l'évasion d'Alphonse et la scène dont il

avait été témoin, dans la matinée, des rapprochements qui pouvaient

être fatals à l'évadé, aussi bien qu'à ceux qui lui prêtaient si

charitablement aide et asile. Mais Pierre Morlaix était un citoyen

estimé de tout le monde; pour l'accuser, il fallait des preuves.

Bourgeot n'en avait aucune. D'ailleurs, son amour-propre, sa vanité

acceptaient avec répugnance la vraisemblance de la trahison d'Angèle.

Car nous sommes ainsi faits: quand nous désirons fortement qu'une chose

tourne à notre avantage, il nous en coûte tant de la voir se déclarer

notre ennemie, que nous combattons même l'évidence. Cet axiome est

surtout vrai en amour. Il n'est point d'amant, qui, sûr d'être trompé,

et ayant formé un plan de vengeance, ne sera heureux si sa maîtresse

parvient à se disculper. La recherche du bonheur nous préoccupe à

ce point, que nous préférons le bonheur imaginaire au malheur en

perspective. En somme, les apparences nous plaisent plus que la réalité,

surtout quand elles sont favorables à la satisfaction de notre moi.

IV

Jacques donc se détermina à garder, durant quelque temps, le silence, et

à épier ce qui se passerait dans la maison du charretier.

Il reprit incontinent le chemin de la rue des Voltigeurs; mais, comme il

approchait, il rencontra Pierre Morlaix qui se rendait, avec sa voiture,

à sa station habituelle.

--Ah! ah! vous v'là, m'sieur Jacquet, dit gaiement le brave cocher, vous

ne faites pas un tour?

--On m'avait dit que tu étais engagé?

--Moi! ah! oui, mais j'ai laissé mon bourgeois en haut du faubourg, et

maintenant je suis libre... à votre service, m'sieur Jacques.

--Est-ce que tu pourrais me conduire à la Pointe-aux-Trembles.

--Si ça vous convient; pas de soins, m'sieur Jacques. Dans une petite

heure nous serons arrivés.

--Allons, dit Bourgeot, en montant dans la calèche.

Puis, se ravisant:

--A propos, quelle heure est-il?

Pierre Morlaix tira de son gousset une de ces grosses montres en argent,

communément désignées sous le nom de bassinoires.

--Neuf heures moins vingt-cinq, répondit-il, après avoir consulté le

cadran.

--Neuf heures moins vingt-cinq? Alors je change d'avis, tu vas me

conduire à Lachine.

V

Le temps était superbe. Jamais soleil plus radieux n'avait doré de ses

rayons les riches campagnes du Canada; jamais plus diaphane azur n'avait

réjoui les plaines célestes!

Jacques Bourgeot n'était pas homme à se laisser impressionner par les

charmes de la nature, en ce moment surtout. Aussi, dès que la

calèche eut dépassé le village des Tanneries, commença-t-il, avec son

conducteur, la conversation suivante:

--Eh ben, Pierre, y en a-t-il du nouveau, ce matin, en ville?

--Du nouveau! ah ben! quoi donc, m'sieur Jacques, moi qui n'sais rien

encore.

--Tu n'as rien appris?

--Rien en toute. L'particulier que j'ai charrié, ce matin, était muet

comme le travail de ma calèche.

--Tu ne le connais pas?

--Pas un brin, répondit Pierre, en excitant ses chevaux.

--Cependant, reprit Bourgeot, il court un bruit...

--Vous dites, m'sieur Jacques?

--Il court un bruit, hum! Le chef de la rébellion s'est évadé.

--Qui ça? demanda Morlaix, en toussant pour voiler le trouble de sa

voix.

--Alphonse Maigret, tu sais; un ruffien, un gueusard.

--Et il a déserté la prison?

--Pendant la nuit dernière.

--C'est y ben possible, m'sieur Jacques!

--Comment, tu ignorais cela, toi?

--Ma foi, m'sieur Jacques, c'est la première nouvelle. Mais ousqu'y

s'est réfugié?

--Tu le sais peut-être mieux que moi? dit l'amant d'Angèle en se

penchant pour voir quel effet ces paroles produiraient sur Pierre

Morlaix.

--Moi! répliqua celui-ci, avec le plus grand sang-froid. Ah ben! vous

voulez rire m'sieur Jacques.

--Tiens, ajouta Bourgeot, d'un ton assez badin pour dissiper les

soupçons que sa question avait fait naître dans l'esprit du charretier,

si c'était, par hasard, ton voyageur de ce matin?

--Hé? hé! hé! farceur de m'sieur Jacques, va! mon voyageur de ce matin!

hé! ho! hé!

--Qu'y aurait-il d'impossible?

--Ah! nous arrivons, dit Pierre, en montrant les blanches maisons de

Lachine, éparpillées au milieu d'une verdoyante prairie qu'ombrageaient

dus bouquets d'arbres touffus. Où débarquez-vous?

--Près de la Traverse, repartit Bourgeot. Je vais à Caughnawaga. Tu

attendras mon retour.

Bientôt il sauta à terre, en murmurant:

--Puissé-je trouver cette vieille sorcière d'Iroquoise!

VI

A l'extrémité septentrionale du village iroquois de Caughnawaga, on

voyait alors une hutte, longue de vingt pieds sur une profondeur de

quinze. Elle était formée de pieux fichés en terre, revêtus d'un

bousillage de glaise, et surmontés d'une toiture d'écorce. De chaque

côté une porte, faite d'écorces suspendues, donnait accès dans cette

hutte, dont l'intérieur, éclairé par des trous pratiqués dans le mur,

était aussi misérable que l'extérieur. Au centre était le foyer, près

duquel une demi douzaine de chiens décharnés, le museau entre les

pattes, reposaient ordinairement leurs membres étiques. A des poutrelles

transversales, étaient accrochés des quartiers de venaison, des bottes

d'herbages de toutes grandeurs, et des chapelets de poissons. Des

planches de \_bois blanc\_, disposées en rayon, à une verge du sol,

s'étendaient autour de la cabane. Sur ces rayons, on apercevait divers

ustensiles de ménage, comme poterie en terre cuite, écuelles et marmites

de bois, et un tas de ces gros cailloux, que les sauvages, avant qu'ils

connussent la vaisselle de terre et de métal, faisaient rougir au feu,

puis qu'ils jetaient dans des vases pour chauffer l'eau ou cuire les

aliments nécessaires à leurs besoins. Dans un coin, il y avait un lit de

sapinette recouvert d'une peau d'original, et, vis-à-vis, une sorte de

grande châsse, dans laquelle on apercevait des figures de bois, aux

formes bizarres et monstrueuses. Ces figures représentaient les idoles

autrefois adorées par la nation iroquoise, lorsque les fils des Sagamos

étaient «tout-puissants et fiers»:

C'était, d'abord, \_Agreskoue\_, le Souverain Être, et Dieu de la guerre;

\_Atahensic\_, qui commandait la foule des mauvais Génies; \_Touskeka\_,

chef des bons Esprits, \_Malcomek\_, etc. Chacune de ces divinités, peinte

avec des couleurs tranchantes, portait le signe de ses attributs.

Enfin, au pied de la châsse, immédiatement sous une des ouvertures par

lesquelles le jour pénétrait dans la hutte, scintillait une couche de

poussière, dont les nuances vives, variées et chatoyantes éblouissaient

l'oeil. Cette poussière était le produit de petits coquillages,

soigneusement pilés et renfermés dans un cercle de frêne, ayant environ

deux pouces de hauteur. Du milieu, s'élançait une baguette garnie de

peaux de serpents enroulés et qui hérissaient de leurs têtes hideuses la

tige et le bout de ce nouveau caducée.

Accroupie devant le cercle, une femme étudiait avec attention les traces

que deux lézards laissaient sur la poussière, en tournant autour de la

baguette, à laquelle ils étaient attachés par des fils venant rayonner à

la circonférence.

Cette femme était riche de vieillesse et de laideur.

Elle avait le costume des Iroquoises: Une couverture de laine brune,

un \_brayet\_, des mitas et des mocassins ornés de verroteries et de

broderies bariolées.

Son visage était tatoué, sillonné de rides profondes. A son nez et à

ses oreilles pendaient des anneaux d'argent, et un collier de graines

rouges, avec une tête de vipère, en guise de médaillon, descendait sur

sa poitrine sèche et terreuse.

Cette femme était la Vipère-grise, la sorcière iroquoise.

Elle se disait issue de la Chaudière-noire, ce fameux Sagamos qui, en

1691, causa de si terribles ravages dans les colonies du Canada[9], et

elle jouissait d'une haute considération parmi ses compatriotes.

[Note 9: Voir les \_Sagamos Illustres\_, par M. Maximilien Bibaud,

chapitre XXVI.]

Quoique la plus grande partie de la tribu iroquoise encore cantonnée

au Sault St-Louis, fût déjà convertie au catholicisme, la Vipère-grise

exerçait une influence immédiate sur le conseil des chefs qui, en

maintes occasions, se prévalaient de ses jongleries pour faire adopter

des résolutions importantes.

VII

Après avoir traversé le Saint-Laurent en canot, et abordé à Caughnawaga,

Jacques Bourgeot s'achemina vers l'habitation de la Vipère-grise.

Le jeune homme était sombre et presque tremblant.

Il hésita durant plusieurs minutes, avant de s'introduire dans l'antre

de la sibylle sauvagesse, puis, enfin, prenant son courage à deux mains,

il entra.

La Vipère-grise, en entendant le bruit de ses pas, prit un tamtam, fait

d'un tronc d'arbre creux recouvert d'une peau d'élan, et sans changer de

position, sans tourner les yeux, frappa dessus en cadence avec un bâton

court.

Jacques demeura debout contre la porte, n'osant ni parler ni avancer.

Les chiens s'étaient dressés sur leurs pattes et grondaient sourdement.

Tout à coup, la sorcière, s'animant au son de la musique, rejeta

sa couverture en arrière, se leva vivement, et chanta d'une voix

chevrotante, en s'accompagnant de son tambourin:

VIII

«Un jour, le Grand-Esprit s'ennuyait au-dessus des nuages, dans le monde

des Esprits, parce que, depuis longtemps, il n'était venu sur la terre

et qu'il ne savait pas ce qu'étaient devenues les créatures sorties de

ses mains créatrices. Le Grand Manitou est bon et puissant, il avait

fait la lune, le soleil, les étoiles, la terre, les plantes, les bêtes,

pour qu'ils fussent heureux; mais il se défiait de l'Esprit noir qui

n'aime que le mal.

»Pour s'assurer par ses yeux de la vérité, il descendit sur la terre, au

bord d'un étang; il vit, dans les ondes transparentes, une carpe qui

se promenait sur le sable doré. Aussitôt, il se change en carpe et se

laisse glisser dans l'eau.

»--Eh bien, ma chère amie, dit-il à la carpe, tu dois être très-heureuse

ici, car les eaux que tu habites sont limpides et tu trouves abondamment

des vermisseaux pour vivre.

»--Moi heureuse! répondit la carpe; eh! comment pourrais-je l'être,

quand je vois sans cesse à ma poursuite le brochet prêt à me dévorer?

»Manitou poussa un soupir et sortit de l'eau. Il aperçut un bison qui

paissait dans une savane: il se changea en bison et l'aborda.

»--Mon ami, lui dit-il, tu dois être très-heureux, car tu habites une

savane où l'herbe tendre te vient jusqu'au ventre, et tu es assez fort

pour te défendre de tes ennemis.

»--Comment serais-je heureux, répondit-il, quand mes yeux sont

constamment tournés vers la forêt pour en voir sortir, avec fracas, le

mammouth géant, qui se précipite sur mes frères et les dévore?

»Manitou soupira et entra dans la forêt où il rencontra un écureuil: il

se changea en écureuil et grimpa sur l'arbre où le petit animal avait

établi son nid.

»--Tu dois être heureux ici, car tu trouves en abondance les fruits dont

tu te nourris, et ton agilité te sauve des bêtes féroces.

»--Comment serais-je heureux, quand les arbres défeuillés sont couverts

de frimas et que la volverenne[10] ou le lynx viennent dévorer ma famille

jusque dans les arbres les plus élevés?

[Note 10: \_Volverenne\_, espèce de loup-cervier.]

»Manitou suivit le bord du fleuve. Il vit une vache marine paissant

l'herbe du rivage, en portant son petit dans ses bras.

»--Tu dois être heureuse, car tu aimes ton enfant et tu en es aimée.

»--Je serais moins malheureuse, répondit la vache marine, si les lynx,

les volverennes, les loups et cent autres animaux carnassiers n'étaient

sans cesse cachés dans les joncs pour surprendre mes enfants. L'hiver,

quand les glaces renferment le fleuve, puis-je prendre mon malheur en

patience?

»Manitou devint triste. Il se disposait à remonter vers le ciel,

lorsqu'il aperçut plusieurs animaux fort occupés dans la petite île d'un

lac: c'étaient des castors. Il se changea en castor, s'approcha d'eux et

leur dit:

»--Eh bien, vous êtes sans doute malheureux aussi, vous autres, car je

vous vois obligés de travailler pour vous faire des cabanes qui vous

abriteront contre l'intempérie des saisons.

»--Nous, malheureux! dit un de la troupe, pas du tout; car le

Grand-Esprit nous a doués de sagesse et de prudence.

»Manitou fut consolé et dit:

»--Puisque la sagesse et la prudence font le bonheur, je veux faire des

créatures tout à fait heureuses.

»Alors il agrandit la cabane des castors, les changea en hommes,

augmenta leur dose de sagesse et de prudence, leur apprit à chasser les

ours et les élans, et leur dit:

»--Allez!

»Ensuite, Manitou remonta dans le monde des Esprits, et dit:

»--Je suis content, car j'ai bien fait ce que j'ai fait[11].»

[Note 11: Nous avons emprunté la traduction de ce chant à

l'\_Encyclopédie canadienne\_, à laquelle il avait été adressé une lettre

conçue en ces termes:

»M. BIBAUD.--La chanson suivante des Sauvages du Canada, si on s'en

rapportait à elle, établirait le fait qu'autrefois Lamantin et Mammouth,

existaient dans ce pays. Je vais rapporter quelques fragments, traduits

du langage des Sauvages du Canada qui la chantent encore, comme une des

plus importantes de leurs traditions. K.» \_Encyclopédie canadienne\_,

rédigée par M. Bibaud père. Tome 1, pages 62-63.]

IX

A mesure qu'elle poursuivait son chant, l'Iroquoise se livrait à des

danses fantastiques et à des contorsions si étranges, si furibondes, que

Jacques, épouvanté, voulut s'enfuir. Mais, pendant ce temps, les chiens

s'étaient rangés devant la porte et en gardaient la sortie en grinçant

les dents d'une manière menaçante.

Force fut au jeune homme de rester.

Quand La Vipère-grise eut fini cette pantomime parlante, elle s'approcha

de l'étranger, et dardant sur lui ses yeux fauves, mouchetés de taches

sanguinolentes:

--Pourquoi, ô visage pâle, as-tu quitté la rive gauche de \_Ladauanna\_

[12] pour venir à la fille du grand chef? Ignores-tu les maux que tes

frères ont infligés à tous mes frères de la famille Moawake-Huronne? Le

Matchi-Manitou[13] est irrité contre ta race; il m'avertit que bientôt

elle sera dispersée, anéantie, par une troupe, plus nombreuse que les

grains de sable du rivage, qui accourt pour venger les calamités dont

toi et les tiens avez abreuvé les enfants de Tharonhiaouagon[14]! Oui, je

la vois; elle avance, elle avance! Des guerriers braves grossissent

ses rangs! Entends-tu le bruit de leurs pas, ébranlant la terre comme un

troupeau de bisons? Écoute ce qu'ils disent: «Mort, mort aux visages

pâles! ils ont porté la peste, le fer et le feu dans nos wigwams! Os de

nos vaillants ancêtres, apprenez au guerrier à ouvrir les veines de son

ennemi, et à boire, dans son crâne, le sang de la vengeance! Mort, mort

aux visages pâles! qu'ils tombent sous nos tomahawks, comme le daim

sous la flèche du chasseur! que leurs chevelures ornent nos cabanes! que

leurs cadavres fumants engraissent la tombe de nos pères!»

[Note 12: Le Saint-Laurent.]

[Note 13: Esprit du mal.]

[Note 14: Père des humains, suivant les croyances religieuses des

Sauvages du Nord.]

Jacques fit peu attention à ces paroles; mais tirant de sa poche deux

louis d'or, il les plaça dans la main de la magicienne.

X

--Ah! dit-elle, en considérant les deux pièces avec un air de cupidité,

tu as vu un Oiarou[15] en songe, et tu veux consulter Ouahicha[16], par

qui je connais les choses passées, présentes et futures.

[Note 15: Objet du culte chez les Iroquois. La première bagatelle

qu'ils voyaient en songe.]

[Note 16: Dieu de la science divinatoire.]

--Je n'ai rien vu en songe, dit Bourgeot. Je veux savoir si ma maîtresse

me trompe.

--Le coeur d'une femme est profond comme l'onde du lac Salé, répondit

emphatiquement La Vipère-grise. Atahuata[17] a créé la femme avec un

nuage de son ciel. Hougoaho[18] seul peut dire ce qu'était Atahensic

[19]. Toi, mon frère, tu as un rival.

[Note 17: Le dieu de la cosmogonie.]

[Note 18: Pour savoir ce que c'est que Hougoaho, il faut interroger

la tradition de la création comme elle s'est transmise chez les Sauvagea

du Nord: «Au commencement, disent-ils, il y avait six hommes. Il n'y

avait pas alors de femmes et ils craignaient que leur race ne s'éteignît

avec eux, lorsqu'ils apprirent qu'il y en avait une au ciel;--on tint

conseil, il fut convenu que Hougoaho monterait: ce qui parut d'abord

impossible. Mais les oiseaux lui prêtèrent le secours de leurs ailes

et le portèrent dans les airs. Il apprit que la femme avait coutume

de venir puiser de l'eau auprès d'un arbre, au pied duquel il attendit

qu'elle vint. Et la voici venir en effet. Hougoaho cause avec elle et

lui fait un présent de graisse d'ours. Une femme causeuse qui reçoit des

présents n'est pas longtemps victorieuse. Celle-ci, fut faible dans le

ciel même. Dieu s'en aperçut et dans sa colère la précipita en bas.

Mais une tortue la reçut sur son dos, où la loutre et d'autres poissons

apportèrent du limon du fond de la mer et formèrent une petite île

qui s'étendit peu à peu et forma tout le globe. (Les Sagamos

Illustres.--Introduction.)]

[Note 19: D'après Charlevoix, nom de la première femme et génie du

mal.]

--Un rival! s'écria Jacques.

--Un rival puissant, par ses charmes et ses maléfices, répéta la

magicienne avec exaltation. Viens!

Le saisissant par le bras, elle l'entraîna vers l'âtre, attisa le feu,

et plaça au-dessus une chaudière en fer battu qu'elle remplit d'eau.

Ensuite, elle jeta dans la chaudière une poignée d'\_abesoutchenza\_[20]

(gin-seng), et d'autres plantes médicinales dont elle surveilla la

cuisson, en observant les globules qui montaient à la surface de l'eau.

La décoction lui ayant paru suffisante, elle plongea trois fois ses

mains dans le vase, les éleva en l'air, les joignit, en trépignant comme

un énergumène, et poussa des cris affreux.

[Note 20: Nom qui veut dire enfant et qui appartient à une plante,

dont la racine ressemble à un embryon.--On attribue à cette plante

des propriétés médicinales extraordinaires. Les botanistes l'appellent

\_Aureliana canadensis\_.]

A ces cris, les chiens mêlèrent leurs rauques aboiements, et bientôt ce

fut, dans la hutte, un charivari infernal.

Le tumulte apaisé, l'Iroquoise puisa dans la chaudière avec une écuelle

en bois, et tendit le breuvage à Jacques.

--Bois, mon frère, bois, lui dit-elle. Par sa vertu magique, que m'a

enseignée Malcomek, l'esprit des hivers, l'abesoutchenza purifiera

ton corps de toutes ses souillures, et ton âme s'élancera, à travers

l'espace infini, dans les prairies où habite Ouahiche.

--Boire ça! fit Jacques, sans déguiser sa répugnance.

--Bois, mon frère, bois! Le temps s'écoule, emportant, parcelle à

parcelle, les lambeaux de l'existence, comme la bise emporte, une à une,

les feuilles de l'érable.

--Mais à quoi bon!

--Bois, ou frémis, l'Esprit du mal est là qui te presse!

Moitié par frayeur, moitié pour complaire à la Vipère-grise, Jacques

porta l'écuelle à ses lèvres; mais à peine eut-il goûté à la potion

bouillante, qu'il laissa tomber à terre contenant et contenu, avec une

exclamation de douleur.

--Maudite sorcière! s'écria-t-il, j'ai la langue brûlée.

L'Iroquoise ne l'écoutait pas; agenouillée devant le liquide répandu,

elle suivait anxieusement les filets qu'il décrivait en serpentant sur

le sol.

XI

--Michabou[21] est propice, dit subitement la Vipère-grise en bondissant;

il m'inspire, il me pénètre, il me captive... Que désires-tu?

[Note 21: Nom du premier Esprit ou Grand Lièvre.]

--Je veux savoir si ma maîtresse me trompe, répéta machinalement

Bourgeot.

--Ta maîtresse, la fille aux pâles couleurs... je l'aperçois... elle est

là... elle voltige comme le papillon!

--Elle en aime un autre!

--L'amour, la jalousie, l'intérêt, conduisent les fils d'Atahensic.

--C'est elle qui a donné asile au rebelle?

--Rien n'échappe aux serviteurs d'Ouahiche!

--Mais qu'y a-t-il? Angèle...

--La fille aux pâles couleurs est chérie de Jouskeka; il la protège;

il lui tresse une couronne de fleurs... A son bien-aimé, il présente le

calumet de la paix.

--Ton langage m'assomme; je n'y comprends rien.

--Avance, dit la Vipère-grise, nous allons préparer la sagamité.

Et elle versa, dans la marmite, un pot de farine de maïs, qu'elle remua

pendant cinq minutes, à l'aide d'une spatule en bois.

Bourgeot la regardait toujours avec une curiosité mêlée d'effroi.

Quand la bouillie fut assez épaissie, l'Iroquoise enleva la chaudière de

dessus le brasier.

--Mangeons!

Le jeune homme refusa de prendre part au festin.

--Prends garde, dit la vieille; Taouiskaron[22] se prononcera contre mon

frère.

[Note 22: Esprit malfaisant. Il était fils d'Atahensic et tua son

frère Sou-Keka. Cette tradition est identique à celle de Caïn et Abel,

de même que la plupart des traditions cosmogoniques des sauvages ont une

analogie frappante avec la tradition mosaïque.]

--Dis-moi si Angèle me trompe?

--La vierge aimée de mon frère est bien belle!

--Qu'est-ce que cela te fait?

--La vierge aimée de mon frère est plus parfumée que la blanche grappe

du merisier.

--Cesseras-tu tes phrases sans pieds ni tête? Angèle répond-t-elle à mon

amour?

--L'amour est une étincelle jaillie de l'astre du jour.

--Satanée diablesse! s'écria Bourgeot impatienté et s'élançant sur la

Vipère-grise.

Les chiens se ruèrent en hurlant contre l'audacieux tandis que

l'Iroquoise disait tranquillement:

--Le Grand-Esprit est plus fort que les visages pales? Que mon frère

daigne obéir à ses ordres!

--Mais parle donc!

L'Iroquoise allongea l'index en fermant les autres doigts, et les chiens

s'éloignèrent.

--Mon frère a un ennemi!

--Alphonse Maigret.

--L'ennemi de mon frère a séduit la vierge aux pâles couleurs.

--Il l'a séduite... dis-tu?

--Ouahiche ne trompe jamais. Sa parole est limpide et claire comme

l'onde des sources.

--Et Alphonse Maigret... le chef de la rébellion, l'échappé de la prison

de Montréal... c'est lui qui est maintenant chez Pierre Morlaix?

La devineresse était retournée près du cercle magique:

--Que mon frère pose sa main sur cette poudre, dit-elle, en indiquant à

Bourgeot la poussière aux éclatantes couleurs.

Le jeune homme obéit en silence. Sa main se dessina, en creux, dans

la couche pulvérine, ainsi que toutes les lignes des phalanges et des

muscles.

--Que les Esprits parlent, dit la chiromancienne.

Et les deux lézards commencèrent à piétiner sur l'empreinte de la

main, en rétrécissant à chaque rotation, le fil qui les liait au pivot

divinatoire.

Pendant que ces reptiles accomplissaient leurs mouvements circulaires,

la Vipère-grise avait bourré de pétun son calumet et fumait, enfoncée

dans une profonde rêverie.

--Mon frère, dit-elle, à la fin; la fille aux couleurs pâles, est aimée

d'Areskoui...

--Qu'ai-je à faire avec ton Areskoui?

--Ce qui est, sera. Le lézard vert s'est arrêté en travers sur la ligne

médiane; c'est un signe de mort.

--Mais Angèle?...

--La vierge se conforme aux volontés suprêmes!

--Est-ce que le rebelle est chez Pierre Morlaix?

--L'abeille se réfugie dans le calice embaumé, pour y pomper un suc

nourrissant.

--Que le diable l'emporte avec ton jargon, auquel je n'entends rien!

--Le serpent rampe; il atteint sa proie plus facilement que l'aigle qui

fond sur elle. Va donc, à la faveur des ténèbres.

XII

La Vipère-grise parla longuement à l'oreille dû Jacques Bourgeot; tantôt

l'interrogeant, tantôt répondant à ses questions.

Enfin, le jeune homme la quitta, en lui promettant de revenir le

lendemain. Il ne manqua pas à sa promesse, et durant plusieurs jours, de

fréquentes entrevues eurent lieu entre l'amant d'Angèle et la sorcière

iroquoise. A la suite de leur dernière rencontre, La Vipère-grise lui

dit:

--Ouahiche m'est apparu, que mon frère soit satisfait! la vérité brille!

Si mon frère se rend, cette nuit, dans la rue des Voltigeurs, près

du wigwam de Pierre Morlaix, et si mon frère appelle trois fois, «Au

secours,» il saura ce qu'il veut savoir: si la vierge aux pâles couleurs

le trahit.

Fidèle à cette recommandation, Bourgeot, vers deux heures du matin,

caché dans l'embrasure d'une porte, lieu d'où il pouvait épier ce qui se

passait chez le charretier, cria de toutes ses forces:

«--Au secours!»

C'est alors que l'imprudente Angèle se montra, comme nous l'avons dit, à

la fenêtre de la chambre occupée par Alphonse Maigret.

CINQUIÈME PARTIE

JALOUSIE CONTRE AMOUR

I

On a établi une différence entre le coeur et le cerveau (traduisez

esprit). Au premier, disent certains physiologistes, appartiennent les

sensations naturelles, au second, les sentiments étudiés.--Tandis que

Bichat, avec son effroyable science, définissait en trois mots, le siège

accepté de nos émotions, et disait: le coeur? \_Un muscle creux\_!

lord Byron méditait l'impressionnabilité unique et suprême du cerveau

(\_brains\_). Si le Français se posait en négateur des idées reçues, si

l'Anglais essayait de changer le trône de nos facultés, avaient-ils plus

tort ou raison que le vieil Homère, s'écriant par la bouche de l'un

de ses héros: Mon \_diaphragme\_ vous aime? Les progrès de la physique,

mécanique, botanique, astronomie, chimie, pathologie et même de

l'anatomie, ont été considérables depuis un siècle; mais cependant, on

n'est point encore parvenu à déterminer l'organe réel des conceptions

internes. Aussi acceptons-nous et accepterons-nous jusqu'à preuve du

contraire, l'antique, tradition: Le coeur nous semblera jouer en nous

un rôle passif, et le cerveau un rôle actif. Celui-ci produira, celui-ci

recevra. En d'autres termes, nous pensons que le coeur est soumis au

contrôle du cerveau. Les organes extérieurs transmettent la sensation au

cerveau qui la juge, l'apprécie, et renvoie au coeur le résultat de son

examen; et tandis que ce dernier subit la secousse, l'autre en diminue

ou affaiblit l'effet pour lui-même. De là naît cette sorte d'antagonisme

dans notre nature. Le coeur est ou profondément ulcéré ou entièrement

satisfait, alors que le cerveau nage dans un océan d'incertitudes.

II

Voilà certes des réflexions que Jacques Bourgeot ne se fit pas en

apercevant le buste d'Angèle s'estompant dans la baie de la fenêtre, au

milieu d'un nimbe de lumière projetée par la lampe.

Mais ce qu'il n'analysa pas, il l'éprouva sur-le-champ, car, tandis que

son coeur se serrait, douloureusement, son esprit cherchait encore à

lutter contre l'évidence. Si, d'abord, il forma le projet de se rendre

à la station de police, pour déceler la retraite d'Alphonse Maigret, il

abandonna bientôt ce dessein dans la crainte de s'être laissé tromper

par les apparences. Que le rebelle ne fût pas caché chez Pierre Morlaix,

et, par sa déposition, Jacques se perdait dans l'esprit de celle qu'il

aimait! Jamais elle ne lui pardonnerait d'avoir causé des tracasseries à

une famille qu'elle chérissait au delà de toute expression. Un résultat

bien plus grave découlerait de la présence du prisonnier dans la maison

du charretier: Pierre serait arrêté pour avoir prêté asile à l'évadé,

et, très-certainement, son appréhension élèverait une barrière

infranchissable entre Angèle, et l'auteur de la dénonciation. La

jalousie, la rage, l'amour faisaient bouillonner le sang de Bourgeot.

Incertain, fiévreux, il cherchait à coordonner ses idées, quand une voix

murmura à son oreille:

--Le serpent rampe, il atteint plus facilement sa proie que l'aigle qui

fond dessus.

III

Jacques se retourna vivement: La Vipère-grise était devant lui:

--Mon frère est-il convaincu de la vérité de mes réponses! dit

l'Iroquoise, en montrant Angèle et la mère Morlaix, qui s'étaient aussi

penchées à la fenêtre et s'enquéraient de la cause du cri qu'on avait

entendu.

--Tes réponses, dit le jeune homme, sans déguiser sa colère, tes

réponses, que m'ont-elles prouvé? Suis-je plus avancé maintenant que je

l'étais avant ma visite à ta hutte? Crois-tu que je ne savais pas ce qui

se passe?

--La fureur est aveugle, reprit sentencieusement la sorcière. Si mon

frère n'avait pas confiance en Manitou, pourquoi donc aussi mon frère

accuse-t-il la Vipère-grise? ne lui a-t-elle pas enseigné ce qu'il

désirait connaître?

--Soit! mais que veux-tu à présent? qui t'a permis de surveiller mes

actions?

--La fureur est aveugle, répéta l'Iroquoise; elle empêche souvent les

guerriers de surprendre leur ennemi.

--Est-ce là tout ce que tu avais à me dire?

--Les visage pâles aiment mieux parler qu'écouter. Pourtant, celui qui

veut être fort et dominer les autres, doit apprendre à se taire. S'il

repousse les avis avant de les entendre, l'Esprit des conseils

s'éloignera de lui et la victoire ne marchera pas sur ses traces.

--Éloignons-nous, dit Jacques, on nous observe!

IV

La nuit était si calme que, bien que ce colloque eût lieu à une assez

grande distance de la maison du charretier, le son des voix avait

éveillé l'attention d'Angèle.

--Ferme l'châssis, mon enfant, dit la mère Morlaix, après un instant de

silence. C'est sans doute queuque faignant qui s'amuse à réveiller les

voisins.

--Chut! fit la jeune fille, posant le doigt sur ses lèvres pour avertir

la vieille dame de se taire. Je crois.....

--Tu crois?

--Attendez un instant; je ne suis pas sûre. Ah! voilà la lune qui donne

vers cette porte.

--Quelle porte?

--Là-bas! la porte cochère de M. Perrin.

--P'tite folle! queu veux-tu que j'voie!

--C'est qu'il me semble.....

--Eh ben! C'est une coureuse d'\_Inguienne\_, dit la vieille, distinguant

le couple qui se serrait dans l'embrasure de la porte cochère.

--Oui, reprit Angèle d'un ton agité, c'est une indienne; mais il y a un

homme avec elle; et cet homme, si je ne me trompe.....

--Eh ben?

--C'est Jacques Bourgeot.

--Pas possible! lui, Jacques Bourgeot, ton cavalier?

--J'ai peur, balbutia la jeune fille, en frissonnant de tous ses

membres.

--Peur!

V

--Oui, ma mère! la présence de Jacques ici... à cette heure, en

compagnie d'une sauvagesse, m'effraie. Tenez, ils partent ensemble!

--Seigneur, Dieu! tu t'effarouches comme une tourte devant un milan, et

pour rien encore!

--Fermons le châssis, je vous en prie, et allez réveiller Pierre, car je

prévois de terribles maux. Cet homme, ce Bourgeot... Oh! à présent, je

comprends sa conduite avec moi depuis huit jours!

--Qu'est-ce que tu me chantes-là?

--Oui; lui ordinairement si doux, si obéissant; il est devenu tout à

coup sombre, aigre! Il m'a questionnée, m'a menacée... Oui, oui, je

comprends tout... tout maintenant! Mais dépêchez-vous, ma bonne mère;

dites à Pierre que je veux lui parler.

--Qu'y a-t-il donc? demanda le blessé, en s'accoudant sur son lit.

Qu'avez-vous, mademoiselle? votre visage est décomposé...

--Rien, je n'ai rien. Ne vous inquiétez pas, balbutia la jeune fille,

d'un ton qui démentait le sens de ses paroles.

--Cependant... essaya encore Alphonse, appréhendant quelque sinistre.

L'arrivée de Pierre Morlaix, qui accourait à demi vêtu, coupa court à ce

dialogue.

--Ah! mon ami, dit la jeune fille, entraînant le charretier dans un coin

de l'appartement, je crois qu'un grand malheur nous menace.

VI

Jacques avait emmené l'Iroquoise sur le glacis du Champ-de-Mars, et

discutait chaleureusement avec elle.

--Allons! terminons-en, s'écria-t-il.

--Mon frère s'emporte comme l'orignal qui flaire la poudre du chasseur

blanc. Mais les Esprits veulent que l'homme brave marche régulièrement

comme l'eau du grand fleuve. Que mon frère fasse à Michabou les présents

nécessaires, et le rival de mon frère disparaîtra avant le lever du

soleil.

--Mais un meurtre! murmura involontairement Bourgeot; un meurtre! oh! je

ne puis consentir.

--Le visage pâle n'a pour ennemis que des visages pâles, dit la

Vipère-grise, enveloppant, suivant l'habitude des Indiens, sa pensée

dans des généralités.

--Notre conversation restera à jamais secrète!

--Le feu brûle, le poisson nage, l'Iroquois sait se taire, quand il

veut.

--Bon, dit Jacques, avec une impatience fébrile, tandis que de grosses

gouttes de sueur perlaient sur son visage; bon... je consens... Tu auras

ce que tu exiges.

VII

Cependant Pierre Morlaix, qui avait écouté avec une grande attention ce

que lui communiquait Angèle à voix basse, fit tout à coup un geste de

surprise.

--Quoi! Jacques Bourgeot! s'écria-t-il, es-tu ben certaine?

--Aussi certaine que je vous vois. Je l'ai parfaitement reconnu.

D'ailleurs, je ne saurais me méprendre. Le timbre de sa voix est trop

particulier pour qu'on le confonde avec un autre.

--De fait, il a un tic dans l'gosier, ce garçon-là, dit le charretier.

Pourtant, rien ne prouve.....

--Je vous répète qu'il médite quelque trahison. Croyez-en ma

pénétration, mon bon Pierre. Depuis que ce pauvre jeune homme est ici,

Jacques rôde sans cesse autour de la maison, et...

--Batiscan[23] j'crés qu't'as raison, ma fille, et qu'ce flandrin nous

mitonne du grabuge. P't'êt'ben aussi que nous avons eu tort de nous

embarquer dans c'te mauvaise affaire, car les brigands de \_policemen\_

n'plaisantent pas.

[Note 23: Baptême! bateau! batiscan! sont les trois jurons favoris

des Canadiens.]

--Ah! Pierre, dit Angèle, d'un ton de doux reproche; pouvez-vous tenir

un pareil langage, vous si brave, si généreux!

--Dame! écoute donc, si ce n'était que moi, j'm'ficherais de tous les

\_policemen\_ comme de rien en toute; mais toi, p'tite, toi, tu seras dans

de beaux draps, s'ils apprennent...

--Moi! oh! n'ayez pas d'inquiétudes. Deux heures, au moins, s'écouleront

avant qu'il n'ait eu le temps d'avertir la police et faire signer le

\_warrant\_[24] ainsi...

[Note 24: Mandat d'amener.]

--Oui, dit Morlaix, en se frappant le front; oui, j'approuve ton idée.

Allons, j'vas finir de m'habiller et atteler. Tu retourneras à ta

chambre.

--Non, dit Angèle, retenant le charretier par la manche, vous ne

me comprenez pas. Il faut que vous restiez ici. Dans le cas où l'on

opérerait une visite domiciliaire, votre absence susciterait des

soupçons...

--Je n'y avais pas songé... c'est vrai; mais qui veux-tu qui l'charrie?

--Moi, répondit vivement la jeune fille.

--Ah! bon, t'as de l'esprit comme un ange. J'te donnerai la Grise; elle

est douce et fameuse trotteuse. N'y a plus qu'à l'harnacher, n'est-ce

pas!

Angèle répliqua affirmativement par un signe de tête et Pierre courut à

son écurie.

VIII

Durant ce dialogue la mère Morlaix avait fait chauffer un bouillon pour

le malade.

--Buvez, dit-elle, en lui présentant une tasse pleine du consommé;

buvez, ça vous ravigotera.

--Merci, ma bonne dame, répondit Alphonse, repoussant doucement la

tasse, je n'ai point soif.

--Il faut boire, monsieur, ajouta Angèle qui s'était approchée du lit;

car vous avez besoin de gagner des forces. Nous allons faire un petit

voyage!

--Seigneur Jésus, qu'est-ce que tu bavasses-là, ma fille? s'écria la

vieille, au comble de la surprise.

--J'appréhende, ma mère, que la retraite de monsieur Maigret n'ait été

découverte et, de peur d'accident, je suis convenue avec Pierre, de

mener notre blessé en lieu plus sûr.

--Mademoiselle, balbutia Alphonse...

--Point d'observations, monsieur, nous n'avons pas un moment à perdre.

Buvez ce bouillon: puis ma mère vous aidera à vous vêtir, tandis que

j'irai prendre ma mante.

--Mais y n'est pas capable de s'tenir déboute, c'pauvre jeune homme, dit

la vieille femme. Ous que tu veux donc qu'il se retire à c't'heure?

--A la Côte-des-Neiges.

--Ah! chez monsieur Jobinet.

--Oui, oui, reprit Angèle; hâtons-nous. Voyez, il est près de trois

heures à l'horloge, nous devons nous dépêcher pour arriver avant le

grand jour.

Après ces mots elle sortit, et la mère Morlaix ayant pris, dans une

armoire, l'habillement des dimanches de son fils, en eut bientôt revêtu

l'intéressant malade.

IX

Malgré son extrême débilité, Alphonse put descendre dans la cour, appuyé

au bras du charretier.

Inutile de rapporter les expressions de remercîment dont il gratifia ses

dignes hôtes, avant de monter en voiture. On sait assez que le coeur de

notre ami était un foyer de gratitude, pour qu'il nous soit permis

de passer sous silence les protestations de reconnaissance qu'il leur

adressa.

--En route et bonne chance! dit Pierre, en lui serrant la main.

Déjà la Grise hennissait et creusait le sol de son sabot, impatiente de

dévorer l'espace.

Angèle s'élança lestement dans la calèche, dès qu'on n'y eut placé son

cher malade.

A cet instant, un bruit de pas lointain se fit entendre.

--Vite! vite! fit Pierre; prends par la rue Sainte-Catherine et la rue

Saint-Laurent.

--N'oubliez pas, dit la jeune fille, de faire disparaître de la chambre

tout ce qui indiquerait sa récente occupation.

--Bien; marche et que Dieu vous protège!

X

Celui qui se réveille, à la suite d'une violente maladie et se trouve

transporté dans un appartement qu'il n'a jamais vu, en tête-à-tête avec

une jeune fille inconnue, mais ravissante; étrangère, mais empressée,

mais attentive comme une soeur, celui-là s'imagine être le jouet d'un

rêve et longtemps refuse de croire à la réalité. Puis, insensiblement,

à mesure que ses sens s'ouvrent à la lumière, il repasse ses souvenirs,

compare son passé avec son présent, et s'il est jeune, s'il est libre,

il supplie l'Être suprême de prolonger l'état de souffrance qui lui vaut

un pareil bonheur. Ce n'est que lorsqu'il est endolori et affaibli par

des peines physiques ou morales, que l'homme apprécie la femme à sa

juste valeur. Tant qu'il est valide et heureux, il considère assez

généralement l'autre partie du genre humain comme inférieure à lui.

Mais, viennent la maladie, les tribulations, l'homme préfère la société

de la femme à celle de l'homme, parce que la femme a toujours à sa

disposition des trésors de tendresse, des délicatesses de prévoyance que

les hommes ne possèdent pas. De son côté, la femme, auprès d'un

valétudinaire, semble abandonner la faiblesse ordinaire à ses

semblables, pour grandir en raison de la défaillance de l'homme. Elle

est fière de la supériorité que, temporairement, elle exerce sur lui.

Elle se figure presque, en ramenant un homme dans le sentier de

l'espérance ou de la vie, faire de lui un personnage nouveau dont elle

est la créatrice. Ne soyons donc pas étonné si un amour réciproque finit

fréquemment par embraser celui qui reçoit les soins et celle qui les

donne. Chez tous deux cet amour est le fruit de l'égoïsme:--Égoïsme de

la reconnaissance chez le premier, égoïsme de l'artiste chez l'autre.

XI

Angèle \_manégeait\_ parfaitement un cheval. Façonnée sa main, la Grise

emportait son léger véhicule avec une rapidité aérienne, et, en quelques

minutes, les dernières maisons de Montréal disparurent dans les brumes

de la nuit.

La chaleur avait été intense pendant toute la journée précédente, et un

orage, chassé par le vent à l'heure du crépuscule, rassemblait alors ses

nuées vers l'orient. Nulle brise ne faisait frissonner les feuilles

des arbres, nul oiseau matinal ne saluait de son ramage l'approche de

l'aurore; mais, du Saint-Laurent s'élevaient des vapeurs blanchâtres, et

de fréquents éclairs lacéraient les limites de l'horizon.

Plongé dans une sorte d'abattement fiévreux, Alphonse Maigret restait

insensible aux menaces de la nature. Il se pensait le héros d'un des

contes d'Hoffmann. Angèle, agitée par mille émotions diverses, restait

muette. L'un et l'autre néanmoins se sentaient nager sur un océan de

félicité, que troublait à peine l'imminence des périls dont ils étaient

environnés. Le jeune homme jouissait du présent, sans définir la

béatitude qui l'inondait; la jeune fille jouissait de l'avenir, sans en

distinguer les couleurs.

Elle naissait à la vie, en naissant à l'amour.

Être aime de \_lui\_, tel était désormais l'unique désir d'Angèle.

Et \_lui\_, l'aimait, Angèle le savait; les regards d'Alphonse, le

tremblement de sa main dans la sienne, ne lui avaient-ils pas prouvé

qu'elle était payée de retour!

Quand on aime sincèrement pour la première fois, on se demande comment

l'on a pu exister auparavant, sans amour; puis, l'on s'abandonne à la

joie, et le vide du coeur fait place à une suave ivresse, dont la mort

seule peut éteindre le souvenir.

XII

La calèche brûlait la route en soulevant des flots de poussière; les

deux jeunes gens n'avaient pas encore échangé une parole, lorsque tout

à coup le ciel s'illumina d'une lueur fulgurante, accompagnée d'un

épouvantable coup de tonnerre!

Effrayée par l'éclair et par l'explosion de la foudre, la Grise fit un

violent écart.

Angèle essaya de la maîtriser; mais, surprise au moment ou elle s'y

attendait le moins, au lieu de rendre les rênes, elle les tira à elle,

et l'animal continua de reculer vers le fossé qui bordait le chemin.

--Lâchez les guides! lâchez les guides! lui dit Alphonse.

Il n'était plus temps!

La voiture roula dans le fossé!

Par bonheur, un gros peuplier l'arrêta dans sa chute et l'empêcha de se

renverser sur le côté.

Angèle alors sauta à terre, saisit le cheval par la figure, et le ramena

sur la route.

--Mon Dieu! dit-elle, en se rasseyant à côté d'Alphonse, vous n'êtes pas

blessé, j'espère!

--Non, répondit le charpentier, mais vous?

--Oh! moi, reprit-elle en souriant, j'en suis quitte pour la peur.

Maudite étourdie, je ne sais vraiment à quoi je songeais...--Qu'est-ce

donc encore? voici la Grise qui refuse d'avancer. Ah! miséricorde divine,

qui sont ces hommes?

XIII

La calèche avait atteint la lisière du bois. Trois individus, de

mauvaise mine, se tenaient debout derrière un arbre abattu qui barrait

le passage.

--Stop, cria l'un d'eux avec un \_brogue\_[25] très-prononcé.

[Note 25: Patois irlandais.]

L'injonction était inutile, car la Grise s'était arrêtée court devant

l'obstacle, en reniflant bruyamment l'air et en frappant du pied.

--Sainte-Vierge! murmura Angèle, serait-ce des brigands?

--Que voulez-vous? demanda Alphonse en élevant la voix autant qu'il put.

--Chut! taisez-vous, reprit la jeune fille, posant ses doigts sur

les lèvres de son compagnon; si c'étaient des gens envoyés à votre

poursuite?

--La bourse ou la vie! répondait en même temps l'homme qui les avait

apostrophés.

--Ce sont des voleurs, rassurez-vous dit Maigret à sa libératrice.

Les trois hommes avaient franchi la barrière qui les séparait des

voyageurs, et deux d'entre eux s'étaient approchés de la voiture, tandis

que le troisième maintenait le cheval par la bride.

--Pas de cri, dit le premier interlocuteur en armant un pistolet; si

vous appelez, vous êtes morts!

--Nous ne possédons rien, mademoiselle et moi, répondit Alphonse en

anglais.

--C'est ce que nous verrons. Mais hors de la voiture.

--Ce monsieur est malade! dit Angèle dont l'amour exaltait le courage

jusqu'à l'héroïsme.

--Est-ce que nous nous serions trompés? marmotta le bandit. John,

passe-moi la lanterne.

Le personnage apostrophé tira de dessous sa souquenille une lanterne

sourde, et la remit à son camarade.

Celui-ci la porta à la hauteur du visage d'Alphonse, et recula d'un pas.

--\_By Jesus-Christ!\_ vois-je ou ne vois-je pas clair? s'écria-t-il.

--Mike! dit Alphonse avec non moins d'étonnement.

--Mon compagnon de prison!

--Vous êtes aussi échappé!

--Eh! grâce à vous, monsieur, j'ai dit adieu à la \_jug\_ [26]. Une coquine

de balle m'avait caressé le pouce, quand nous chevauchions sur le mur,

vous vous rappelez,--ce qui m'avait fait faire un saut de carpe et

retomber sur le préau. On m'empoigna et me mit à l'infirmerie. C'était

mon affaire; car, le lendemain, je pris honnêtement congé de notre

geôlier par la porte de sa cassine.

[Note 26: Littéralement cruche; en argot anglais, prison.]

--Et maintenant?

--Maintenant, je cherche à gagner ma pauvre vie. Si vous avez besoin

de moi, je suis tout à votre disposition. Oh! je sais obliger qui m'a

obligé!

--Je voudrais passer; je suis très-pressé.

--Les chiens de policemen seraient-ils encore sur votre piste?

--Oui.

--Allons, les anciens, cria Michael à ses complices qui ne soufflaient

mot, allons, nous avons commis une erreur. Respect à ce bourgeois!

Débarrassons la route.

S'étant mis à l'oeuvre, ils écartèrent l'arbre. Puis, l'Irlandais revint

vers la voiture, se hissa sur le marchepied, et dit à Maigret:

--Jurez-moi, sur le salut de votre âme, que jamais vous ne parlerez de

notre rencontre ici.

--Je le jure, répliqua Alphonse.

--Puis-je aussi compter sur la parole de cette demoiselle!

--Oh! oui, s'écria vivement Angèle.

--C'est bien, dit Mike; allez!

Aussitôt, la calèche s'éloigna à fond de train. Mais, elle n'avait pas

fait un mille, que deux coups de feu ébranlèrent tous les échos de la

montagne.

--Ciel! entendez-vous? balbutia la jeune fille.

Soit qu'il fût entièrement brisé par la diversité de ces secousses

successives, soit qu'il fût absorbé par ses réflexions, le charpentier

n'entendit ni les détonations lointaines, ni l'apostrophe de son amie.

XIV

Profitons de la distance qui sépare encore notre fugitif de la

Côte-des-Neiges, pour entrer chez M. Jobinet (où il doit trouver un

asile) et faire connaissance avec ce personnage.

M. Jobinet est Français d'origine; il réside au Canada depuis une

quarantaine d'années, y a fait une belle fortune dans le commerce

des chevaux, et jouit en ce moment, de douze lustres bien sonnés. Nul

symptôme de caducité n'accompagne sa vieillesse, riche de verdeur, de

force et d'élasticité.

M. Jobinet, dans ses rapports de maquignonnage avec les Yankees, s'est

pénétré de l'excellence des institutions libérales; aussi le cite-t-on,

à dix milles à la ronde, comme un homme de progrès; mais, M. Jobinet

possède de bons lots de terre au soleil, trois maisons à la ville, une à

la campagne, des louis d'or, «en veux-tu, en v'là,» et personne ne

s'avise de contrecarrer M. Jobinet. «Quand on est gréé comme lui, disent

les habitants, on a ben l'droit d'prendre le vent qu'on veut.»

M. Jobinet avait été le fournisseur de Pierre Morlaix. \_Carillon, la

Brune\_, ces incomparables bêtes, dont le souvenir arrachait encore des

larmes aux yeux du charretier, étaient sorties du haras de M. Jobinet.

Pas besoin d'ajouter, après cela, que Pierre avait pour le susdit

M. Jobinet une estime mêlée de vénération et de respect. Les deux

célibataires,--car M. Jobinet était demeuré fidèle à saint Nicolas en

dépit de toutes les séductions,--vidaient quelques flacons de vieux vins

français, chaque fois que des affaires appelaient Pierre Morlaix à la

Côte-des-Neiges. Leur attachement réciproque avait crû en raison de la

somme d'expansion que leur avait procuré la bouteille.

Un jour, M. Jobinet s'aperçut qu'il était trop seul. Il pria son ami

Pierre de vouloir bien lui confier Angèle, jeune fille que le charretier

avait adoptée. Mais, celui-ci secoua la tête:

--Voyez-vous, m'sieur, dit-il, n'était que moi je consentirais, mais

Angèle refusera. L'enfant est fière, ah! dame!

--Amène-la moi, je la déciderai.

Morlaix amena Angèle le lendemain. L'ex-maquignon lui soumit ses

propositions:

--Demeurez avec moi, mademoiselle; je vous traiterai comme j'aurais

traité ma pauvre fille, si j'en avais eu une; me voici vieux; hé! hé! la

mort approche, je suis sans héritier direct, etc.

Ses tentatives furent infructueuses. Angèle ne voulait rien devoir à

personne: elle rejeta poliment les offres brillantes de M. Jobinet. Tout

ce qu'il put obtenir d'elle, c'est qu'elle viendrait chaque dimanche

«s'ennuyer» (ce fut son expression) auprès de lui.

Angèle tint parole, et au lieu de s'ennuyer avec l'ancien marchand de

chevaux, elle trouva tant de charmes dans sa conversation, qu'elle lui

renouvela scrupuleusement ses visites, chaque semaine.

M. Jobinet avait reçu une éducation passable dans sa jeunesse.

Plus tard «il avait roulé sa bosse» sur trois parties du monde.

A défaut d'érudition, il était doué d'une mémoire heureuse, d'un

jugement sain, et avait largement profité de ses voyages pour étudier

les hommes et les choses. Quelques grains de sel, dont il savait, à

propos, assaisonner ses récits, en relevaient la saveur et soutenaient

l'attention de ses auditeurs.

La fréquentation du bon vieillard profita beaucoup à Angèle; et M.

Jobinet ne tarda guère à concevoir, pour l'adorable jeune fille, cette

tendresse idolâtre que les gens âgés conçoivent habituellement pour les

derniers fruits de leur sénilité, ou pour ceux qui parviennent à ranimer

la flamme agonisante de leur sensibilité.

Alors, il supplia notre amie de renoncer à ses travaux manuels, et de

prendre part aux richesses qu'il avait amassées. Il essaya de faire

jouer en elle les ressorts de la coquetterie, de la vanité,--les deux

mobiles principaux des femmes;--tout fut inutile.

Il dut s'incliner devant l'obstination de la jeune fille.

Mais, désireux de lui épargner de la peine quoi qu'il lui en coûtât,

au moyen d'un tiers, M. Jobinet commanda à Angèle divers ouvrages de

couture qu'il lui paya fort cher et revendit ensuite à vil prix.

Cette délicate supercherie eut l'effet qu'il en attendait. Au lieu de

végéter, comme la plupart de ses compagnes qui gagnent difficilement

assez pour subvenir aux frais de leur entretien, Angèle vivait dans une

abondance presque luxueuse.

XV

Maintenant que nous avons esquissé les relations de quelques-uns de nos

personnages avec M. Jobinet, retournons à la calèche qui arrive au

village de la Côte-des-Neiges.

L'aurore se levait derrière un rideau de lourds nuages noirs, et

quelques grosses gouttes de pluie commençaient à tomber.

Angèle dirigea la Grise dans une étroite allée encaissée entre des haies

d'aubépines, et, bientôt, longea une clôture formée par d'épais buissons

artistement taillés.

Derrière la clôture, on apercevait un vaste jardin potager borné au sud

par une charmante maison de campagne.

--Attendez une minute, dit la jeune fille en arrêtant près de la porte

de la clôture.

Elle sauta à terre, ouvrit la porte simplement fermée par un lien

d'osier, et s'avança vers une fenêtre de l'habitation. Au moment où elle

atteignait cette fenêtre elle s'ouvrit, et un homme montra sa tête.

--Comment! est-ce possible? vous, mon enfant!

--Monsieur Jobinet, j'ai un service à vous demander.

--Entrez, alors.

--Non.

Et la jeune fille se hâta de raconter les aventures de son protégé.

--C'est grave, dit M. Jobinet; mais, il n'y a pas à hésiter. Les

domestiques ne sont pas encore debout. Nous le déposerons provisoirement

dans la chambre Bleue. Elle donne sur le jardin. On le passera par la

croisée. Dans la journée, j'aviserai... Bien; allons le chercher.

M. Jobinet sortit immédiatement.

Au bout de cinq minutes, Alphonse Maigret fut établi, dans la chambre

Bleue, sur un lit de camp qu'Angèle s'était empressée de lui dresser.

--A présent, dit le vieillard à la jeune fille, je vais vous reconduire,

afin de détruire les soupçons que pourrait faire naître votre venue ici,

et donner des ordres pour que M. Maigret ne soit pas troublé durant mon

absence.

Ils montèrent en voiture, et reprirent le chemin de Montréal. Comme ils

touchaient à la lisière du bois, près de Mile End, la Grise fit un faux

pas, et l'animal s'affaissa sur les jarrets.

M. Jobinet descendit pour aider le cheval à se relever.

Mais, en se baissant, il remarqua que le sol était violemment foulé et

couvert de traces rouges, qui partaient d'une mare de sang dans laquelle

la Grise avait glissé, et s'étendaient jusqu'au fourré.

--Que signifie cela? s'écria-t-il.

--Qu'est-ce! s'enquit Angèle en se penchant sur le rebord de la calèche.

--Oh! fit-elle avec un geste d'horreur, du sang! Ces coups de

pistolet...

--Que dites-vous!

--Ah! je ne vous ai pas encore appris!

--Une carte! interrompit M. Jobinet; mais elle est déchirée.

Et il tenait à la main un morceau de carton glacé sur lequel on lisait

la moitié d'un nom.

--Montrez! dit Angèle.

--Voici, mon enfant, dit le vieillard en lui présentant l'objet tout

maculé de boue et de sang.

+---------------------

|

| Mme et M. Bourg

|

+---------------

--Un crime! balbutia la jeune fille.

SIXIÈME PARTIE

UNE HISTOIRE SANGLANTE

I

Il est dix heures du soir environ. La pluie tombe à torrents; des

éclairs blafards déchirent le manteau des astres; les roulements

du tonnerre remplissent l'espace de sons sourds et caverneux, et le

Saint-Laurent, mêlant sa voix à celle de la tempête, déferle bruyamment

ses lames moutonneuses contre les jetées du rivage.

Les quais de Montréal sont déserts, les nombreuses tavernes de la rue

des Commissaires et de la rue de la Commune, closes, pour la plupart.

Seuls quelques rares fanaux, élevés sur la grève, guident la marche des

navires attardés.

La nuit est plus noire que l'aile du corbeau, plus affreuse qu'une

légende allemande.

Vous entendez le craquement des vaisseaux, qui s'entre-choquent, le

grincement de leurs chaînes, le sifflement des rafales dans leurs agrès,

et, par-dessus tout, le grondement rauque et formidable des éléments en

furie.

Batelier, prends garde à ton esquif; passant, prends garde à ta bourse:

amis, hâtez-vous de rentrer au logis; car la ruine, la désolation, la

mort, planent de toute leur envergure sur la ville de Montréal.

Voyez, de l'ouragan c'est le cours furieux,

Terrible, il prend son vol, et dans des flots de poudre,

Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre.

II

Silence! Écoutons:

O'er the glad waters of the dark blue sea,

Our thoughts as boundless, and our souls as free,

Far as the breeze can bear, the billows foam,

Survey our empire, and behold our home!

These are our realms, no limits to their sway,

Our flag the sceptre all who meet obey,

Ours the wild life in tumult still to range

From toil to rest, and joy in every change...

Des applaudissements frénétiques accueillent ces paroles lancées comme

un défi à la fureur de la nature.

Qui ose porter cet insolent cartel?

Paix! le chant continue:

Oh! who can tell? not thou luxurious slave!

Whose soul would sicken over the heaving wave;

Not thou, vain lord of wantonness and case!

Whom slumber soothes not pleasure cannot please.

Oh! who can tell? save he whose heart hath tried,

And danced in triumph o'er the waters wide.

The exulting sense the pulse's maddening play,

That thrills the wanderer of that trackless way?[27]

[Note 27: Voici la traduction aussi littérale que possible de ce

morceau:

«Sur Fonde joyeuse de la mer azurée, sans bornes comme notre esprit

et nos âmes, aussi loin que peut souffler la brise, et que la vague

écumante peut mugir, contemplez notre empire, voyez notre demeure! C'est

là qu'est notre royaume; sa domination n'a pas de limites. Notre sceptre

est le drapeau auquel tous doivent obéir. Notre vie errante est de

toujours passer du travail au repos que la joie accompagne à chaque

changement. Oh! qui peut le dire! Ce n'est pas toi esclave de la luxure!

toi dont l'âme tremble à l'aspect de la vague qui s'élance, ni toi,

seigneur vaniteux, adonné au libertinage et à la paresse! toi que le

sommeil ne calme pas. Oh! qui peut le dire! si ce n'est celui qui l'a

essayé, qui a été bercé en triomphe sur l'immense sein des mers, qui a

senti cette émotion enivrante, cette pulsation accélérée qui fait battre

le coeur du voyageur qui sillonne les eaux sans laisser de traces.»]

Les applaudissements redoublent, et la nuit est toujours aussi noire que

l'aile d'un corbeau, plus affreuse qu'une légende allemande.

Vous entendez le craquement des vaisseaux qui s'entre-choquent, le

grincement de leurs chaînes le sifflement des rafales dans leurs agrès,

et, par-dessus tout, le grondement rauque et formidable des éléments en

furie.

III

Pénétrons dans une taverne, située à l'extrémité ouest de la rue de

la Commune. C'est de là qu'est parti le chant dont nous venons de

reproduire quelques vers.

La \_bar\_ est inoccupée pour le moment, mais dans une petite salle

attenante, nous trouverons trois individus en train de boire, fumer,

causer, chanter.

Ces trois individus sont ivres. On s'en aperçoit à leur contenance,

à leurs cris, à leur conversation, et surtout à deux bouteilles de

whiskey, vides à côté d'eux.

L'un répond au nom de Mike ou Michaël indifféremment: nous le

connaissons.

C'est un homme de haute taille, sec comme un échalas; il a le teint lie

de vin, les yeux vifs, clignotant sous des sourcils roux, épais; le nez

crochu comme le bec d'un oiseau de proie; la bouche démesurément fendue;

les bras longs, les doigts osseux, cuirassés d'un enduit de poussière et

de crasse, lequel, pour être enlevé, exigerait l'excoriation de

l'épiderme, et, enfin il porte l'accoutrement le plus multipièce, le

plus misérable qu'il soit possible d'imaginer.

Ses compagnons ne lui cèdent pas un point, en laideur et en malpropreté

physiques. Hâtons-nous cependant d'ajouter, pour l'acquit de notre

conscience, que Mike est leur maître en laideur et en malpropreté

morales.

Mais, comme disait l'Irlandais, chacun a ses défauts et ses qualités.

N'est pas honnête homme qui veut bien, et, mourir pour mourir, autant

vaut se pâmer au bout d'une corde que de râler sa dernière heure sur un

lit de plume.

Décidément Mike était un philosophe de l'école des optimistes, et

certes, il ne manquait qu'un peu d'érudition pour composer son épitaphe

comme feu Villon, ou pour disserter sur l'excellence de ce monde comme

le brave docteur Pangloss.

IV

--Ohé! \_bar-keeper\_[28], une bouteille! cria tout à coup l'un des trois

hommes.

[Note 28: Garçon.]

--Bast! il est sourd, dit un autre. Va chercher la bouteille, nous nous

servirons nous-mêmes.

--J'approuve, appuya Mike. Mais, mille sabords, changeons de système. Je

veux du punch; faisons du punch. C'est moi qui paie, allons!

--Chante-nous quelque chose, reprit le premier interlocuteur, en

déposant sur la table les objets nécessaires pour préparer le punch.

--Oui, chante-nous le chant du Corsaire, dit le second.

Et l'Irlandais d'union puissant, quoique éraillé, entonna l'hymne dont

nous avons cité des fragments plus haut.

Ses convives ne l'interrompaient que pour pousser des hourrahs furibonds

ou porter le verre à leurs lèvres.

--C'est superbe!

--Magnifique!

--A la santé de Mike!

--A la vôtre!

--Ou as-tu appris cela, chum?[29]

--Ça! Ah! vous voulez savoir où j'ai appris ça, mes pigeons?

--Dis-le nous...

--Mille millions d'écubiers, où j'ai appris ça? eh! où apprend-t-on de

pareilles chansons?--

[Note 29: Camarade.]

En mer, et pas sur le plancher des vaches! Hé! hé! c'est que j'ai

été matelot, moi; pas marinier d'eau douce comme vous autres, gens de

cages,[30] bons, tout au plus à manoeuvrer des perches ou des guenilles

de toiles, grandes comme l'aile d'un goëland.

[Note 30: Trains de bois flotté.]

--Fais pas tant tes embarras!

--Mes embarras! Qui est-ce qui prétend que je fais mes embarras! Est-ce

que je n'ai pas servi à bord du \_Corbeau\_, moi!

--\_Le Corbeau!\_

--Oui, le \_Corbeau\_, une corvette de plus de vingt canons, rien que ça,

et des mâts, fallait voir! et des voiles, larges comme la place d'Armes,

ni plus ni moins; parlez-moi d'un bijou de navire comme celui-là.

Ça vous filait ses seize milles à l'heure, et quand ça se mettait en

colère....

--Eh bien?

--Ah! ah! quand le \_Corbeau\_ se mettait en colère, mes agneaux, répondit

Mike, en se pinçant le nez d'un air narquois; quand le \_Corbeau\_ se

mettait en colère, ah! dame, malheur à qui se trouvait à portée de sa

griffe; le capitaine Larençon n'y allait pas de main morte.

--Le capitaine Larençon?

--Oui, le commandant du \_Corbeau\_, que j'ai, par parenthèse, dépêché

vers le diable. Fier homme autrefois, mais...

--Mais? Il m'avait joué des tours, et, ma foi, j'ai dû éviter une

peine au bourreau. Buvons!

V

--Donc, dit l'Irlandais, à qui l'ivresse déliait la langue, donc, le

capitaine Larençon était un dur à cuire, dans son temps. Un jour il me

condamna à un mois de fer, pour une bagatelle, et, ma foi, je n'avais

jamais bien digéré ce boulet-là. Voilà que nous venions de capturer un

brick, chargé de Jamaïque. Je me trouve de quart. Il faisait noir

comme dans la gueule d'un four, et froid.... c'était sur les côtes de

Saint-Jean, c'est tout dire. Voilà que je me dis: Mike, tu dois avoir

soif; et voilà des barriques qui ne demanderaient pas mieux que de

t'aider à passer ton quart. Mais le capitaine qui a défendu de se

rafraîchir avant demain--le capitaine, bast! il n'y verra que du feu, le

capitaine. Sur ce, je m'approche galamment d'une barrique, fais sauter

doucement la bonde, coupe un morceau, de la jambe de mon pantalon et

plonge ledit morceau dans le liquide embaumé... vous comprenez, je m'en

suis repassé à gogo... Par malheur, j'oubliai de refermer la barrique,

pour faire un somme à côté... Le lendemain, nom d'une écoutille! je

m'éveille dans la cale, en tête-à-tête avec une populeuse colonie de

rats!

--Drôle, dit un des buveurs.

--Oui, très-drôle, ajouta l'autre.

--Donc, poursuivit Mike, donc je me suis mis en tête de faire des

miennes ou plutôt d'en faire à notre capitaine Larençon, j'avais sa cale

sur la conscience! Je fis ma punition. C'était dur, mais j'avais mangé

de la racine de patience. Ça m'est souvent arrivé... de manger de ce

végétal. Mille écoutilles! on n'est pas matelot pour sucer des pruneaux

du soir au matin, ou réciproquement, vice versa, comme disait le

capitaine; à votre aise! Or voilà-t-il pas que notre commandant m'avait

pris en affection, oh! mais une affection, comme on en voit peu, une

affection... enfin, il ne m'appelait plus que son très-cher Mike, le

vieux caïman! histoire de m'amorcer, vous comprenez. Donc nous étions au

mieux: Mon bon Mike par ci, mon excellent Mike par là, et moi qui vous

lui en gardais une.... soignée? j'ai toujours eu l'estomac rebelle à

certains mets. Mais, ma foi, je m'étais laissé séduire; oui, tel que

vous me voyez, j'étais comme le chien couchant du capitaine Larençon,

brigand de capitaine, va! Il l'a payé cher... hé! hé!--Verse-moi un

verre du punch, John!

L'individu apostrophé s'empressa d'obéir.

--Allons, à la santé de là Camarde! dit l'Irlandais, en élevant son

verre, plein jusqu'au bord.

--La Camarde, qu'est-ce que cela?

--La Camarde, oh! rien... une vieille histoire... une femme la Camarde,

il y a une quarantaine d'années... on le disait du moins de mon temps.

--Qu'est-elle devenue? demanda John en suant sang et eau pour allumer sa

pipe qu'il avait oublié de bourrer.

--La Camarde, fit le dernier membre du trio, fermant à demi les yeux

et se renversant sur le dossier de sa chaise, comme un homme qui veut

retrouver la mémoire en isolant son attention des objets extérieurs!

--Oui, la Camarde! eh! tu l'as connue, l'\_Cageux\_, reprit Mike. Combien

y a-t-il de temps que tu habites le pays?

--Le pays, répéta le personnage interpellé sous le nom de l'\_Cageux\_; le

pays? hum! bien vingt ans pour le moins.

--Vingt ans! vingt ans! murmura Michaël, dont l'ivresse commençait à

embarrasser l'esprit vingt ans! Bateau, vingt ans! ça s'est vu!

vingt ans! dis-tu pas qu'il y a vingt ans que tu broutes les prairies

coloniales, hein! l'\_Cageux\_?

--Vingt ans, répéta celui-ci flegmatiquement. Oui, à présent, j'en suis

bien sûr, ça me paraît clair comme de l'eau de roche; il y a vingt ans

que je suis venu au Canada, sur le Saint-Laurent. C'était en 18...

--Dix et dix font vingt, ton raisonnement me semble juste, répondit

l'Irlandais.

--Très-juste, appuya l'\_Cageux\_. Oui; c'est bien ça, dix et dix font

vingt, je suis venu au Canada au 18... Mais qu'a donc John, avec son

brûle-gueule?

--Mon brûle-gueule! il ne veut pas fumer, le brigand! croiriez vous ça?

--Eh! par l'ancre de miséricorde, emplis-le de tabac et ne t'échiné pas

à aspirer de l'air échauffé.

--Mais....

--Mais, imbécile, ne t'aperçois-tu pas que le fourneau de ta pipe est,

en ce moment, aussi vide que ta poche!

--Tiens, c'est ma foi vrai, dit John après s'être assuré du fait.

--Or ça, continua Mike, dont le jugement était complètement englouti

sous les nombreuses libations alcooliques qu'il avait offertes à son

gosier, or ça, je m'en vais, \_chums\_, vous conter une histoire.

--Une histoire, répliqua l'Cageux, bah! ça endort, les histoires; moi

j'aimerais mieux des chansons; la Marseillaise, par exemple.

--Tu dis? s'écria John qui était parvenu à allumer sa pipe.

--De par tous les sabords du \_Corbeau\_, il parle de la Marseillaise,

répartit Michael; la Marseillaise! Ah! oui; une fière chanson. Faut

entendre le Français la chanter. Là-bas, en mer... c'était en la

chantant, la Marseillaise, qu'ils vous couraient à l'abordage... la

Marseillaise, ah! mais je la sais, je me la rappelle, moi! Attendez un

peu:

Allons, enfants de la patrie,

Le jour de gloire est arrivé!

--Comprends pas, dit John.

Contre nous de la tyrannie,

L'étendard sanglant est levé!

--Quand je te dis que je comprends pas.

--Pas moins certain que c'est joliment joli, dit le l'Cageux. Celui qui

vous a fabriqué cet air-là n'était pas manchot.

--Ça ne vaut pas mon histoire, reprit Mike; voulez-vous que je vous la

conte, mon histoire? ça nous fera passer le temps.

--Marche.

--Auparavant, rinçons-nous l'entrepont, dit Mike en se versant une

rasade.

--L'entrepont! dit John avec surprise; l'entrepont; qu'est-ce que c'est

que ça, l'entrepont?

--Imbécile, proféra l'Cageux, riant à gorge déployée.

--By God! s'écria John saisissant une bouteille par le goulot, d'un air

courroucé.

--V'lan! dit le Canadien qui saisit une autre bouteille et la lança à la

face de son compagnon.

--Attrape! riposta aussitôt l'autre avec un mouvement semblable.

Les deux projectiles lâchés simultanément dans des directions

diamétralement opposées, se rencontrèrent au milieu de leur parcours,

et brisés par la violence du choc, s'éparpillèrent en morceaux sur la

table.

--C'est bête ça, dit l'Irlandais, remarquant que quelques éclats de

verre étaient tombés dans le vase qui contenait le punch au rhum.

--Bête! qu'est-ce qui dit que c'est bête? hurla John.

--Moi, répondit l'Irlandais, sans perdre son sang-froid. Oui, je dis que

c'est bête. L'Cageux et toi, vous n'avez pas le sens commun. Voilà, pour

le moins, une bouteille de punch perdue! si c'est pas.....

--Au diable! interrompit John, emporté par une sorte de délire et

empoignant, en même temps, une autre bouteille.

--Eh! eh! ça va se gâter, dit imperturbablement l'Irlandais.

--S'il a le malheur de bouger, commença l'Cageux.

--Il s'en gardera bien, reprît Mike.

--Et il sortit de sa poche un long couteau-poignard, dont il s'amusa à

brunir la lame sur le revers de sa main.

--Lâches, râla John, d'une voix étranglée par la rage.

--Possible, possible, dit l'Irlandais, examinant la pointe affilée de

son arme aux rayons douteux de la chandelle qui éclairait cette scène.

--Lâches! oui, vous êtes des lâches, réitéra John; deux contre un...

lâches!

--Laisse, Mike, dit l'Cageux, je me charge de lui refroidir le sang à

moi tout seul. Ah! il s'imagine....

En disant ces mots, notre homme s'était levé et se préparait sans

doute à fondre sur son adversaire; mais avant qu'il eût eu le loisir

d'exécuter son dessein et même d'achever sa phrase, la bouteille que

John serrait entre ses doigts crispés, dardée avec violence, venait

l'atteindre au front.

VI

Heureusement pour lui, l'Cageux avait la fêle couverte d'une épaisse

chevelure, dont les mèches drues et plantureuses tombaient jusque sur

ses yeux; aussi le coup, affaibli par cette sorte de casque capillaire,

ne lui causa d'autre mal qu'un étourdissement passager.

Cependant la scène menaçait de devenir sérieusement dramatique,

lorsqu'un quatrième personnage entra dans le cabinet où se tenait Mike

et ses deux compagnons.

--Ah ça! s'écria le nouveau venu avec un air de mauvaise humeur

prononcée, j'espère que vous allez me cesser ce tapage-là, ou je vous

envoie tous vous rafraîchir au Saint-Laurent. Voudriez-vous pas que la

police....

--Chut! dit Mike, voilà un mot qui a le privilège de me déchirer les

oreilles en quarante-cinq parties inégales, bateau!

--Bas les couteaux! bas les couteaux! enjoignit le bar-keeper,

remarquant en ce moment John et l'Cageux, qui, armés chacun d'un

poignard, se disposaient à s'écharper pour la plus grande gloire de leur

ébriété respective.

--Laisse donc ces enfants se divertir un brin, Stephen, dit l'Irlandais,

en s'adressant au cabaretier.

--Attends, tu vas voir, répondit celui-ci sortant de sa poche une paire

de pistolets et se jetant entre les deux adversaires qui la chevelure

ébouriffée, les prunelles ardentes, les narines frémissantes, le corps

demi-tendu semblaient mesurer l'intervalle qui les séparait.

--Si l'un de vous fait un mouvement, dit Stephen, je lui fais sauter la

cervelle comme à un chien.

--Bateau, j'aimerais à être témoin du fait, dit Mike, qui était

flegmatiquement resté assis et continuait de polir la lame de son

couteau.

--Arrière! dit tout à coup l'Cageux, essayant d'écarter Stephen pour se

précipiter sur John.

--Arrière toi-même! répondit le cabaretier; arrière ou je fais feu!

Durant ce colloque, John avait pris le bon parti; il s'était prudemment

esquivé.

--Affreux gredin! dit soudain l'Irlandais, s'apercevant le premier de

cette brusque retraite; il a décampé. En place; repos!

--Oh! il me le paiera! mâchonna l'Cageux entre ses dents.

--Bateau, dit Mike, il l'a échappé belle! Sans toi, Stephen, je crois

que ce brave Cageux.....

--Est-ce terminé? interrompit le bar-keeper.

--Ça m'en a l'air.

--Non, non, non, maugréait l'Cageux en déchiquetant la table avec son

couteau; non, ce n'est pas terminé, non, je le retrouverai.....

--Admis, fit Mike. Mais, pour le quart-d'heure, revenons à ma

proposition et lavons-nous l'entrepont; qu'en penses-tu, Stephen?

--Je pense, dit le cabaretier, d'un ton maussade, que vos dépenses

s'élèvent déjà à plus de deux dollars et que vous ne m'avez pas encore

montré la couleur de vos piastres.

--Peuh! siffla l'Irlandais du bout des lèvres.

--Soldez-moi.

--Vieux ladre, va! tu ne sais donc pas que je porte une cargaison de

louis, que je suis lesté d'or? Tiens, regarde! brûle-toi les écubiers

aux rayons de ce métal; mais défense à tes vilaines pattes d'y toucher!

sinon.....

Disant ces mots, Mike déployait complaisamment sur la table, un chiffon

sale et crasseux qui renfermait une centaine de souverains en or.

VII

--Oh! exclama l'Cageux, dont la colère à l'aspect de ce trésor, tomba

comme par enchantement, oh! est-il bien possible qu'il y ait tant de

richesses que ça sur la terre!

--Par le \_Corbeau\_! dit Mike, j'en ai eu bien d'autres en ma possession.

Cédant à une cupidité habituelle, le \_bar-keeper\_, glissait ses doigts

velus et crochus entre les bouteilles pour happer quelques-uns des

jaunets tentateurs, mais l'Irlandais avait l'oeil sur lui.

--Stop, s'écria-t-il en lui appliquant avec le manche de son poignard un

coup sur les ongles.

Stephen retira vivement sa main, en grondant quelques jurons

inintelligibles.

--Tiens, dit Mike, je ne suis pas avare moi, quand les provisions

abondent dans la cale; voici une guinée, apporte-nous à boire et garde

le reste pour toi.

Et il fit rouler une pièce d'or vers le cabaretier, qui empocha

avidement cette aubaine inattendue.

L'Cageux contemplait toujours le monceau d'or avec plus d'émerveillement

que de convoitise.

--Toi aussi, mon pauvre vieux, tu veux ta part, reprit l'Irlandais, en

veine de prodigalité. Puise dans le tas, ça ne me coûte pas cher.

Soit qu'il n'eût pas entendu cette offre magnanime, soit qu'il ne crût

pas à un tel accès de générosité, l'Cageux ne s'empressa aucunement

d'obéir.

--Bast! est-il bête! s'écria Michaël, riant et haussant les épaules;

approche ta casquette, nigaud! Ne crains rien, quand il n'y en a plus,

il y en a encore, comme dit l'autre.

--Que d'argent! que d'argent! murmurait l'Cageux.

--Oh! l'animal, qui prend ça pour de l'argent! mais c'est de l'or, du

vrai or, tout ce qu'il y a de plus or, touche donc, pèse donc, bête

brute!

Et, ramassant une poignée de louis, il les déposa dans la main de son

camarade.

VIII

Stephen rentrait à cet instant, muni de deux bouteilles aux goulots

ornés d'une couronne de plomb.

Le visage de l'hôtelier était soucieux, quoique éclairé par un sourire

de jubilation.

Évidemment il ruminait quelque tour de passe-passe pour dépouiller Mike.

Mais l'Irlandais avait trop fêté l'extrait d'orge et de canne à sucre

pour soupçonner les intentions rapaces de Stephen.

Du reste, les eût-il pressenties, qu'il s'en serait moqué, car, en fait

de ruse et de vigueur, Mike ne connaissait pas son maître dans tout le

district de Montréal.

Il se contenta de rassembler les quatre coins de la guenille qui lui

servait de bourse, de les lier ensemble et d'enfoncer le tout dans les

profondeurs de son capot.

--C'est bien le cas de répéter que la fortune est aveugle, dit-il, d'un

ton burlesque. Quand je me souviens qu'autrefois nous jouions aux palets

avec des lingots d'or..... Oui, c'était sur le pont du \_Corbeau\_,. Mille

millions de tonnerres! en a-t-il vu, en a-t-il vu, en a-t-il senti de

cet or! Quand je vous dirai qu'un jour, étant à court de munitions, nous

avons mitraillé une frégate à coups de biscayens d'or... plus que ça de

genre, hein! Fallait voir comme l'ennemi était étonné! Et le capitaine

Larençon, comme il était joyeux! jamais je ne le vis plus gai. Au moins

celle-là pourra se vanter que nous ne lésinons pas, disait-il au chef de

timonerie, en lui montrant la frégate! Dieu de Dieu! nous achetons cher

ses faveurs... Diable de capitaine, va, il avait toujours le mot pour

rire! Quand je songe... ça me reproche... enfin! Ohé! buvons. Qu'est-ce

que tu manipules-là, Stephen?

--Du Champagne, du Champagne, répondit le cabaretier, élevant

triomphalement les deux bouteilles au-dessus de sa tête.

--Du Champagne! dit l'Cageux, au comble de la stupéfaction.

IX

--Du Champagne! dit Mike, débouche. Stephen, débouche, mon brave. J'en

ai diantrement lampé dans mon temps, nom d'une garcette!

--Comme ça saute, s'écria l'Cageux, surpris de l'explosion qui suivit la

rupture des fils de fer.

--C'est qu'il est fameux, répartit le cabaretier, remplissant les verres

du liquide pétillant.

--A la nôtre!

--A la nôtre!

--C'est fichtrement bon, dit l'Cageux après avoir ingurgité une rasade.

Où ça se fabrique-t-il, ce vin-là?

--En Champagne, niais, répliqua Stephen, d'un ton capable.

--Et ousque c'est ça, la Champagne?

--Eh! eh! est-il bête, l'Cageux! la Champagne! pardi! c'est en

Champagne.

--En effet, la Champagne...

--Est en Champagne, intervint l'Irlandais? vous êtes forts sur la

géographie comme des marsouins sur le calcul. Mais savez-vous dans

quelle partie du monde se loge la Champagne?

--Dans les Grandes-Indes, répondit glorieusement Stephen.

--Psit!

--Tu m'en montreras peut-être, toi, monsieur le savant!

--Un peu, dit Mike, allumant sa pipe; j'ai voyagé, moi! On ne fait pas

le tour du monde sans connaître sa carte.

--C'est vrai, appuya l'Cageux, Mike a eu des aventures. Il a été marin,

lui!

--Oui, troun de l'air, comme disait le capitaine Larençon, un commandant

huppé, mais...

--Mais?

--Dame, il avait ses défauts, puis...

--Puis?

--Nous avions fini par ne plus nous entendre du tout.

--Ah! ah! fit l'hôtelier qui s'ingéniait à augmenter l'ivresse de ses

pratiques; conte-nous ça.

--Oh! c'est une longue histoire!

--N'importe, ça nous aidera à vider quelques bouteilles.

--Est-ce que la cave contient encore beaucoup de flacons comme celui-ci?

--Plus que tu en boirais en une semaine.

--C'est que, vois-tu, j'ai une soif d'enfer! tout comme si j'avais mangé

une demi-livre de poudre.

--Allons, renouvelons la dose, et tu dévideras ton écheveau, n'est-ce

pas?

--Ça va, s'écria Michael. Ah! j'en ai vu et j'en ai fait dans ma vie,

moi qui vous parle! Bateau! quelle kyrielle de péchés il me faudra

bredouiller au jour du grand jugement!

Les verres furent remplis et sablés trois fois successives; puis

l'Irlandais, d'une voix avinée, commença le récit suivant, souvent

entrecoupé de blasphèmes et de hoquets.

X

«Il y a soixante ans et plus, je naquis dans un village quelconque de

l'Irlande. Le nom de mon père et de ma mère n'ont jamais, que je sache,

figuré sur les registres de l'église ou de la mairie. Je ne me suis

jamais, non plus, donné la peine de chercher à pénétrer ce mystère.

»En souvenir unique de mon enfance, je me rappelle les coups de poings

de celui-ci, les coups de pieds de celui-là.

»Sans doute, j'étais venu au monde sous une mauvaise étoile. Mais,

comme disent les mahométans, Allah est grand, nul ne peut échapper à sa

destinée.

»A dix ans, je servais en qualité de mousse à bord d'un caboteur.

»Là aussi poings et pieds ne me ménageaient guère. Par bonheur, les

auteurs inconnus de ma personne m'avaient doué d'une enveloppe solide et

d'un coeur de bronze.

»Certain soir, un corsaire jeta sur nous le grappin d'abordage. Le

patron et les quatre hommes qui montaient le caboteur fournirent ce

soir-là copieux régal aux requins. Et, probablement, j'aurais partagé

le sort de mes maîtres, sans un jeune garçon qui supplia le capitaine du

corsaire de me laisser la vie sauve.

»Le navire qui nous avait capturés s'appelait le \_Corbeau\_.

»C'était bien le plus fin voilier qui jamais eût sillonné les mers.

»Là, encore tempête de coups de poings et ouragan de coups de pieds

m'assaillirent plus fréquemment que je ne l'aurais voulu.

»Mais on m'avait appris que la souffrance est notre lot ici-bas; je me

résignai.

»Du reste, si le service était rude à bord du \_Corbeau\_, nous avions

parfois du bon temps.

»Grâce à mon protecteur, pour qui notre commandant avait une affection

toute particulière, j'étais--à quelques horions près--moins molesté que

les autres mousses, mes collègues.

»Les rations de rhum et d'eau-de-vie, les bouteilles de vin des Iles

mêmes ne m'étaient point épargnées.

»Bref, je jouissais comme le poisson dans l'eau.

»Ça m'allait cette existence, que voulez-vous?

»Aujourd'hui une tourmente, demain un combat; aujourd'hui l'abondance,

demain la disette; aujourd'hui des larmes, des prières; demain du sang,

du feu, d'effroyables orgies!

»Ma foi, j'aimais déjà les émotions: toutes ces vicissitudes,--le

fouet, la bastonnade compris,--me charmaient plus que je ne saurais

dire.

»Dix années s'écoulèrent; j'étais devenu matelot.

»Dans une rencontre avec une corvette de guerre, notre capitaine fut

tué.

»Mon protecteur, Louis Larençon, prit aussitôt le commandement du

\_Corbeau\_.

XI

»Quel homme c'était que le capitaine Larençon, mille sabords! dur,

implacable, mais habile, mais courageux!

»Un jour il y eut une révolte à bord.

»Il arrive sur le pont, sans armes.

»--A mort! à mort! crient tous les marina on se ruant sur lui.

»Sa vie était en danger, je me précipitai entre lui et les assaillants.

»--Retire-toi, Mike, me dit-il, je veux donner une leçon à cette bande

d'imbéciles.

»--Non, répondis-je, ils vous tueront.

»Mais il me repousse vigoureusement, et, se dirigeant vers le

couronnement où se tenaient les conjurés:

»--Tas de lâches, leur dit-il, que désirez-vous?

»--A mort! à mort! hurlait-on de toutes parts.

»A mort! répéta-t-il; y en a-t-il quatre parmi vous qui oseraient lutter

avec moi sans armes comme je le suis?

»Et, en prononçant ces mots, il saisit par le milieu du corps un matelot

qui se trouvait près de lui et le lança à la mer, comme il aurait fait

d'un boulet de huit, quoi!

»Les mutins continuent leurs vociférations; un autre matelot va

rejoindre le premier; ensuite un troisième, un quatrième; enfin,

tout l'équipage y aurait passé, ah! je vous le jure, si les corsaires

intimidés n'eussent demandé merci.

»Quel homme que c'était que le capitaine Larençon!

»Son nom et celui du \_Corbeau\_ donnaient la chair de poule aux plus

vieux loups de mer.

»Il n'y avait pas un port de la Méditerranée à l'Atlantique et de

l'Atlantique au Pacifique où nous ne fussions redoutés comme la peste.

»Mais c'était sur les côtes du Saint-Laurent surtout qu'on avait peur

du \_Corbeau\_. Depuis Montréal jusqu'à Gaspé, il était l'épouvantail des

habitants et des navigateurs.

»Nos têtes avaient été mises à prix: on offrait jusqu'à vingt mille

piastres pour celle du capitaine.

»Oui, par le diable! mais il était plus facile d'achalander que

de prendre la tête du capitaine Larençon ou de l'un de ses hardis

compagnons.

»Moi qui vous parle, j'ai senti deux fois la corde sur ma nuque, et deux

fois j'ai fait la nique au bourreau.

»Regardez!»

En même temps, l'Irlandais dénoua l'écharpe graisseuse qu'il portait en

guise de cravate, et montra à ses auditeurs une raie bleuâtre dont il

avait le col entouré.

XII

--Où tonnerre, as-tu attrapé ça? dit l'Cageux en palpant la meurtrissure

du bout de ses doigts.

--Ça, mon neveu, c'est un aimable souvenir de Québec.

--Un souvenir de Québec?

--Ou du bourreau de cette ville, si tu aimes mieux, vilaine tête carrée.

--Du bourreau! répéta l'Cageux, trop honnête homme dans le fond pour

avoir jamais rien eu à démêler avec dame justice.

--Du bourreau, un imbécile de ta sorte, qui ne savait pas son métier ou

le savait trop, au choix. Car, figurez-vous que j'ai été pendu, pendu en

chair et en os, moi Michael, surnommé Mike.

--Blague! fit Stephen, d'un air incrédule.

--Blague! s'écria l'Irlandais; qui est-ce qui prétend que je blague!

--Bast! reprit le cabaretier, ne voudrais-tu pas nous faire accroire

qu'un pendu revient aussi facilement à la vie qu'un ver qu'on a coupé en

tronçons?

--C'est pourtant comme ça, excepté qu'au lieu de me couper le cou, on me

l'avait rendu aussi mince qu'un anspect. Ah! tonnerre, fallait voir mon

physique après l'exécution! J'étais grandi de six pouces au moins, et je

tirais une langue longue comme la grand'vergue de misaine, et mes yeux,

que le diable m'emporte! s'ils ne ressemblaient pas aux sabords du

\_Corbeau\_.

--Mais enfin, ce n'est pas fort aisé à comprendre.

--Je pense bien, puisque je n'y comprends rien du tout moi-même.

--Alors...

--Alors, voilà l'affaire en deux mots. Essayez d'être plus malins que

moi, et je vous paie double ration de Champagne, mille morts!

--Nous t'écoutons, dit le bar-keeper.

XIII

«--Pour lors, nous avions relâché à Québec. Un soir,--ce soir-là je me

disputais avec les pavés,--j'entre dans une auberge de la rue Champlain;

on dansait. La danse m'a toujours séduit, et dans mon temps je sautais

sur le plancher des vaches, comme un marsouin qui veut attraper des

moucherons. Donc, j'entre dans l'auberge. Il y avait là un joueur de

cornemuse qui travaillait son instrument comme un enragé, un nègre

qui l'accompagnait sur le tambourin, cinq ou six matelots, et une

demi-douzaine de pécores plus sales et plus laides les unes que les

autres. Voilà que je bois un verre de grog, car j'avais une soif de

damné, puis que je tourne le cap sur une gigue.

»--Bon, que me dit un des matelots, si tu continues de courir des

bordées comme ça, je vas te mettre à l'ancre, moi.

»--Arrive, lui répondis-je.

»Mon homme me tombe sur les épaules.

»Pif, paf, pouf! Nous nous bûchons d'emblée, et, tout à coup, il roule

sur le plancher, en beuglant:

»--Je suis mort!

»-Il avait dit vrai.

»On m'arrête, on me mène en prison, on me condamne au collier de

chanvre, et huit jours après je me disposais à aller, le lendemain,

présenter mes respects à mylord Satan, quand un individu entra dans mon

cachot.

»C'était le chirurgien du bord.--du \_Corbeau\_, s'entend!

»Quel homme que ce chirurgien! En a-t-il raccommodé des bras, des

jambes, des caboches! Il est trépassé, Dieu veuille avoir son âme!

je lui en dois des chandelles. A propos, pendant que j'ai de l'or, il

faudra que je lui fasse dire une douzaine de messes. Si ça ne lui fait

pas de bien, ça ne lui fera pas de mal.

»--Eh bien! mon garçon, tu t'es donc laissé pincer? me dit-il.

»--Pincé! vous avez dit le mot, major. Dans douze heures, le

déménagement final.

»--Tu es philosophe, Mike!

»--C'est le cas de l'être ou jamais.

»--Toujours sans souci! Le capitaine te remercie de n'avoir pas révélé à

quel navire tu appartenais.

»--Dame, major, ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid, et une trahison

aurait empoisonné mon dernier soupir, je suis délicat, voyez-vous.

»--Brave Mike!

»--Il n'y a pas de quoi.

»--Je suis venu pour te sauver.

»--Sans plaisanterie, au moins?

»--Sans plaisanterie.

»--Merci, major, mais que faut-il faire.

»--Te laisser pendre.

»--Hein?

»--Oui, te laisser pendre.

»--Singulière façon de me sauver; mais, en définitive, pendu pour

pendu, j'aime autant m'exécuter de bonne grâce. D'ailleurs, j'étais déjà

décidé. C'est là tout ce que vous avez à me dire?

»--Tu n'as pas confiance en moi?

»--Moi, comment donc, major! j'ai toute confiance en vous, potence de

sort! je suis sûr d'être pendu demain, à six heures du matin...

»--Et d'être ressuscité?

»--Ça, c'est une autre question. Le temps des miracles est joliment

loin, eh! eh!

»--Ce qui n'empêchera pas d'en faire un en ta faveur, si tu y consens.

»--Pas d'objection, pas d'objection; faites, major.

»Il me baragouina alors un tas de phrases dans lesquelles je ne voyais

que du feu, et, bref, finit par me percer un petit trou au milieu de la

gorge, y introduisit une sorte de tube en argent, et me demanda si ça me

faisait souffrir.

»En tous cas, ça ne me procure pas des jouissances excessives,

répliquai-je.

»--Mais tu pourras néanmoins marcher jusqu'au lieu du supplice.

»--Cette bêtise.

»--Bon. Maintenant tu peux être certain de vivre aussi longtemps que

Mathusalem.

»--Je ne le souhaite pas, major.

»Là-dessus, il me quitte, après quelques recommandations.

»L'opération avait duré jusqu'à deux heures du matin.

»A vrai dire, je ne comptais pas prodigieusement sur le cheneau que le

major m'avait placé au beau milieu des oeuvres-vives.

»Cependant, quand le bourreau vint me chercher, il m'adressa un signe

d'intelligence qui me parut de bon augure.

»--Je voudrais bien un verre de quelque chose, avant d'appareiller pour

l'autre monde, lui dis-je.

»--Je ne vous le conseille pas, reprît-il en portant la main à son cou.

»C'était significatif.

»--En route, nom d'une bombe!

»--Ne haussez pas la voix, et même abstenez-vous de parler, me

souffla-t-il à l'oreille.

»--Pourquoi ça?

»--Pourquoi! ça pourrait déranger l'appareil.

»--Brigand d'appareil! mais s'il ne réussit pas, je monterai là-haut

sans être lesté; car crever sans avoir...

»--Marchons.

»Parole d'honneur! je me sentais le coeur gros de partir pour l'enfer,

l'estomac vide.

»Néanmoins j'obéis.

»On m'a raconté que vingt minutes après cet entretien, je me balançais

au bout d'une vergue, comme un drapeau au bout de sa drisse, et que les

oiseaux de proie s'apprêtaient, en chantant mes funérailles, à banqueter

sur ma carcasse.

»Quoi qu'il en soit, je me réveillai sur le pont du \_Corbeau\_, et

voilà!»

--Mais, dit l'Cageux, on ne t'avait pas pendu.

--Pas pendu! que si! Pendu, tout ce qu'il y a de plus pendu. Seulement,

lorsque le scherif eut dressé mon procès-verbal constatant mon décès, on

me dépendit à la hâte et on me transféra à bord de notre navire, où,

grâce aux soins du major, je fus radoubé, ragréé et capable de remettre

à la voile dans l'espace d'une semaine. Trouvez-moi aujourd'hui des

chirurgiens comme notre major Dupré![31]

[Note 31: Cette cure n'a rien d'invraisemblable. Les annales de la

médecine offrent plusieurs traits du même genre. On se rappelle encore

qu'en 1727, lors des troubles qui eurent lieu on Espagne, un individu,

appartenant au parti libéral, fut pondu à Barcelone et sauvé par un

chirurgien qui, antérieurement à la strangulation, lui avait pratiqué,

près de l'os hyoïde, une incision dans laquelle il avait glissé une

petite sonde pour entretenir un courant d'air entre les poumons du

condamné et le monde ambiant.]

--Buvons à sa santé, dit Stephen.

--Ah! il a dignement mérité un toast, ajouta Mike. Ce qui m'étonne,

c'est qu'il s'est laissé sombrer, lui qui a tant arraché de chrétiens à

la Camarde.

--A sa santé! cria l'Cageux. Cependant je ne m'explique pas

parfaitement...

--Qu'à cela ne tienne! interrompit brusquement le cabaretier; vide ton

verre, cela vaudra mieux que de nous assommer avec tes réflexions aussi

saugrenues que ta personne.

XIV

Ce dialogue fut suivi d'un intermède, durant lequel le choc des verres

succéda au cliquetis des paroles.

Mais bientôt le bar-keeper fit remarquer que les bouteilles étaient

vides.

--Va en chercher d'autres, ivrogne, lui répliqua Mike. Du reste, apporte

ta cave ici, je veux la boire, ta cave, moi, et toi par-dessus le

marché.

--Farceur! ricana Stephen en s'éloignant.

--Du même, encor du même, toujours et toujours du même! lui cria

l'Irlandais. Le Champagne était ma liqueur favorite autrefois; je ne

sais pas comment j'ai pu changer de goût. Ah! si ma bourse n'avait pas

varié? mais tout est fragile en ce monde. Vanité des vanités, tout n'est

que vanité... hormis le gin, le whiskey et le Champagne! le reste, psit!

je m'en soucie comme d'une chaloupe défoncée, et toi, l'Cageux? tu ne

dis rien, tu te tiens là comme une tanche pâmée sur une botte de paille!

Je gage que tu es déjà pochard! blanc-bec, va! Deux verres de vin,

ça leur tourne la boule à ces mariniers d'eau douce. Regarde-moi

et imite-moi, je suis solide à un coup de liquide comme l'était le

\_Corbeau\_ à un coup de mer. On n'a pas été corsaire pour rien, qu'en

dis-tu, mon bonhomme?.. Ohé! qu'est-ce qui me passe donc devant les

yeux! ça ressemble pas mal à un nuage... Bon, voilà que tout vire autour

de moi... Eh! l'Cageux, pourquoi, diable, t'amuses-tu à danser comme ça

sans ma permission, ce n'est pas joli de danser sans les camarades...

La table et les chaises qui s'en mêlent... Allez! allez! je ferai

l'orchestre... pas de raison pour que ça finisse! Quelle tempête! notre

cabine roule de tribord à bâbord, comme si Lucifer la secouait dans

ses bras... ohé! arrêtez, je m'oppose... Jette la dernière ancre,

l'Cageux... Bravo! voilà Stephen... verse-moi à boire, l'ancien... je

sue toutes les larmes de mon corps...

XV

L'ivresse de Mike avait pris un caractère d'hallucination fiévreuse; il

était à présumer qu'une seule goutte de boisson forte achèverait de le

tuer.

Se flattant de cet espoir, l'hôtelier, qui convoitait le magot de

l'Irlandais, s'empressa de lui servir une forte rasade d'eau-de-vie.

Mais il s'était trompé dans ses conjectures; car à peine l'ex-flibustier

eut-il ingurgité le breuvage, qu'une réaction s'opéra subitement dans

ses manières.

Il recouvra une sorte de lucidité factice. Ce phénomène n'est point rare

dans les cas d'ébriété complète.

--Je crois que tu as envie de me naufrager, mon drôle, dit-il à Stephen.

Ah! ah! ça te ganterait d'hériter de la cargaison de l'ami Miko, hein?

--Bast! articula Stephen en se mordant les lèvres.

--A ton aise! prends-la si tu peux! En attendant, emplis le verre de ce

pauvre Cageux qui doit être altéré comme une éponge desséchée au soleil

des tropiques.

--Non; je ne bois plus.

--Tu dis?

--J'en ai assez; je m'en vas.

--Peuh!

--Il faut que je travaille demain.

--Je ne t'en empêcherai pas, tonnerre! le travail est l'ami de l'homme;

mais il est une heure du matin, tu as encore vingt-quatre heures à

passer avec nous pour être à demain; ainsi ne forçons pas la consigne.

D'ailleurs, je veux vous conter l'histoire de mes louis,--une belle

histoire!

--Ça va, dit Stephen.

XVI

«Pour lors, reprit Mike, le capitaine Larençon avait à bord du

\_Corbeau\_, une coquine de femme qu'il aimait autant que je la détestais,

car il est bon de vous dire qu'elle me rendait la pareille avec usure.

Ça, simplement parce que j'avais averti le capitaine que la particulière

avait du goût pour le lieutenant. Dieu de dieu! m'en a-t-elle valu des

récompenses de garcettes, la gredine! heureusement je ne suis pas un

ingrat, et et je l'ai payée capital et intérêts.

»Pour lors, un jour que nous flânions sur les côtes de Terre-Neuve,

voilà que le matelot de vigie signale un brick--l'\_Alcyon\_, je

n'oublierai jamais ce nom-là.

»En moins de rien, le brick, était coulé avec tout son équipage, et son

chargement passé à notre bord.

»Le soir le capitaine Larençon m'appelle dans sa cabine.

»--Mike, me dit-il, n'y avait-il pas un grand jeune homme, pâle, aux

cheveux blonds, parmi les passagers du navire que nous avons capturé

cette après-midi?

»--Je ne le sais que trop, commandant, car ledit jeune homme pâle, aux

cheveux blonds, a gratifié votre serviteur d'une paire de soufflets dont

ses épaules garderont longtemps la mémoire.

»--Je ne te demande pas d'observations. Qu'est devenu ce jeune homme?

»--Ma foi, commandant, il a subi le sort ordinaire. Ça m'a fait de la

peine, car il était brave, ce muscadin. Si vous l'aviez vu se défendre!

»--Pauvre Charles! murmura alors le capitaine Larençon; que n'ai-je su

plus tôt!...

»--Comment...

»--C'était mon frère!

»--Votre frère!

»--Eh! oui; il se rendait au Canada. Les papiers qui sont sur cette

table me l'ont appris. Mais ne dis-tu pas qu'il s'est bien battu?

»--Comme un lion, commandant! comme un lion! Avec une barre de cabestan,

il a éreinté deux des nôtres, et blessé une demi-douzaine d'autres; et

sans le second...

»--Sans le second?

»--Diable! Du train où il y allait, nous aurions bien pu passer un

mauvais quart-d'heure.

»--Mais le second, le second! s'écria le capitaine en brisant la table

d'un coup de poing signe qui m'annonça qu'il était temps de ferler les

voiles, si je ne voulais pas recevoir une bourrasque par le travers.

»--Le second, répliquai-je, oh! il lui a envoyé une balle en pleine

carène.

XVII

»--C'est bien! me cria-t-il alors, d'un ton aigu, comme le grincement

d'une scie qui accroche un clou. Va-t-en:

»Vous comprenez que je ne me fis pas prier.

»Quel grain! Ah! si vous eussiez vu le capitaine Larençon! ventre de

baleine! était-il un peu en colère! Quand je vous dirai que les écubiers

lui sortaient de la tête, que ses cheveux étaient droits et raides

sur son crâne, comme des cabillots dans les râteliers, que ses dents

craquaient comme s'il eût-broyé des galets entre leurs marteaux, et que,

dans ses mains crispées, il brisait la coquille de son sabre!

»Pour lors, je virai de bord.

»Le lendemain, pas plus de lieutenant sur le \_Corbeau\_ que dans la paume

de ma main.

»On nous assura que, durant la nuit, notre dit lieutenant avait fait un

plongeon dans la grande tasse.

»Les autres en prirent ce qu'ils voulurent, pour moi, je savais à quoi

m'en tenir. Notre commandant avait lâché une bordée au second, vous

sentez.

»Bon! A partir de ce moment, tout fila de mal en pis: le \_Corbeau\_

fit naufrage... Pauvre \_Corbeau\_, va! Le capitaine Larençon, trois des

nôtres et moi échappèrent seuls.

»C'est dans les parages de Cuba que nous échouâmes.

»Après ça nous fîmes la traite des noirs, avec une barque affrétée par

des armateurs.

»Chien de métier que celui de pourvoyeur de chair humaine, mille

tonnerres!

»Ça dura deux ou trois ans.

»Il y avait longtemps que nous étions débarrassés de cette chipie

dont je vous ai parlé. Dans un abordage elle s'était fait larguer la

poulaine[32], et le capitaine l'avait alors renvoyée à Montréal, avec une

bonne pacotille de dollars, car dans ce temps-là, comme je l'appris plus

tard, il n'était pas regardant, le capitaine!

[Note 32: La poulaine, dans le langage figuré des matelots est le nez

du navire comme les écubiers en sont les yeux.

Par «larguer la poulaine», Mike veut dire couper le nez.]

»Le trafic africain ne donnait pas.

»Un beau matin, le commandant Larençon et moi, nous nous trouvâmes

aussi à sec sur le pavé de New-York, que des morues sur une botte de

paille.

»Faut vous dire que, malgré tout, je l'aimais encore le commandant; à

preuve, c'est que je le suivais comme un chien.

»Ma foi! ne sachant plus où prendre le vent; nous nous étions engagés

sur un baleinier, lui comme second, moi comme maître d'équipage, et nous

avions touché trois mois de solde à l'avance, quand le capitaine me dit:

»--Bonne chance! bonne chance, troun de l'air, Mike.

»--Quoi donc, commandant?

»--Mon père est mort aux Indes, en laissant une fortune considérable.

»--Pas possible!

»--Aussi vrai que je te le dis. Mais il paraît que mon frère, Charles

Bourgeot....

»--Bourgeot!

»--Oui, c'est mon nom véritable, Larençon n'est qu'un pseudonyme.

»--Et?

»--Et, comme on ne suppose pas que j'existe, mon frère Charles reste

l'unique héritier....

»--Mais comment savez-vous?

»--En lisant un journal anglais j'ai vu qu'on mandait Charles Bourgeot

au consulat de France: je m'y suis rendu. Le consul m'a dit que mon

frère résidait à Québec, conçois-tu?

»--Mais, commandant, votre frère Charles, mais, n'est-ce pas lui qui....

»--Était à bord de l'\_Alcyon\_?

»--Je n'osais vous rappeler ce souvenir.

»--S'il y a au monde un Charles Bourgeot, natif de Marseille, c'est lui.

»--Bast! c'est impossible, puisqu'il a été tué et jeté à la mer.

»--Si c'est un imposteur, tant mieux!

»--De fait, vous serez le légataire universel.

»--En attendant, dépêchons-nous de faire voile vers la métropole du

Canada.

»--Et notre engagement?

»--Imbécile!

»Nous sommes en route. Va, comme je te pousse, si tu t'orientes bien, tu

toucheras à bon port.

»Après dix jours de marche, en bateau et en stage, nous jetons l'ancre à

Québec.

»Fameuse ville, potence des potences, que Québec, quoique j'y aie dansé

la danse des pendus! Quel gin, quel whiskey! et le rhum, donc!

»Enfin, nous amarrons.

»Le commandant Larençon ne perd pas un noeud de temps. Il vous fait des

recherches, des recherches, et le même soir il est renseigné!

»--Mike, qu'il me dit.

»--Présent, capitaine.

»--Tu m'es dévoué!

»--Jusqu'à la culasse, capitaine.

»--Nous allons être riches, si tu veux.

»--Riches, ça m'accommode. Que devons-nous faire?

»--Nous aurons un trois-mâts, et tu seras mon second.

»--C'est diantrement de l'honneur, capitaine, mais que faut-il gréer

pour cela?

»--Presque rien.

»--C'est encore mieux.

»--Cependant...

»--Ah! j'écoute.

»--Mon frère Charles, à ce qu'il paraît, n'a pas été tué comme tu le

pensais, encore moins lancé à la mer.

»--Hein! j'en doute.

»--Voici ce qu'on m'a raconté; il aurait été blessé, serait demeuré

inaperçu à bord de l'\_Alcyon\_, et après notre départ, un bateau-pilote

l'aurait recueilli, transporté à Halifax.

»--Ça sent tonnerrement le mystère.

»--J'en conviens, mais il possédait des papiers qui ont établi son

identité. Bref, il est venu à Québec où il s'est marié.

»--C'est toujours drôle!

»--Bref, il est mort dernièrement.

»--Ah! je commence à respirer, capitaine.

»--Mais il a laissé un enfant.

»--Et une femme?

»--Non, sa femme l'avait précédé au tombeau.

»--Resta l'enfant.

»--Oui, dit le capitaine, d'un air qui avait l'air d'avoir deux airs.

»--Connu, commandant.

»--Que veux-tu dire?

»--L'enfant nous gêne.

»--Troun de l'air!

»--Quel âge?

»--Deux ans à peine.

»--Facile de s'en délivrer.

»Je joignis les mains pour donner du sens à mes paroles.

»--Non, pas ça, répondit-il en se frappant le front; pas ça!

»Il était curieux, parfois, le capitaine Larençon: sur terre, une

véritable poule mouillée.

»--J'exécuterai vos ordres.

»--Me jures-tu?...

»--Sur l'âme de mon père que je n'ai jamais connu!

»--Tu enlèveras l'enfant et me l'apporteras à Montréal, mais je ne veux

pas que mal lui arrive.

»--On le soignera... fiez-vous à moi.

»Pour lors, le capitaine m'indiqua l'endroit où le poupard avait été mis

en nourrice: puis il me dit:

»--Tu mettras le feu à la maison, tu sauveras la petite, pendant

l'incendie, et la conduiras à Montréal.

»--Pourquoi mettre le feu à la maison?

»--Eh! afin qu'on croie l'enfant brûlé.

»--Magnifique, commandant, magnifique!

»Tout alla pour le mieux. Le capitaine se procura même,--je ne sais trop

comment,--un lot de billets de banque, avec lesquels nous fîmes une

ripaille, une ripaille... enfin!

»L'enfant fut mené chez la mère Juliette, à Montréal.

»La mère Juliette était l'ancienne maîtresse du capitaine Larençon. Ici,

on l'avait baptisée la Camarde.»

XVIII

--La Camarde! interrompit l'Cageux, maintenant je me souviens d'elle

comme d'hier Elle habitait une masure du faubourg Québec. C'était une

femme hideuse, sans nez.

--C'est cela même, répliqua l'Irlandais.

--N'a-t-elle pas été rôtie avec sa cassine?

--Attends: tu le sauras.

Puis, Mike ayant bu un verre d'eau-de-vie, reprit son épouvantable

récit:

XIX

«Donc j'avais transporté l'enfant chez la Camarde.

»C'était en hiver. Il faisait un froid... un froid de loup!

»Pour me réchauffer, je m'amusai à pinter quelques verres en attendant

le capitaine mon bourgeois, comme il m'avait ordonné de l'appeler depuis

que nous avions quitté la marine.

»Pendant ce temps la vieille sorcière ne s'avisa-t-elle pas de vouloir

nager dans nos eaux. Ah! oui, c'est bien à Mike qu'on joue de ces

tours-là.

»Le commandant arriva; plus d'enfant.

»Quelle rage! une tonne de salpêtre embrasée, quoi!

»Il commença à taper sur la Camarde, pif, paf, pouf! comme s'il eût

touché sur un matelas. Jamais distribution ne fut plus équitable et

plus complète! je jouissais dans ma peau comme un porc dans une mare.

Tonnerre! avec quel courage le capitaine travaillait!

»Ce n'était que le début.

»Juliette prétendait que l'enfant avait gagné le large!

»Un enfant à la mamelle, il aurait fallu être bête pour avaler celle-là!

»Pour lors, je sentais se réveiller ma petite inimitié pour la Camarde.

En voyant le capitaine Larençon bûcher, ça me donna envie d'en faire

autant.--Fantaisie assez naturelle, n'est-ce pas? je suis sympathique et

rancunier, en tonnerre, moi!

--Donc, je réfléchis que Juliette pouvait bien avoir caché l'enfant pour

s'en servir contre nous, et je le dis au capitaine:

»--Stop!

»Bon, je jette le grappin d'abordage sur ma satanée Camarde qui s'était

réfugiée dans la cuisine comme une sournoise, et je lui dis:

»--Où donc est la petite'

»--Sais pas.

»--Ah! ah! je vais te rafraîchir la mémoire.

»J'avais mon \_knife\_[33], un beau \_knife\_, un souvenir d'autrefois! le

tirant de ma poche, j'en caresse la peau de la vieille--histoire de

la raser, je vous assure, car elle avait des poils long comme des

ralingues. Elle crie à son chien:

[Note 33: Un couteau.]

»--Ici, Hurleur!

»--Peuh!

»Maître Hurleur me chatouillait déjà les mollets.

»--Oh! oh! un moment, un moment;

»Deux coups de couteau envoient ledit chien où nous irons tous quelque

jour.

»Juliette essaya de tirer une bordée.

»--Pas si vite, l'ancienne! Que diable, est-ce que deux amis comme nous

se sépareront sans se serrer la main?

»--Au secours!

»--Où est la petite? réponds-moi, et dépêchons.

»--Je ne veux pas le dire.

»--Alors, je la déterrerai.

»Et mon couteau faisait une large trouée dans la carcasse de la

Camarde. C'était justice. Jamais ma conscience ne m'a reproché ce péché

véniel.

»Je trouvai l'enfant caché dans un caquet de guenilles.

»L'ayant rapportée au capitaine Larençon, je mis le feu à la cambuse

qui, au bout d'une heure, était réduite en cendres.»

--Buvons encore, mille caronades! buvons, car j'achève.

XX

--Buvons, répéta l'Cageux se croyant en proie à un affreux cauchemar.

--Buvons jusqu'à la mort! ajouta Stephen atteint lui-même de l'ivresse

qui flamboyait en gerbes de flammes dans le cerveau de ses hôtes.

--Oui, buvons des bouteilles, des tonnes! buvons un lac d'eau-de-vie.

Après une pause de quelques minutes, Mike reprit la parole.

XXI

«Ça finira mal. J'ai quelque chose qui m'avertit. Enfin...

»Pour lors, le capitaine devait faire disparaître l'enfant et se rendre

en Europe, afin d'y recueillir la succession de feu son père. Moi, je

devais l'attendre aux États-Unis, où il viendrait me prendre avec un

nouveau corsaire.

»Il m'oublia.

»Seize années se passèrent sans que j'en entendisse parler. Durant

cet intervalle, je roulai ma bosse de côté et d'autre, et par aventure

tombai, il y a quelques semaines, à Montréal.

»J'étais aussi sec qu'un rat d'église.

»A mon âge on ne vit pas d'amour et d'eau claire.

»J'entre chez un changeur, je lui présente un \_bill\_ de ma façon. On

m'empoigne sous prétexte que le bill était faux.

»Dix ans de pénitencier en perspective; quelle chance!

»Un brave jeune homme, un républicain, comme ils disent, devient mon

compagnon de cachot. Nous tâchons de nous échapper. Il y parvient.

Moi, je me fais rempoigner; mais une diablesse de sentinelle,--Dieu

la bénisse!--m'avait blessé. Presque rien, un bobo! On m'envoie à

l'infirmerie. Quelle chance! le lendemain soir, je réussis à dérober les

habits d'un de nos gardiens; je me les flanque sur le dos, et vous

tire loyalement ma révérence à la prison, par la grand'porte, s'il vous

plaît. Ah! Mike n'a pas froid aux yeux. C'est moi qui vous le dis.

»Une fois dehors du pétrin, que faire? je commençais à tirer la langue,

quand, dans une \_bar\_, on prononça le nom de Bourgeot.

»Bourgeot, me dis-je, hein! est-ce que ce serait le capitaine Larençon?

Veillons au bossoir, tonnerre! Ça mérite considération.

»Un temps, deux mouvements, je suis chez mon particulier. Il était logé

comme un prince; de la soie, du velours, de l'argenterie, plus que ça de

genre! l'eau me montait à la bouche. Du reste il avait toujours beaucoup

aimé la bagatelle, le capitaine Larençon!

»Pour lors, ledit Bourgeot arrive. C'était mon homme, mon ancien

commandant, le capitaine Larençon! mais changé! il avait fait cargaison

de graisse. Tout autre que moi ne l'eût pas reconnu.

»Dans ma joie, je courais pour l'embrasser.

»--Que voulez-vous?

»--Capitaine!

»Il pâlit.

»--Je suis Mike, votre...

»--Ce nom m'est étranger.

»Là-dessus, il me tourne le dos et on me campe à la porte.

»En ville, j'apprends que ce ruffien de Bourgeot était Français, natif

de Marseille, débarqué ici, il y a plusieurs années, qu'il avait épousé

une veuve et adopté le fils de cette femme.

»Il se donnait pour commerçant retiré des affaires, voyez-vous ça,

ventre de baleine!

»Ah! mon vieux coquin, tu veux manger la poire que j'ai cueillie,

minute! minute!

»J'aurais pu l'expédier à la potence par l'entremise du bourreau, mais

ce moyen était compromettant, et le résultat peu fructueux.

»Je patientai.

»L'occasion de me venger s'offrit bientôt: hier, je sus d'un domestique,

que mon ex-capitaine partirait dans la nuit pour sa maison de campagne.

»J'embauche deux Irlandais, et nous établissons une croisière, au pied

de la montagne. Bateau, comme j'étais content! mon coeur battait.

Oh! les ingrats, je les déteste! Brigand de capitaine, m'avoir reçu

comme ça, moi qui avais fait sa fortune!...»

XXII

Mike ne put compléter sa phrase. Plusieurs agents de police venaient

d'envahir soudainement le cabaret et de se précipiter sur les trois

buveurs.

En vain, ces derniers opposèrent une vive résistance, ils furent

garrottés et conduits à la prison de Montréal, où l'Irlandais entra en

répétant:

--Ventre de baleine! je pensais bien que ça finirait mal.

SEPTIÈME PARTIE

DEUX AMANTS

I

ALPHONSE A ANGÈLE

«New-York...,

»Mademoiselle,

»N'ayant point eu le bonheur de vous voir avant mon départ, je n'ai

pu vous demander la permission de vous écrire quelquefois. Telle était

cependant mon intention; j'en ai fait part à notre excellent ami, M.

Jobinet. Pour toute réponse, il a souri. J'en ai conclu qu'une lettre

de moi ne vous déplairait pas. Si je me suis trompé, excusez mon erreur,

mademoiselle. Je ferai tout au monde pour la réparer, car rien ne me

serait plus pénible à supporter que votre courroux.

»Cette lettre, je vous la dois, comme je vous dois la vie. Deux fois

vous m'avez arraché à une mort certaine et je n'ai pu encore vous

exprimer les sentiments de reconnaissance qui débordent mon coeur.

N'est-ce pas, mademoiselle, que je serais bien ingrat, si maintenant

j'oubliais votre sublime dévouement et les périls que vous avez courus

pour me mettre en sûreté! Peut-être aurait-il été plus convenable

que j'adressasse ma missive à votre bon père Morlaix; peut-être

l'eussiez-vous préféré; mais j'éprouve, en songeant à vous, une émotion

inexprimable, des palpitations étranges que je n'oserais confier à un

homme. Vous êtes femme et vous saurez me comprendre; ou du moins vous ne

rirez pas de moi, naïf jeune homme, à peine entré dans la vie, qui n'ai

vu le monde que dans un chantier ou à travers les livres. Ces livres

m'ont dit que votre sexe était meilleur et plus délicat que le nôtre.

Je le crois, car ma mère est bien bonne, allez, mademoiselle! et si la

douleur se glisse maintenant dans mon âme, c'est quand je pense à cette

pauvre vieille mère que mon exil doit affliger si cruellement. Mon Dieu!

pourquoi donc n'aimons-nous pas autant nos parents lorsque nous sommes

auprès d'eux que lorsque nous en sommes séparés? Cela ne viendrait-il

pas de ce que près d'eux nous n'avons pas conscience de leur affection?

Ces mille petits soins, ces attentions vigilantes dont ils nous

entourent, semblent naturels parce que l'on y est accoutumé. Nous n'y

attachons pas de prix, sachant ou croyant qu'ils nous sont dus; mais

que nous quittions le foyer domestique, qu'au lieu de voix amies

nous entendions autour de nous des voix étrangères, qu'au lieu de la

prévoyance maternelle, nous soyons obligés de demander aide à des soins

mercenaires, et nous commençons à apprécier la valeur des liens du sang.

L'affection qu'alors on porte à sa famille trouve sans doute son mobile

dans l'égoïsme; on aime ses proches beaucoup pour soi; mais cet égoïsme

est si naturel de part et d'autre! c'est une chaîne si douce à porter

que je la regarde comme le plus grand des bienfaits que nous ait donnés

la Providence. Oh! oui, car aimer les nôtres pour nous-mêmes c'est les

inviter à nous aimer et entretenir ainsi dans la société de saintes

relations dont la Bienveillance et la Charité tiennent les fils

imperceptibles.

»Mais je m'oublie à vous parler un langage auquel une jeune fille n'est

pas habituée. Pardon je n'ai, voyez-vous, personne à qui je puisse

communiquer toutes les pensées qui flottent devant mon imagination,

depuis mon arrivée ici. Ma mère est bonne, mais elle n'a jamais su lire

dans mon coeur et j'ai un caractère si expansif!

Si cette lettre vous ennuie, jetez-la au feu! Cependant soyez assurée,

mademoiselle, que vous aurez toujours, en moi, un ami fidèle jusqu'à la

mort. Que bizarre est notre rencontre! et qu'il doit y avoir de force

dans votre caractère, d'héroïsme dans votre noblesse pour m'avoir

secouru comme vous l'avez fait! Une autre que vous se serait évanouie,

ou aurait crié au secours; mais vous, mademoiselle, vous n'avez pas

frémi, vous n'avez pas tremblé! vous m'avez soigné, moi inconnu, moi

couvert de sang et de vêtements misérables, vous m'avez soigné, comme

une soeur soigne un frère! Oh! je me le rappelle, en reprenant mes sens

je crus un instant que mon âme ravie à son enveloppe terrestre avait été

transportée dans une autre sphère où une sylphide, un ange l'avait prise

sous sa protection.

»Le rêve dura longtemps, jusqu'au jour où je m'éveillai dans cette

blanche chambrette, que vous savez. Combien j'eusse été heureux

d'expirer durant ces heures de fièvre ardente! Je nageais dans un tel

océan de bonheur!

»Néanmoins, chose singulière, que je ne m'explique pas! après être sorti

du délire, en vous apercevant, à quelques pas de moi, en me convainquant

que je n'étais pas le jouet d'un rêve, que la réalité m'environnait, je

pris goût à l'existence, j'envisageai avec effroi les dangers de ma

position, je priai, dans mon coeur, l'Éternel de m'arracher du trépas.

»Quelle est donc la signification de ces incohérences? Aujourd'hui

encore, tantôt je me cramponne à la vie de toute la puissance de mon

être, tantôt je suis prêt à m'abandonner au désespoir.

»Je voudrais ne vous parler que de vous, mademoiselle; j'aurais plaisir

à vous dire combien,--malgré notre courte connaissance,--je me suis

pénétré de la sublime harmonie de vos qualités; il me serait agréable

de retracer les poétiques images que votre présence fait concevoir, mais

les malheureux n'ont d'amour que pour leurs misères vraies ou supposées.

C'est principalement dans la lutte avec l'infortune que nous nous

cuirassons de personnalité. Qu'il faut de courage pour supporter la

douleur au sein de la gaîté! J'avais cru que je possédais ce courage;

la prison, la triste perspective d'une condamnation à mort me trouvaient

insensible. Sans mon compagnon de cachot, jamais peut-être la pensée

d'une évasion ne me fût venue. Il me semble que j'aurais marché d'un

pas ferme au supplice. D'où vient que, maintenant, je suis plein

d'hésitations et d'incertitudes? Les États-Unis ne sont-ils pas la plus

magnifique contrée possible? N'ai-je pas la gloire de prospérer en paix,

à l'ombre de la bannière étoilée! Oh! quel mystère que nos passions!

»Dès ma plus tendre enfance j'ai chéri la République. En sortant du

collège, je soupirais pour le jour où je pourrais aller m'établir

dans les États. A présent, j'y suis: matériellement j'ai autant

de jouissances que j'ai prétendu en avoir, et, je le confesse, la

mélancolie règne constamment sur mon front. En quittant les rives

de notre fleuve majestueux, ma poitrine s'est soulevée et des larmes

abondantes ont coulé de mes yeux. N'eussent été les exhortations de M.

Jobinet, qui m'accompagna jusqu'à Saint-Jean, je me serais livré à mes

ennemis, plutôt que de m'exposer aux tristesses de l'exil. Oh! oui,

j'ai laissé là-bas, sur le sol natal, la meilleure partie de moi-même.

Québec, Montréal, je vous vois sans cesse, dans mon sommeil, comme

dans mes insomnies. En vain, j'ai cherché ici quelques distractions. Le

bruit, le mouvement m'irritent; les théâtres me sont insupportables. Ni

la méchanceté, ni l'envie ne forment l'essence de mon tempérament; et je

me surprends à envier la fortune de ces heureux de la terre qui passent

à côté de moi emportés dans leurs brillants équipages; et je déteste

parfois ces femmes étincelantes de parure que je vois au spectacle!

N'est-ce pas honteux! La vertu ne serait-elle donc qu'un masque sous

lequel on déguiserait plus ou moins habilement les tentations, les vices

secrets! ou bien ne serait-elle que le triomphe accidentel de la raison,

sans cesse aux prises avec la bestialité? Où est la lumière sacrée? où

est le vrai?

»Mon Dieu! mon Dieu! qu'il est difficile d'être sage ici-bas! Nous

contemplons, nous aimons, nous admirons ou nous regardons, nous

jalousons, nous haïssons!

»Affreux dilemme!

»Oh! qu'il se trouve faible, l'homme quand il s'essaie à la définition!

»Est-il né pour la souffrance ou la félicité?--Le savoir l'écrase,

l'ignorance l'abrutit.

»Nous devons accepter la science de la vie formulée ou la rejeter. Mais

si nous l'acceptons, que reste-t-il au progrès, à la perfectibilité?

Rien. Marche! nous crie une voix intérieure, et nous marchons d'ombre en

obscurité, d'obscurité en ténèbres, de ténèbres en opacité?

»L'antiquité éclairée trébuche dans son acheminement.

»Les âges contemporains ferment les yeux pour franchir le précipice:

Entendez-vous ce cri de Shakspeare:

»\_To be or not to be!\_»

»Ne tremblez-vous pas à l'expression de Montaigne?

»Que sais-je?»

»Et les fluctuations de Gassendi, les ballottements de Descartes, les

tressaillements de Locke, les sueurs froides de Pascal, le rire amer des

Encyclopédistes, ne nous abreuvent-ils pas d'incertitudes?

»De quoi vais-je vous entretenir, mademoiselle?

»Pure, chaste et douce, vous affectionnez le bien par sentiment plutôt

que par devoir. Tout vous sourit en cette vie; votre sentier est jonché

de fleurs odorantes, n'est-ce pas mal à moi de vous montrer les épines

qui hérissent le mien?

»Mais j'ai toute confiance, en votre bonté. Elle excusera mes écarts,

n'est-ce pas? Il doit être si doux de pardonner au malheur!

»A New-York, ma situation financière est tolérable. J'ai trouvé de

l'ouvrage comme employé chef chez un armateur. Mes compagnons de travail

compatissent à mes maux et vraiment je serais content de ma destinée, si

le souvenir de la patrie.... enfin!

»Adieu! mademoiselle; puisse ma lettre ne pas être repoussée en

parvenant à sa destination! Elle porte avec elle tout mon espoir

et l'expression de la reconnaissance inaltérable, d'un homme qui

sacrifierait, si vous l'exigiez, sa vie pour la vôtre.

»ALPHONSE MAIGRET.

»P. S. Après ma mère et vous, mon coeur appartient tout entier à nos

amis Pierre Morlaix et Jobinet.»

II

Qu'on juge de l'étonnement d'Angèle en lisant cette singulière lettre!

Les fleurs de sensibilité (hérissées par les ronces du doute) qui y

épanchaient leurs suaves parfums, causèrent à la jeune fille un trouble

inexprimable. Si elle ne comprit pas tout d'abord les terreurs qui

frémissaient dans le sein d'Alphonse, si sa philosophie absinthée de

tristesse s'égarait dans des régions trop aériennes pour empoisonner

le coeur religieux et croyant de notre héroïne, les vagues aspirations

qu'on voyait trembloter dans cette lettre, comme la goutte de rosée à

l'extrémité d'une branche d'aubépine, les demi-aveux qu'on y dévoilait,

devaient toucher et séduire une femme.

Peut-être, en écrivant, l'exilé s'ignorait-il lui-même: mais Angèle,

avec la pénétration de son sexe, surprit le secret d'Alphonse.

Sûre d'être sérieusement aimée, elle se demanda si elle aimait.

Alors, la rougeur monta à ses joues, son pouls battit violemment.

Ce fut tout: la jeune fille laissa échapper le papier qu'elle tenait

dans ses blanches mains, et son imagination se prit à vaguer à travers

les bocages odorants de la rêverie.

D'abord, de gracieuses images, papillons folâtres aux ailes d'or et

d'émeraude, voltigèrent devant ses yeux à demi clos.

Elle se promena sur le bord d'un beau lac, ombragé par les rameaux des

arbres touffus, mollement appuyée au bras d'un ange: l'onde murmurait à

leurs pieds; les vives libellules jouaient sur les touffes de nénuphar;

l'abeille bourdonnante pompait le suc des plantes aromatiques; et perdu

dans le feuillage, un rossignol conviait la nature aux délices de ses

harmonieux concerts!

Qu'il faisait bon marcher ainsi, oublier la vie, pour s'enivrer aux

charmes de cette amoureuse journée.

Ils avançaient lentement, bien lentement, échangeant de rares paroles;

mais ces paroles étaient autant de perles précieuses, de mélodies

ineffables: et puis elles étaient entrecoupées de ces longs silences,

qui sont les plus chers entretiens des âmes aimantes.

Comme ils savouraient le bonheur d'exister l'un par l'autre!

Et le sentier fleuri, sur le bord du lac, se déroulait toujours

charmant; et aucun nuage n'ouatait l'azur du ciel, et ils s'endormaient

ainsi dans l'extase d'une mutuelle félicité....

III

Tout à coup, Angèle tressaillit: ses traits se décomposèrent, une sueur

froide baigna son front, ses doigts se joignirent convulsivement et de

sa bouche tomba une exclamation déchirante:

--Mon Dieu!

L'illusion avait fui! Adieu, gracieuses images, papillons folâtres!

adieu, beau lac, frais ombrages, vives libellules, abeille bourdonnante,

rossignol aux magiques vocalisations! adieu, ciel d'azur!

Pauvre Angèle, quelle tempête soudaine vous a donc jetée sur le roc de

la réalité!

Douteriez-vous aussi, vous!

Mais non, c'est impossible! belle, humaine, charitable, pétrie par les

grâces; élevée par de pieuses gens dont vous partagez toute la foi;

riche de jeunesse, d'espérance, vous êtes inaccessible au scepticisme!

Et cependant, cependant, votre pied s'est posé sur un serpant caché sous

l'herbe embaumée; cependant, voilà que l'odieux reptile a roulé autour

de votre corps tiède et satiné, son corps froid et visqueux, voici qu'il

dresse sa tête hideuse et cherche l'endroit le plus sensible de votre

coeur pour y instiller, dans une morsure, son mortel venin.

Pauvre, pauvre Angèle!

IV

Il y a dans les sociétés un tyran, plus despotique que la loi, un maître

plus fort que la raison, un bourreau plus impitoyable que l'exécuteur

des hautes oeuvres.

Ce bourreau, ce maître, ce tyran, c'est le préjugé. Le préjugé est la

pierre d'achoppement du progrès: le Gibraltar de l'idiotisme, le terre à

terre de la civilisation.

On déracine les abus, on supprime d'un coup les mauvais règlements, en

une heure on brise les gouvernements, en un jour on concasse les trônes,

comme un verre de cristal; mais pour détruire le préjugé, l'arme des

siècles est à peine suffisante.

...Certains préjugés sucés avec le lait

Deviennent des tyrans jusque dans la vieillesse.

a dit Chénier. Remplacez le mot «vieillesse» par le mot \_mort\_, et vous

aurez une idée complète, malheureusement vraie.--Le préjugé est une sève

féconde, dont toute l'influence ne saurait être détruite que par une

autre sève, celle de l'éducation... et encore!

Nul de nous, hélas! n'est exempt de préjugés! Fils de l'entêtement et de

la tradition, les préjugés sont mis en nourrice chez la paresse, ensuite

formés à l'école de l'habitude et définitivement portés à l'empire du

monde par l'amour-propre individuel.

Le préjugé ne compte guère qu'un antagoniste avec lequel il livre depuis

un siècle une lutte acharnée.

Cet antagoniste, c'est le livre: le livre le harcèle, le pousse dans ses

derniers retranchements, l'assiège, l'affame, et ne lui laisse ni trêve,

ni merci!

Étonnez-vous donc que tant de gens momifiés attaquent, comme pernicieux,

le développement de la presse!

Le préjugé vous dit:

Les enfants sont solidaires des fautes de leurs parents, les parents

solidaires des fautes de leurs enfants.

En d'autres termes:

Un fils vole, assassine; une fille pèche contre l'honneur; le père et la

mère doivent être méprisés!

Et réciproquement,

Le préjugé nous dit encore:

Si tu tues tu seras tué: le juge qui te condamnera à mort sera

respecté, considéré; le bourreau qui exécutera la sentence sera méprisé,

vilipendé!

Le préjugé nous dit--oh! c'est horrible:--tu n'as pas demandé à vivre,

pourtant tu as été lancé sur cette terre, que tu te hâterais de quitter

sans la crainte de commettre une lâcheté, et on te montre au doigt, on

te crache l'insulte au visage, on te fuit comme un pestiféré, quoique

tu sois honnête, instruit, doué de nobles et brillantes qualités, parce

que... le nom de ton père est resté en blanc sur les registres de l'état

civil!

Tu ne connais pas ton père, tu ne peux présenter au monde le sarcophage

d'un nom, alors tu n'es qu'un ilote, un paria; va-t-en, lépreux!

--Mais je ne suis pas l'auteur de mon être.

--N'importe!

--Je travaille à me rendre utile.

--N'importe, nous ne voulons pas de toi.

--Je me sacrifierai pour mes semblables.

--Tes sacrifices!... fi donc!

--Je serai votre valet.

--Mon valet, toi! quelle audace!

--Votre esclave.

--Rien...

Bâtard, à moins que tu ne puisses opposer un préjugé à un autre préjugé,

à moins que tu ne puisses doubler d'or le mystère de ta naissance, il te

faut boire les dédains des descendances putatives.

Le livre, par contre, vous dit:

L'homme, sur cette terre, n'est responsable que de ses propres actions.

Lui, qu'assiègent tant de vicissitudes, ne saurait justement se rendre

passible des fautes d'autrui. Si une longue suite d'aïeux illustres,

si des enfants célèbres peuvent jeter de la gloire sur un nom, le péché

d'un père le crime d'un fils, ne doivent pas rejaillir sur l'autre.

Le livre vous dit encore:

Sois honnête, fais le bien pour le bien, cherche à être heureux autant

que possible en ce bas monde, sans nuire à ton prochain, et tu rempliras

ainsi la mission que chacun de nous a reçue avec la naissance.

Il vous dira:

Le privilège de la noblesse héréditaire est une absurdité.

Les honneurs que donnent la fortune sont inférieurs à ceux que donnent

les talents personnels.

Les mariages d'argent--ces ventes qui font de deux êtres libres, jeunes,

des esclaves pour l'avenir--sont des monstruosités: c'est dans le

travail et l'amour que repose le bonheur réel.

Il osera même ajouter que eux qui prétendent

étouffer les passions sont des sots ou des hypocrites, parce que les

passions sont aussi nécessaires à l'existence d'un état social que les

aliments nutritifs à l'existence de l'homme.

Il ira bien plus loin, ma foi! ce diable de livre en faveur duquel M.

A. Karr écrivait, dernièrement, de si jolies choses dans ses

\_Bourdonnements\_.

V

Comme des éclairs dans une nuit obscure, les réminiscences du préjugé

luirent tout à coup à l'esprit; d'Angèle.

Pauvre chère enfant, un mystère enveloppait sa naissance dans des plis

ténébreux: elle ne connaissait ni père ni mère légitimés par la loi. Et

cette même loi au front de la jeune fille gravait en lettres de feu le

stigmate:

BÂTARDE!

Qu'importaient alors sa beauté, ses agréments physiques! que faisaient

alors ses vertus, son éducation, ses rares qualités intellectuelles!

C'est-à-dire que le monde la rejetait de son sein; que son amant, à cet

aveu, allait fuir épouvanté, et qu'il lui faudrait à elle inhumer la

honte de ses parents dans un couvent, où même elle ne serait peut-être

pas entièrement à l'abri des préventions du vulgaire!

Mon Dieu! pourquoi donc nous avez-vous inoculé le virus de l'affliction

dès notre origine? Serait-ce parce que, de même que toute douleur

physique est un pas vers la mort, toute douleur morale est un pas vers

la vertu? ou serait-ce parce que l'humanité est éternellement destinée

à souffrir dans sa lutte entre le cylindre du passé et le cylindre de

l'avenir?

Effroyable problème!

VI

Angèle, tombée à genoux devant une image de la Vierge, priait.

Rien n'est plus propre à raffermir la foi religieuse que l'amour qui

en est la base. L'amour répugne autant à l'athéisme que la sensitive au

souffle glacial de l'hiver.

La prière de la jolie fille du faubourg Québec dura longtemps; et,

lorsqu'elle se releva, la sérénité brillait sur son visage. Telle, après

une tempête, une rose se redresse doucement sur sa tige pour saluer le

retour d'un soleil vivifiant. Encore perlée par les gouttes de pluie, la

reine des fleurs rayonne d'un plus bel incarnat, parfume l'air de plus

doux arômes.

Ayant jeté sur ses épaules une mantille et posé sur sa tête un petit

chapeau de paille, Angèle se rend chez Pierre Morlaix.

Ce fut d'un pas léger qu'elle fit le trajet de la rue du Loup à la rue

des Voltigeurs.

Cependant, en approchant de la demeure du charretier, sa démarche se

ralentit insensiblement, et lorsqu'elle arriva à la maison de briques,

aux contrevents verts, où s'était écoulée la plus grande partie de son

enfance, elle tremblait comme la feuille d'érable agitée par les vents

d'automne.

Les palpitations augmentèrent encore quand elle mit le pied sur le seuil

de la porte, et s'accrurent bientôt à ce point qu'elle fut obligée de

s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Pauvre, pauvre Angèle, que méchant est ce monde qui vous cause tant de

douleurs!

VII

Après une minute de repos pour comprimer les battements de son sein, et

mettre de l'ordre dans son esprit, Angèle entra.

La mère Morlaix était seule dans la salle, occupée à brunir sa batterie

de cuisine.

--Jésus seigneur! te v'là, mon enfant, dit-elle en quittant son travail

pour embrasser Angèle; mais d'où est-ce que tu r'sous [34] comme ça? y a

au moins un siècle qu'on n't'a vue; j'créyais quasiment qu't'étais

malade.

[Note 34: sors.]

--Malade! non, ma bonne mère, répliqua la jeune fille, ébauchant un

sourire contraint. J'ai eu beaucoup d'ouvrage cette semaine, et...

--Et tu t'es fatiguée, c'est-y pas honteux! j'vous demande un peu, si

c'est pas tannant d's'échigner comme ça, quand tu pourrais rester cheux

nous, ousqu'on ne te refuse rien.

--C'est vrai...

--Vrai, Angèle, oui, ben vrai, car c'est pas pour dire, on t'aime ici,

plus que tes père-z-et mère ne t'ont jamais aimée.

Ces derniers mots, prononcés sans mauvaise intention, avivèrent toutes

les plaies d'Angèle: deux larmes brûlantes brillèrent au coin de ses

paupières.

--Bon, v'là-t-y pas que tu vas geindre, à c't'heure, poursuivit la

vieille. Qu'est-ce que t'as? tu n'es plus toi, ma fille... jadis si

gaie, si riante; maintenant...

--Pierre est-il ici? interrompit Angèle, pour couper court à cette

intempérance de langue qui la gênait.

--Pierre y va-t-arriver prendre son dîner.

T'as-t-y quèque chose de particulier à lui dire?

Un bruit de voiture résonna en ce moment au dehors.

C'était le charretier.

La jolie fille courut à sa rencontre.

VIII

--Mon ami, lui dit Angèle, je désirerais vous parler.

--Aussitôt que j'aurai remisé ma calèche.

--Non, tout de suite, c'est très-important.

--Allons, allons, je t'écoute, dit Pierre, surpris au plus haut point.

--Pas ici: montons à votre chambre.

--La bonne femme, dit le charretier, en passant dans la salle avec

Angèle, ayez donc l'oeil à mes chevaux, je vous prie; l'enfant a quelque

chose à me communiquer.

--Que mystère encore! murmura madame Morlaix.

IX

Parvenus dans la chambre du charretier, Angèle lui dit

résolument:--Pierre, je vous dois tout, je le sais: votre mère et

vous m'avez généreusement tenu lieu de parents; mais, dites-moi, ne

connaissez-vous rien de ma famille véritable?

--De ta famille? fit le cocher reculant d'un pas.

--Oh! je vous en supplie?

--Tu voudrais nous quitter; est-ce qu'on t'a fait de la peine?

--Oh! non, pleura la jeune fille; vous ne m'avez témoigné que trop de

bontés. Ma vie tout entière ne suffira point pour acquitter ma dette de

reconnaissance que j'ai contractée envers vous; mais...

--Hélas! je te comprends, dit Pierre ému. On t'aura reproché de n'avoir

ni père ni mère, et...

--Vous vous trompez, personne ne m'a...

Les sanglots lui coupèrent la voix.

--Chère fille bien-aimée, notre tendresse ne te suffit donc plus?

s'écria le charretier en la baisant passionnément au front.

--Que dites-vous là, mon ami?

--C'est que, vois-tu, Angèle, je ne sais rien, rien que ce que je t'ai

déjà raconté. J'ai cherché dès lors; aujourd'hui même je cherche, et...

--Et? répéta la jeune fille palpitante d'anxiété.

--Et, reprit Pierre en secouant tristement la tête, je ne sais rien de

plus.

Une nuit de janvier 18... en revenant du Griffinton, je rencontrai un

individu qui embarqua près de moi et se fit conduire à la rue de la

Visitation. Là, il descendit, en m'ordonnant de l'attendre, mais ne

reparut plus. Dans mon traîneau, il avait oublié un portefeuille en

maroquin noir contenant vingt billets de cinquante piastres chacun et un

chiffon de papier que j'ai perdu: je mis le tout dans ma poche et

revins à la maison que nous habitions ma mère et moi, dans le faubourg

Saint-Louis. Au coin de la rue Perthuis j'aperçus un paquet blanc déposé

contre une porte; je m'en emparai: c'était toi, mon enfant, endormie

dans une couverture.

--Et, dit Angèle, avec une agitation indicible, cette couverture, les

langes qui m'entouraient n'avaient aucune marque?

--Non, repartit le charretier, aucune, si ce n'est pourtant comme

l'empreinte d'une main teinte en rouge. On aurait dit du sang.

--Quelle énigme! ô mon Dieu, c'est affreux! s'écria la jeune fille, en

pressant convulsivement ses mains contre ses yeux.

X

--Oui, reprit le charretier comme s'il répondait à une question mentale,

oui, c'est bien mystérieux, pour le certain. J'ai souvent rêvé à cette

nuit-là. C'était le bon temps où je possédais Carillon et la Brune, deux

bêtes... ah! enfin... Et il faisait un frète que la barbe en fumait...

Oh! je ne l'oublierai jamais... puis ces pressentiments... Bast! il ne

faut pas y croire... les pressentiments, c'est de la bêtise.

--Des pressentiments! s'écria Angèle qui ne perdait pas un mot de ce

monologue; des pressentiments! que vous disaient-ils?

--Rien, rien du tout, s'écria brusquement Morlaix. D'abord, les

pressentiments mentent comme les astrologues, et M. le curé dit qu'il ne

faut pas y ajouter foi, sous peine de péché.

--Pierre, oh! pitié, fit la jeune fille affolée, pitié pour une pauvre

orpheline; dévoilez-moi tout ce que vous savez, tout ce que vous

présumez de ma famille! C'est si cruel, voyez-vous, de ne connaître ni

son père, ni sa mère! Ah! mon Dieu! Je ne pensais pas...

--Allons, allons, ne te désole pas comme ça, mon enfant, dit Pierre

ému jusqu'aux larmes. Ça me fend le coeur de te voir pleurer. Moi qui

donnerais tout au monde, jusqu'à mon dernier attelage--un attelage ben

superbe cependant--pour te sentir heureuse. Quelle idée subite aussi...

--Pierre, vous ne répondez pas à ma question, interrompit Angèle d'un

ton suppliant.

--C'est vrai; mais...

--Vous voulez donc me faire mourir! s'écria-t-elle avec cet accent

désespéré dont toutes les femmes connaissent le diapason, et lequel

manque rarement de vaincre l'opiniâtreté de ceux qui les aiment.

--Moi, te faire mourir! est-ce que tu y penses, Angèle! Je passerais au

feu pour satisfaire un de tes caprices. Pour te le prouver, je vas te

dire ce que j'ai supposé quelquefois, en songeant à cette nuit-là. Mais

au moins ne dis plus que je veux te faire mourir.

--Parlez, Pierre, mon ami, mon père, oh! parlez vite, dit Angèle, en

pressant les grosses mains basanées et calleuses du charretier dans ses

petites mains blanches et satinées.

--Eh ben! il m'est venu à l'esprit que cet inconnu que j'avais embarqué

en sortant du Griffinton et débarqué au coin de la rue Visitation,

n'était pas étranger à....

Le charretier hésita.

--A? répéta anxieusement la jolie fille.

--A... ma foi, je cherche le mot.

--A moi?

--Oui, c'est pour trouver ça que je me creusais la tête.

Angèle poussa un soupir de désappointement

--Pas étranger à moi, reprit-elle ensuite. Quel rapport! Qui a pu vous

suggérer une semblable conjecture?

--Ah! voilà! je l'ignore moi-même. Ça m'est venu un jour dans la

cervelle, puis ça y est revenu un autre jour, puis un autre, et malgré

tous mes efforts pour me débarrasser de cette imagination, elle est

toujours là qui me tient en souci. Mais, continua-t-il en se frappant le

front, j'ai eu tort de te parler de ça, puisque ça ne sert de rien. Il

y a plus de seize ans que cette histoire est arrivée; et maintenant

qu'aucun indice n'a justifié mes présomptions, il aurait mieux valu me

taire que de mettre, par mon bavardage, ton esprit à la torture.

--Seize ans, hélas! ce n'est que trop réel, murmura Angèle. Jamais je ne

déchirerai le voile qui couvre ma naissance; il faut renoncer aux joies

de ce monde.

--Renoncer aux joies de ce monde! Qu'est-ce que j'entends, dit Pierre

stupéfait. Tu déraisonnes, petite. Quoi! toi qu'on a surnommée la jolie

fille du faubourg Québec; toi qui as reçu une éducation comme pas une

des demoiselles les plus huppées, toi que chacun envie, toi qui

pourrais, si tu voulais, ne rien faire du matin au soir, et qui

hériteras, quelque beau matin, de dix mille écus, que nous t'avons

amassés, ma mère et moi, toi, chère enfant, tu crois au malheur, parce

que....

--Oh! je me souviens de toutes vos bontés pour moi, Pierre, dit Angèle

en sanglotant,--le dévouement de toute ma vie ne suffirait pas pour

payer la dette de reconnaissance...

--Chut! assez causé, interrompit le charretier en lui fermant la bouche

sous un baiser. Allons, séchez-moi ces beaux yeux, mademoiselle la

méchante; nous dînerons, et après, pour te distraire, je te mènerai

faire un tour de promenade à la Longue-Pointe, dans la nouvelle calèche

que j'ai achetée pour toi, mauvaise fille.

--Non, dit Angèle, je ne puis y aller; des travaux pressants...

--Encore ton travail! qu'as-tu besoin de travailler, je te demande un

peu! Tant pis, pour cette fois, je ne te lâche pas. L'ouvrage se fera

comme il voudra.

--Pardon, mon ami; c'est impossible.

--Pas plus impossible que de te prendre par le bras et de te conduire

comme ça.

Joignant le geste à la parole, Pierre entraîna sa fille adoptive dans la

salle.

--Un couvert de plus, la bonne femme, dit-il en entrant, l'enfant va

manger la soupe avec nous.

--Non, ma mère, dit Angèle en arrêtant madame Morlaix; excusez-moi, je

n'ai pas faim.

--Bast! l'appétit vient en mangeant.

--En vérité, je ne saurais. Laissez, j'ai besoin de retourner chez moi.

--Es-tu malade?

--Non, répartit-elle avec un sourire forcé.

Après quelques nouvelles instances des braves gens qui l'avaient

recueillie, Angèle put regagner son domicile.

Tandis qu'elle descendait la rue des Voltigeurs, Pierre la suivit du

regard en marmottant:

--Ou je me trompe fort, ou la petite n'est pas dans son assiette

ordinaire. Faudra que je la surveille.

XI

Arrivée à son domicile, Angèle relut la lettre d'Alphonse, et,

s'approchant ensuite d'un pupitre en palissandre, cadeau de M. Jobinet,

commença une réponse. Mais à peine les premières lignes étaient-elles

écrites, que la jeune fille, mécontente sans doute d'elle-même, déchira

le papier qui les renfermait. Une seconde tentative épistolaire eut le

même sort, la troisième fut plus heureuse, car après vingt minutas de

travail, notre héroïne déposa la plume d'un air satisfait et parcourut

des yeux sa missive.

Elle était ainsi conçue:

«Montréal...

»Je vous remercie bien de votre lettre, monsieur; la nouvelle que

votre santé est bonne m'a fait grand plaisir, car je craignais que tant

d'émotions diverses, supportées en si peu de jours, jointes aux fatigues

d'un long voyage n'eussent altéré votre constitution. Grâces à Dieu, il

n'en est rien; ma sainte patronne a exaucé les voeux que je n'ai cessé

de faire pour vous; je la prierai encore afin qu'elle vous continue sa

protection. C'est si bon de prier, quand l'on est inquiète ou chagrine!

Moi, voyez-vous, monsieur, je suis une pauvre fille, toute simple, et

je vous avouerai franchement que je ne comprends rien à toutes vos

subtilités philosophiques, plus propres à mon sens à obscurcir le

jugement qu'à l'éclairer. Sans doute, il ne serait pas seyant que je

me permisse de vous donner un conseil; vous avez tant appris dans les

livres que vous ririez de mon ignorance, si elle prétendait indiquer une

direction à votre savoir, mais il me semble, monsieur, que vous cherchez

à débrouiller des énigmes trop au-dessus de notre faible entendement.

»Pourquoi donc doutez-vous? et de quoi doutez-vous?

»La Providence ne vous a-t-elle pas montré assez qu'elle prêtait son

appui à ceux qui souffrent injustement? Enfin, serait-il croyable

que, sans l'aide de notre divin Sauveur, vous eussiez échappé à tant

d'ennemis conjurés pour votre perte? Non, cela ne peut être. Un aveugle

ne nierait pas des faits aussi palpables; conséquemment vous, qui

avez l'intelligence pour vous illuminer, la raison pour guider vos

appréciations, vous ne devez pas discuter semblable évidence. Du

moins, c'est de cette façon que je comprends les choses. Au cas où vous

croiriez que je suis dans l'erreur, ne tentez pas de me désabuser; vous

n'y parviendriez pas. Je souhaiterais sincèrement que vous eussiez la

foi qui m'anime, car vous seriez heureux dans vos malheurs, monsieur,

oui, bien heureux!

»Ne voilà-t-il pas que je tombe dans le même travers que vous? Pourtant,

de ma part, ce travers est doublement excusable. N'avez-vous point

provoqué et ne suis-je pas tenue par mes principes mêmes et ma foi à

condamner, par conséquent, à combattre ce qui motive vos tristes

incertitudes?

»Mais je ne veux point, cependant, prolonger une discussion qui répugne

à mon caractère, et dans laquelle vous obtiendriez encore l'avantage sur

moi.

»Maintenant, vous ne serez peut-être pas fâché de recevoir quelques

nouvelles de votre famille et du pays. J'en sais qui ne manqueront pas,

sans doute, de vous intéresser.

»D'abord, si vous avez conçu quelques inquiétudes sur la santé de votre

bonne mère et de vos frères et soeurs, rassurez-vous, monsieur, je suis

à même de vous dire qu'ils se portent tous bien et prient, chaque soir

et matin, le Tout-Puissant de veiller à votre bonheur sur cette terre.

Votre mère, monsieur, a fait écrire, à mon père adoptif... Si vous

saviez combien elle témoigne de sollicitude pour tout ce qui vous

concerne! Pauvre femme affligée, vous avez bien raison de l'aimer! Ça

doit être si bon d'aimer sa mère! celle qui nous a donné le jour,

qui nous a inculqué sa propre vie, son âme, dans le lait dont elle

nourrissait nos jeunes ans!

»Quel plaisir, dites, de prouver sa reconnaissance à celle qui s'est

tant et si souvent sacrifiée pour nous! Oh! il me semble que je n'aurais

pas assez de jours pour m'acquitter, vis-à-vis de ma mère clés la dette

originelle que j'ai contractée en venant au monde!

»Une mère! il faut n'avoir jamais connu la sienne propre, pour savoir ce

qu'il y a de douceur ou d'amertume indicible dans ces mots: Une mère!

»Ah! monsieur, vous paraissez aimer tendrement, passionnément votre

mère; mais aimez-la encore davantage, car cet amour est le plus sacré

des devoirs, la plus inexprimable des jouissances, le plus beau des

amours.

»Aimer sa mère! que cela doit être délicieux! ciel! il me semble que

j'expirerais de contentement si j'embrassais, si je voyais ma mère!

»N'est-ce pas, monsieur, qu'il n'y a point ici-bas, d'affection plus

charmante, plus grande que celle d'une, mère? une mère pour laquelle on

n'a point de secrets: une mère qui nous connaît mieux que nous-mêmes,

qui sait et nos qualités et nos défauts; qui, après nous avoir gratifiés

de la vie physique, s'occupe à nous insuffler la vie morale; qui lit

dans nos pensées, étouffe le germe des mauvaises, féconde la semence des

bonnes! une mère!

»Ah! monsieur, il leur est défendu de jamais se plaindre à ceux qui ont

une mère. Qu'est-ce que la souffrance, qu'est-ce que l'exil, qu'est-ce

que toutes ces petites misères qui escortent notre court passage sur

cette planète, quand nous avons une mère près de nous ou que nous

espérons retrouver un jour!

»Notre Seigneur et Sauveur du monde, Jésus, n'était-il pas soutenu par

la présence de sa mère, la bonne et sainte Marie, en montant la Croix au

calvaire de ses tortures?

»Et puis, quand au penser de sa mère on peut joindre celui d'un

père!--Seuls, les orphelins comprennent combien est dure la privation de

ces êtres sacrés!

»Aux orphelins toutes les tristesses, tous les dégoûts, toutes les

insultes, tous les déboires! à eux le droit de gémir et d'envisager

la mort comme un bienfait: à eux les plaintes dérobées, les larmes

secrètes, les désespoirs étouffés!

»Il y a encore une classe de malheureux plus désolés que les

orphelins!...

»A mon tour, monsieur, de faire appel à votre indulgence. Je m'oublie

dans mon égoïsme, au lieu de vous raconter les choses capables de vous

intéresser.

»Vous souvenez-vous de ces gens qui nous ont arrêtés sur la lisière du

bois, quand nous allions chez notre excellent ami, monsieur Jobinet?

eh bien, il paraîtrait que ces scélérats attendaient là un citoyen

très-respectable de notre ville, qu'ils l'ont assassine et dépouillé

d'une grosse somme d'or. Leur procès est commencé. Aujourd'hui, on dit

qu'il y aura de curieuses révélations de la part d'un Irlandais, un

nommé Mike, celui, si je ne me trompe pas, qui s'est évadé de prison

avec vous. Je me souviens de la figure de ce bandit, et je frémis rien

qu'en songeant à ce type ignoble de dégradation.

»Égorger son semblable pour quelques louis! est-ce bien possible! se

vouer à un horrible supplice, et se damner éternellement! Mon Dieu! tout

cela m'étonne si fort que j'ai peine à y croire.

»M. Bourgeot,--l'homme assassiné,--a un beau-fils. Penseriez-vous que

Jacques, c'est le nom de son fils,--a dit que la mort de son père était

méritée? Mais qu'est-ce donc que le monde! je n'aurais jamais cru à cela

si je ne l'avais entendu de mes propres oreilles, oui, monsieur, devant

moi, le fils a dit en pariant de son beau-père:

»--Bast, après tout, il était assez vieux pour faire un mort!

»Oh! mais c'est épouvantable; je n'en reviens pas. Moi qui détestais

déjà ce Jacques Bourgeot, je vous demanda un peu si, depuis, je l'ai

pris en amitié!

»Ma lettre est déjà bien trop longue, il est temps que je termine. Bon

courage donc, monsieur. Espérons que votre mauvaise étoile s'éclipsera

pour faire, de nouveau, place à la bonne, et qu'un jour vous serez rendu

à vos parents et à ceux qui vous aiment.

»En attendant, croyez-moi,

»Monsieur,

»Votre servante,

»ANGÈLE.»

XII

Deux mois s'écoulèrent sans qu'Angèle reçut une réponse à sa lettre.

La jeune fille était fort inquiète; ses parents adoptifs la voyaient

dépérir chaque jour, et déjà ils regrettaient les soins dont ils avaient

entouré le fugitif, quand, un matin, Angèle arriva chez eux toute

joyeuse.

--Il m'a écrit! il m'a écrit! cria-t-elle en entrant.

--Ah! fit le charretier avec une expression radieuse qui prouvait qu'il

était soulagé d'un grand poids.

--J'savais qu'i n'était pas malhonnête en toute, c'te jeunesse, dit la

mère Morlaix.

--Voici sa lettre, reprit Angèle; elle est longue; voulez-vous que je

vous la lise?

--Comme de raison, répliqua la bonne femme.

--Il est à Saint-Jean-de-Terre-Neuve, dit Angèle.

--A Saint-Jean-de-Terre-Neuve!

--Oui, il est allé surveiller une pêche pour le compte de l'armateur qui

l'emploie. Mais je vais vous lire la lettre.

La mère Morlaix et son fils se rapprochèrent de leur protégée, laquelle,

tirant de son corsage un paquet de papiers assez volumineux, commença

d'une voix claire et musicale.

XIII

«Saint-Jean de Terre-Neuve...

»Surtout ne m'en veuillez pas, chère mademoiselle; votre lettre

si bienveillante, si aimée m'est parvenue au moment où mon patron

m'ordonnait d'aller visiter un établissement de pêcherie qu'il à ici.

Il fallait partir sur-le-champ, sans cela, je vous eusse écrit tout

d'abord. Mais le navire mettait à la voile; et, depuis lors, je n'ai

point quitté la mer.

»Ah! sans cette circonstance, avec quel bonheur j'aurais pris la plume

pour vous dire combien je vous suis obligé des preuves d'affection que

vous daignez témoigner au malheureux exilé. Si vous saviez comme elle

m'a soulagé, votre lettre, comme elle m'a réconcilié avec moi-même! Les

beaux sentiments qui l'animent ont fait une profonde impression sur mon

coeur. Fortuné mille fois, qui pourra passer ses jours près d'une

personne aussi raisonnable que belle, aussi pieuse que douce, aussi

indulgente pour les écarts d'autrui, que sévère pour elle-même! Ah! je

vous aime, je ne puis vous le cacher. N'en rougissez pas, mademoiselle,

mon amour est pur, et jamais il ne me fera manquer au respect, à la

reconnaissance éternelle que je vous dois. Cet aveu ne me coûte point,

car il est celui d'un homme honnête, qui désire uniquement votre

félicité et qui vous obéira en toutes les choses que vous lui

commanderez, sachant bien que la droiture de votre jugement ne saurait

l'engager au mal.

»Maintenant, vous êtes mon amie, n'est-ce pas? Voulez-vous me permettre

de vous conter les petits incidents de mon excursion? Ils sont assez

piquants, et si je réussis à les dire convenablement, je suis sûr qu'ils

vous intéresseront:

»D'abord; quand je me présentai au capitaine du navire, avec les lettres

de crédit de notre armateur, le premier me demanda si j'avais déjà péché

le maquereau.

»--Jamais, lui répondis-je.

»--Jamais, dit-il. Oh! alors je ne puis vous prendre à mon bord.

»--Mais l'armateur....

»--L'armateur! Qu'est-ce que ça me fait? Il me faut des hommes exercés

ou rien. Les novices encombrent un bâtiment. Ils gênent les matelots,

tombent malades; il faut les ramener à terre. Je n'en veux pas.

»--Quoi, vous me refusez!

»--Désolé, mais je n'y puis rien. Que l'armateur me donne un surveillant

exercé, s'il le veut. Pour un \_greenhorn\_[35], ça ne me va pas plus qu'un

verre d'eau quand j'ai du rhum à discrétion.

[Note 35: Novice, naïf, niais.]

»--Mais j'ai des connaissances en marine. Je puis au besoin faire le

métier de charpentier à bord.

»--Vraiment!

»--Sur ma parole.

»--Alors, c'est une autre affaire, dit le capitaine en se ravisant.

»--Ainsi, c'est convenu?

»--Oui, mais à une condition.

»--Dites.

»--Vous remplacerez mon charpentier, qui est parti en bordée ce matin.

»--Autant que les devoirs de mon emploi me le permettront.

»--Sans doute, grommela le capitaine, car de même que tous ses

collègues, il n'aimait pas les surveillants qu'on leur impose.

»Je fus installé à bord dans une mauvaise cabine, juste à peine assez

grande pour qu'un homme s'y put remuer, et où nous couchions, quatre: le

pilote, le premier maître, un mousse et moi.

»Avant le départ, pour les bancs de Terre-Neuve, je m'étais renseigné

sur la question des pêcheries.. Les caps Anne et Cod sont les deux

points principaux où l'on fait la guerre au maquereau, sur les côtes de

l'Amérique septentrionale.

»La flotte, employée chaque année à cette pêche, se partage en deux

sections: l'une suit le poisson dans l'Atlantique, depuis les caps de

la Delaware jusqu'aux rivages occidentaux de la Nouvelle-Écosse. Ces

bâtiments nombreux et de petite dimension se tiennent toujours en

vue les uns des autres, et, comme ils couvrent l'Océan d'amorces, ils

capturent généralement plus de poissons que ne le feraient des vaisseaux

occupés isolément à la même besogne dans les mêmes eaux.

»Cinq cents navires environ, jaugeant de soixante-dix à cent vingt

tonneaux, forment ce qu'on homme la flotte de la baie ou l'autre

section, organisation totalement distincte de la première.

»Parmi ces bâtiments, ceux qui sont affrétés pour le cap Anne sont les

plus petits; ils jaugent de soixante-dix à quatre-vingt-dix tonneaux.

Ceux du cap Cod en ont de quatre-vingt-dix à cent vingt. Une vive

émulation règne entre les gens des deux caps. Elle dégénère souvent en

des rixes sanglantes.

»Les pêcheurs ne reçoivent pas de salaires; mais ils ont droit à la

moitié du poisson pris, déduction faite, sur leur part, de ce qui est

dû pour les frais d'appât, les gages du maître-queux, et le prix, par

baril, de l'inspection» l'empaquetage et la salaison.

»Le dernier article coûte environ sept francs par baril. En somme,

on peut évaluer aux trois septièmes environ les bénéfices nets qui

reviennent à chaque homme sur la prise générale: Les patrons des navires

fournissent toutes les provisions, le sel, les hameçons, les lignes,

le plomb, l'étain, etc., et habituellement ils se réservent le droit

de vendre le poisson au plus haut prix qui leur est offert avant que le

vaisseau soit prêt à recommencer un autre voyage.

»L'équipage peut, toutefois, disposer à son gré de sa part, mais

rarement il use de ce privilège, préférant s'en rapporter aux

propriétaires qui font la vente et remettent l'argent à leurs hommes.

»De gros marchands de New-York ou de Boston achètent, d'ordinaire, les

maquereaux quelques jours avant le retour du ou des navires. Les prix

varient naturellement suivant la qualité.

»Saint-Jean possède huit ou dix établissements affectés à ce négoce.

Tous ont un intérêt plus ou moins grand sur chaque navire qui mouille à

leurs quais. Il en est peu qui perdent de l'argent. Les provisions que

l'on embarque sont d'habitude excellentes: le meilleur boeuf, porc salé,

café, thé, chocolat, sucre, riz, mélasse, beurre, patates, farine, etc.,

car nos pêcheurs vous ont un palais délicat! Ils se sont fait la plus

haute idée de la nécessité de bien vivre, veulent à chaque repas du pain

frais et chaud, ainsi que leurs gâteaux pour le thé, et des pâtisseries

toutes les fois qu'ils ont faim c'est-à-dire à tout moment.

»En somme, le cuisinier est, aux yeux de ces épicuriens d'eau salée,

un personnage d'une importance égale à celle du patron. La première

question d'un matelot à l'autre est celle-ci:

»--Quel est votre patron?

»Puis:

»--Quel est votre cuisinier?

»Les réponses sont-elles satisfaisantes, le questionneur demande un

engagement. Et il la fait aussitôt cette demande. Je dis demande, car

un bon pêcheur peut toujours obtenir un engagement. Étant par là

indépendant, il se montre difficile dans son choix.

»Les quatre cinquièmes des équipages sont des Yankees ou des

Nouveaux-Écossais; le reste se compose d'Anglais, Irlandais, Canadiens,

Écossais, Allemands et de quelques Portugais, Suisses ou Norvégiens.

»Ce sont communément des marins de première classe, car ils tiennent

presque toujours la mer d'un bout de l'année à l'autre: sept mois à

la pêche de la morue, et cinq à celle du maquereau. Cette dernière est

peut-être la plus profitable; en tous cas, elle est la plus agréable.

»En janvier, on affrète les goélettes pour les Grands-Bancs ou pour le

banc Georges. Le dernier est à deux cents milles à l'est de Boston, en

plein Atlantique. Il n'a ni port, ni abri. Les navires courent sur

leurs ancres pendant la tempête et les grains; et les matelots sont

continuellement soumis aux plus rudes fatigues, aux plus cruelles

intempéries. Un grand nombre se gèlent les mains et les pieds.

»Nulle merveille qu'ils soient vigoureux et hardis et qu'ils soient

toujours bien accueillis dans la marine militaire ou marchande; nulle

merveille, non plus, que la mort fauche sans cesse dans leurs rangs

avant qu'ils ait atteint la vieillesse.

»Les bâtiment? qui vont aux Grands-Bancs ne sont guère abrités; mais le

voyage est plus long, et beaucoup de matelots le préfèrent à cause de la

certitude de plus gros profits.

»En juin, ces bâtiments s'assemblent dans le port. On les peint, on les

nettoie, on fait leur toilette avant de les expédier à la Baie. Tout le

monde prend joyeusement part au travail car le changement des Bancs à la

Baie ressemble à l'heure de la récréation, après la réclusion dans une

salle d'école.

»Toutes les goélettes sont peintes à peu près de la même manière, en

noir avec une bande blanche, et les mâts enrubannés ou bariolés de

jaune.

»Ils sont aussi gréés de même, portant généralement un grand mât,--mais

pas de hunier de misaine,--focs et focs volants, grande voile et voile

de misaine, avec toile de beaupré pour les brises légères. On les

construit de manière à ce qu'ils unissent la solidité à la capacité;

et celui qui peut gagner un mille sur sept, en naviguant au vent, est

généralement considéré comme un bon voilier. Aux yeux d'un homme de

terre, tous les navires d'une flotte paraissent semblables vus à

une courte distance; mais l'expérience et la pratique ont appris

aux pêcheurs à établir, dans le gréement et la coque, cent points de

différence qui échappent aux pékins, comme disent les soldats français.

»De fait, j'ai souvent, à l'aide d'une longue-vue, aperçu à l'horizon

la pointe d'un grand mât et peut-être une voile de perroquet, alors que

tous les gens de l'équipage pouvaient dire où se dirigeait ce navire,

quelle était sa forme et même son nom.

»Les vaisseaux coûtent de quinze à vingt-cinq mille francs la pièce. Le

patron est généralement intéressé pour un quart, dont les dividendes,

avec son tant pour cent (de 3 à 5 %), sur la part de la prise

appartenant au navire, forment la seule différence entre sa portion

et celle de l'équipage; et il arrive quelquefois qu'il y a à bord des

pêcheurs qui gagnent plus sur un voyage que le patron lui-même, quoique

de tels exemples soient rares.

»Le travail du patron est de moitié plus pénible que celui de

l'équipage, car il lui faut être debout toute la nuit, quand il y a des

indices d'une augmentation ou d'un changement de vent. De plus, il doit

jeter l'appât pour tenir le poisson près du navire, rester au gouvernail

tandis que le navire file à travers les bancs de maquereaux et en

entrant au port comme en en sortant.

»Par dessus tout cela, il a mission de veiller à ce que rien ne se

détériore dans le gréement ou la coque du vaisseau. En un mot, sa vie

est en proie à une anxiété continuelle et n'obtient qu'une récompense

minime pour tant de peines.

»L'équipage n'a aucun souci: Chaque homme monte la garde à son tour et

fait son quart au gouvernail. En dehors de ces occupations, il n'a

qu'à manger, boire et dormir, sauf quand le poisson mord ou qu'il faut

l'appâter. Les goélettes portent trois fois le nombre de bras suffisants

pour manoeuvrer des embarcations de cette classe. Aussi le travail à

bord n'est-il qu'un jeu; et l'on peut mettre à l'oeuvre ou déployer

toutes les voiles avec autant de promptitude que sur un navire de

guerre.

»Quand j'arrivai le jour du départ à bord du Franklin, la goélette

qui devait m'emmener; l'aspect sur le pont n'était pas des plus

encourageants. Il y avait sur ce pont un encombrement de malles et de

paquets qui semblaient venir de toutes les parties du monde; C'était une

inextricable confusion. On ne pouvait poser le pied sur le plancher sans

heurter quelque objet d'habillement où d'alimentation.

»Le maître-cook était à l'avant. Il mettait en ordre son petit

assortiment de vaisselle. En me voyant, il me dit d'un ton gouailleur:

»--Ah! ah! vous voilà, monsieur le novice.

J'espère bien que vous serez malade avant demain matin.

»Ce souhait n'était pas fort rassurant. Mais je fis contre fortune

bon coeur, et pour me concilier les bonnes grâces du dispensateur des

vivres, je lui offris un coup de rhum qu'il accepta sans façon, comme

une chose due.

»L'équipage ne tarda pas à se montrer. Bel équipage, ma foi! Jamais je

n'avais vu, même à Québec, une troupe de jeunes hommes plus robustes,

plus gais et plus dispos. Ils riaient que c'était plaisir à les

entendre.

»La connaissance fut bientôt faite. Quoique j'eusse un certain

commandement sur ces hommes, je préférai me les gagner tout de suite

par l'affection plutôt que de m'imposer à eux. Une dame-Jeanne pleine de

Jamaïque et des cigares que j'avais eu soin d'emporter furent les traits

d'union de nos bonnes relations.

»Nous fumions et buvions déjà comme de vieux amis quand la voix du

patron retentit:

»--Parez la grand'voile! larguez la misaine! déployez les focs.

»Aussitôt tout le monde se leva et courut exécuter les ordres.

»Notre patron ou capitaine se mit à la roue, et moi, pour ne pas rester

inactif, j'aidai les hommes à hâler les cordages. Ils furent surpris de

voir que je n'étais pas aussi ignorant du métier qu'ils l'avaient cru

d'abord. Ces notions me conquirent leur estime.

»Peu après, ordre fut donné de ranger les bagages. Et en moins de dix

minutes le pont se trouva libre.

»Vers cinq heures on annonça le souper. Nous descendîmes dans

l'entrepont; moi, comme un sot, le dernier (mais dès que mon appétit fut

établi un peu plus tard, et que l'importance d'être le premier à table

m'eût été démontrée, je reconnus bien vite le néant des cérémonies).

Comme un sot, ai-je dit, car difficilement parvins-je à obtenir une

place, et plus difficilement quelques vivres.

»Par bonheur, je n'avais pas grand'faim. Mes plus longues courses

maritimes n'avaient guère dépassé le Saguenay en bas de Québec, et je

n'étais pas aguerri contre le mal de mer. Je ne l'avais point, il est

vrai; mais le pressentiment me coupa l'appétit.

»Après le souper, je me retirai dans ma cabine où je ne tardai pas à

m'endormir. Des rêves affreux troublèrent mon sommeil. Et, le lendemain

matin, je m'éveillai rien moins que charmé de la vie de marin.

»Durant toute la journée, les gens de l'équipage me lorgnaient, à chaque

instant d'un air moqueur, attendant les premiers symptômes du mal

fameux, et prêts, sans doute, à me prodiguer des soins à leur manière.

»Mais Neptune me protégea. J'en fus quitte pour la peur, quoique pendant

trois jours je me sentisse faible, et peu disposé à manger.

»Le sixième jour, nous jetâmes l'ancre dans la crique du Sommeil, au

détroit de Canso, nous y restâmes quarante-huit heures pour faire de

l'eau. Je m'amusai fort à prendre des homards, à courir la campagne et à

cueillir des framboises qui viennent abondamment dans cette partie de

la Nouvelle-Écosse. Elles sont fort grosses et d'une saveur toute

particulière.

»Le patron et moi nous visitâmes aussi une goélette qui retournait à son

port d'embarquement avec une cargaison de poissons. Les gens de cette

goélette nous apprirent que le maquereau essaimait, mais qu'il était

petit. Ils n'avaient mis que trois semaines pour remplir leur vaisseau

et rapportaient qu'un grand nombre de bâtiments de Gloucester étaient

dans la Baie.

»Le lendemain, nous remîmes à la voile. Bientôt après; le patron nous

appela et nous partagea, les lignes, les hameçons, le plomb et l'étain.

»Ces lignes sont en fil blanc ou bleu, de là grosseur des fortes ligues

à truites.

»Les places que les pêcheurs devaient occuper furent alors marquées et

tirées au sort, à l'exception de celles du capitaine, du cuisinier et là

mienne, qui sont les mêmes sur tous les vaisseaux, c'est-à-dire que

le cuisinier a celle d'avant, juste après le mat de misaine, le patron

celle du milieu, et le surveillant celle d'arrière, à l'écart de toutes

les autres.

»Ces places sont appelées cadres, comme les lits des navires.

»Je trouvai mon cadre situé, en conséquence, à la poupe, fort commode

et meilleur pour moi que tout autre: car, ailleurs, j'aurais

continuellement, par mon défaut d'habitude, emmêlé les lignes de

l'équipage.

»Ayant donc plongé mes premiers regards dans les mystères de

l'opération, je me mis à fumer, étendu au soleil, en étudiant avec un

profond intérêt les procédés de l'équipage.

»La première chose que firent les hommes fut d'arranger leurs cadres

respectifs de façon, à pouvoir y enrouler leurs lignes. Ensuite on se

mit à la fonte des plombs. A cet effet, on se sert d'un moule en fer,

auquel l'hameçon est solidement fixé, le tige de la tige et la pointe

demeurant hors du moule. On fond ensemble au plomb et de l'étain qu'où

verse dans le moule. Et quand un homme a fabriqué tous les plombs dont

il a besoin, il passe l'instrument à son voisin qui s'en sert à son

tour.

»Au bout de trois heures, tous les plombs étaient coulés, et les hommes,

accroupis sur le pont, s'occupaient activement avec des limes des râpes,

du papier de verre et de la peau de chien-marin, à polir, amincir, et

façonner les plombs suivant leurs fantaisies.

»Moi aussi j'avais fait un essai pour me fondre un plomb, et j'avais

réussi à verser une partie du liquide dans mon soulier, une autre partie

sur le plancher et une particule dans le moule.

»Deux matelots vinrent à mon secours. Et fort heureusement. Sans eux,

je me fusse brûlé avec la patience d'un martyr.

»Le lendemain, en arrivant à mon cadre, je le trouvai gréé de lignes,

plombs, hameçons et de tout ce qui était nécessaire pour faire une

pêche plantureuse, si l'adresse du pêcheur répondait à l'excellence des

instruments.

»A qui étais-je redevable de cette délicate attention? Aux braves

matelots dont je viens de parler, deux Canadiens, Jean-Baptiste

Laframboise et Joseph Lafleur, deux garçons honnêtes et prévenants, s'il

en fut. Ils m'ont comblé de petits soins pendant tout le cour du voyage.

Aussi sont-ils des amis de Pierre Morlaix, à qui ils envoient une foule

de compliments...»

XV

--Tout de même que je les ai bien connus Jean-Baptiste Laframboise et

Joseph Lafleur, interrompit le charretier.

--Pardi, ajouta sa mère, y v'naient s'régaler tous les dimanches cheux

nous. C'est des bons hommes; j'suis ben contente qu'les a vus, monsieur

Alphonse.

--Continue, fillette; ça m'intéresse, dit Pierre.

Et Angèle poursuivit:

XVI

«... Comme l'équipage était prêt maintenant à la pêche, et que nous

approchions du futur théâtre de nos exploits, le patron distribua les

heures des repas dans l'ordre suivant:

»Déjeuner à quatre heures du matin (à moins que le poisson ne morde;

dans ce cas, aussitôt après qu'il a mordu).

»Dîner, à onze heures avant midi (avec la même exception).

»Thé à quatre heures après midi (toujours avec la même exception).

»Souper, à toute heure, depuis huit heures du soir jusqu'au lendemain

matin (pas d'exception à cela, car le maquereau ne mord plus après le

soleil couché).

»Nota. Défense de jouer aux cartes, excepté lorsque l'ancre est jetée.

»Le surlendemain, je dormais profondément, quand, pour la première fois

de la vie, je fus réveillé par ce cri:

»--Tout le monde sur le pont! voici le maquereau!

»Je me dressai tout d'un coup; ma tête frappa contre le plancher

supérieur et retomba lourdement sur son maigre oreiller.

»Les matelots étaient déjà en haut.

»Je ne tardai pas à les rejoindre, malgré les douleurs que me causait

une grosse bosse au front. Les poissons commençaient à frétiller déjà

dans les barriques défoncées qu'on place à la droite de chaque pêcheur.

»Machinalement, je jetai une ligne, et la retirai bientôt en sentant que

ça, mordait. Mais je n'avais pas été assez leste. Le poisson échappa. Je

relançai ma ligne. Un maquereau s'accrocha à l'hameçon; voulant profiter

d'une première expérience, je donnai un coup si brusque au fil pour le

sortir de l'eau, qu'il me coupa le doigt et que j'arrachai l'hameçon

hors de la gueule du poisson.

»De nouvelles tentatives n'eurent pas plus de succès. Un moment je

sentais bien le poids du maquereau au bout de ma ligne; mais un moment

après il était parti.

»Regardant par dessus bord, je pouvais voir les animaux avec leurs yeux

ronds tournés vers moi et leur gueule ouverte, comme pour se moquer de

ma maladresse.

»Je jetai un coup d'oeil dans la barrique de mon voisin, elle était

presque pleine.

»Il y avait de quoi se désespérer. Au bout d'une heure le frai cessa. Le

poisson ne mordit plus. Il avait disparu. Les matelots vinrent examiner

ma barrique. Son vide inaltéré les fit sourire un peu. Mais ils

m'engagèrent à ne me pas décourager et promirent de m'aider à la

prochaine occasion.

»Vers dix heures, l'un d'eux cria:

»--Patron, un banc de maquereaux à bâbord! ils sont à un mille de

distance.

»Nous étendîmes nos regards dans cette direction. On apercevait une

grosse ride aisément reconnaissable entre les griffes de chat faites par

le vent.

»Le capitaine empoigna le gouvernail; un des hommes se plaça à

califourchon sur un bouts-dehors, avec ses mains pleines d'appât, un

autre se logea de même sur la chaloupe de la goélette; un troisième

se porta à la boîte aux amorces; le reste de l'équipage s'établit aux

écoutes du grand mât et du mât de misaine, aux cordages, aux palans et

aux drisses.

»--Vire vent devant derrière, commanda le patron.

»Puis ensuite:

»--Mettez en panne.

»Au bout de cinq minutes, la goélette était presque stationnaire, au

milieu d'un amas de poissons si profond, si considérable, qu'il eût

retardé sa course, si nous eussions voulu le traverser toutes voiles

dehors.

»La mer, aussi loin que l'oeil pouvait porter, semblait pailletée

d'argent.

»Laframboise laissa ses lignes, et s'approchant de moi:

»Quand ça mord, dit-il, tirez vite et ferme, comme ça!

»Et il amena un maquereau sur le bord.

»--Il ne faut pas, continua-t-il, essayer de le sortir de l'eau du

premier coup, vous lui brisez la mâchoire supérieure et le perdez. Mais

quand il est à trois pieds de vous, allongez la main droite le long de

la ligne, à six pouces de son museau, comme ça, puis enlevez vivement et

envoyez-le dans la barrique, d'un coup sec, comme ça. De la sorte,

l'hameçon se décrochera et le plomb entraînera la ligne dans l'eau.

Faites de même à l'égard de l'autre ligne.

»Laframboise prit une demi-douzaine de poissons en me donnant des

explications; et il me livra à mon habileté.

»Pendant quelque temps, je ne fus pas plus chanceux qu'auparavant; et je

me rappelle que je saisis d'une main le premier maquereau que je réussis

à hâler sur la goélette, tandis qu'avec l'autre j'enlevai l'hameçon.

Cela donna tant à rire à nos compagnons que je renonçai à ce mode

primitif, usité par nos pêcheurs d'eau douce.

»Lorsque le poisson eut fini de mordre, nous nous divisâmes en quatre

bandes, pour le préparer et le saler.

»On s'y prend ainsi pour ces opérations: tout le monde endosse des

vêtements de toile huilée à l'exception du patron, qui demeure au

gouvernail, et dont les poissons sont apprêtés par la bande la plus

proche de son cadre. Puis le fendeur prend un maquereau dans sa main

gauche et l'étend sur une table. Il tire un couteau long, affilé et

mince, l'enfonce dans la tête du poisson et le tranche jusqu'à, la

queue, sans le séparer entièrement. Ensuite, d'un tour de poignet, il

lance la victime dans la \_cuve aux tranchés\_, sorte de boîte en bois,

ayant environ quatre pieds carrés et six pouces de profondeur, de chaque

côté de laquelle se tiennent les videurs.

»Ils enlèvent les entrailles, ce qui se pratique en tenant le poisson

de la main gauche et en détachant, avec le pouce de la droite, les ouïes

de chaque côté. Tous les viscères sont extraits avec les doigts, et le

poisson est précipité dans un baril de sel.

»Il y reste pendant une heure. Après quoi, il est salé et mis dans un

autre baril. Dès que les barils sont pleins, on les ferme, on les marque

au nom du propriétaire, ou d'autre manière, pour les distinguer, et on

les arrime dans la cale.

»La rapidité et la dextérité avec lesquelles une prise de poisson est

apprêtée, sont vraiment surprenantes.

»J'eus pour emploi de passer les maquereaux au fendeur, puis au saleur,

et quoique je travaillasse avec toute l'activité possible, je ne parvins

pas à les tenir tout le temps en haleine.

»Deux hommes peuvent vider aussi vite qu'un seul peut fendre, et les

troupes font toujours assaut de célérité pour achever le plus tôt leur

ouvrage, surtout quand approche le coucher du soleil; car, comme le

souper est le seul repas auquel l'équipage entier se rassemble dans

l'entrepont, et que le logement est assez étroit pour douze hommes,

on comprend aisément que «les premiers venus sont les premiers (et les

mieux) servis.»

»Tout le poisson étant apprêté, on lave le pont; les barils qui n'ont

pu tenir dans la cale, sont convenablement rangés autour des mâts, de

manière à ne pas gêner les manoeuvres, et on se remet à la pêche.

»Je ferai remarquer ici que si on n'avait pas de l'eau en aussi grande

quantité qu'on le désire, cette pêche serait une tâche assez

dégoûtante; et même, telle qu'elle est, je constate qu'il y a bon nombre

d'occupations plus propres.

»Mais c'est chose fort émouvante que de prendre le maquereau quand

il mord bien. Ce mouvement continuel des bras et des mains, ces

frétillements du poisson lorsqu'il passe de l'eau dans les barils, ces

cris impatients que l'on entend à chaque minute, tout cela vous anime et

vous amuse beaucoup.

»--Retirez vos lignes, elles gênent les miennes! s'exclame un matelot.

»--A qui ces hameçons que je trouve dans mon cadre? hurle l'autre.

»--Le maladroit, qui embrouille mes fils, ajoute un troisième.

»--Des amorces ici, patron, demande un quatrième.

»Et son voisin qui se lève triomphalement:

»--J'ai pris un \_roi!\_ j'ai pris un \_roi!\_

»On nomme ainsi certain maquereau d'une forte espèce.

»Un juron énergique résonne à deux pas de moi; c'est un matelot qui a

cassé sa ligne. Un cri d'étonnement lui succède: c'est son camarade qui

a pris un jeune requin. Enfin, il règne sur la goélette une ardeur, une

joie, je puis dire le mot, que je n'ai jamais rencontrées ailleurs.

»Mais il n'est permis qu'à la langue et aux membres supérieurs de

s'agiter: le reste du corps et les pieds surtout, doivent rester de

longues heures dans une immobilité complète. Remuez-les un tant soit peu

et vous contrarierez les mouvements de vos compagnons, ou \_empingerez\_

leurs lignes qui vous environnent de toutes parts.

»Peu à peu, les \_mordeurs\_ diminuent; le feu de la pêche se ralentit.

A peine, de temps en temps, un petit maquereau, sorte de fretin, se

hasarde-t-il de donner sur l'amorce; tous nos gens respirent. Ils

passent leurs jambes par dessus bords et s'assoient pour se délasser.

»Alors, voilà sonner l'heure des jeux de mots, des plaisanteries, des

contes joyeux, des rires bruyants. On se dédommage à coeur que veux tu

du long silence, de la pénible position observés précédemment.

On se mettrait déjà à chanter si la voix du cuisinier ne se faisait

entendre:

»--Mes enfants, voici le maquereau qui revient!

»En une seconde, les jambes cessent de se balancer, les visages

reprennent leur gravité; les rires et les gaudrioles expirent sur les

lèvres, on se remet à la besogne.

»Parfois l'équipage demeurera à sa tâche pendant quatre heures

nouvelles, jusqu'à ce que le patron dise:

»--Allons, mes gars, m'est avis qu'il faut nous apprêter (non pas nous,

mais la prise).

»C'est ainsi qu'il se permet le calembour, quand il est en belle humeur,

le patron!

»Après avoir rempli de la sorte cent cinquante barils, une succession

de vents de l'est et de lourds brouillards nous assaillit, et pendant

trois semaines nos lignes chômèrent. Nous croisâmes le long de la

Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et des côtes du Canada; nous

remontâmes aussi les côtes du Saint-Laurent, et je vis presque l'instant

où je pouvais aller embrasser ma bonne mère à Québec.

»Mais, hélas! c'eût été un bonheur trop grand pour moi, sans doute. Il

me fut refusé.

»Chaque jour, cependant, nous découvrions d'innombrables quantités de

poissons. En vain, nous jetions nos lignes, les maquereaux ne voulaient

pas mordre.

»Nous hélâmes les patrons de quarante bateaux-pêcheurs au moins et

échangeâmes invariablement ces paroles:

»--Avez-vous pris du poisson depuis peu?

»--Non.

»--En avez-vous vu?

»--Oui.

»--Où?

»--Il y en a considérablement dans la Baie.

»--Je sais.

»--Vous y êtes allé?

»--Oui, j'en ai pris.

»--Et maintenant?

»--Maintenant, il ne veut pas mordre.

»D'aventure, une goélette éloignée d'un demi-mille environ, et nageant

dans les mêmes eaux que nous, se gréait pour nous inviter à une

joute. Inutile de vous dire que toujours nous acceptions le défi avec

enthousiasme. C'était un incident agréable au milieu de l'ennui qui nous

dévorait.

»Car c'est une chose triste que de n'avoir rien à faire du matin au

soir! La monotonie des scènes pèse sur l'esprit d'un poids de plomb, et,

pour mon compte, je crois que je n'aurais jamais le courage de demeurer

six mois sur un bâtiment pris par un calme plat.

»Enfin, notre maître-queux, qui était toujours au guet, signala un banc

de maquereaux. Je vous laisse à penser si la nouvelle fut accueillie

avec des transports d'allégresse.

»Les lignes furent tendues en un clin d'oeil; le poisson happa les

amorces avec une voracité dont je n'avais point eu encore d'exemple, et,

en moins de deux heures, nous en eûmes capturé plus de vingt barils.

»Grande fut la satisfaction à bord du Franklin. Le soir, après

la journée, il y eut bal et réjouissances sur le pont. On fit une

distribution extraordinaire de rhum et nos matelots passèrent une partie

de la nuit à fêter l'heureuse capture.

»Tournant ensuite vers le cap septentrional de l'île du prince Edouard,

nous rencontrâmes plusieurs navires, tous chargés de maquereaux. Le

temps était fort beau, quoique un peu froid, avec une brise accidentelle

du nord-ouest. Nous continuions la pêche avec des résultats fort

agréables, lorsqu'un matin le patron nous dit:

»--Allons, mes gars, ça commence à bien faire! Il faut en laisser pour

la saison prochaine. Demain nous irons déposer notre fret à Saint-Jean.

»Au moment où il parla ainsi, nous étions sur un banc de maquereaux. Ce

jour-là, nous ajoutâmes dix-huit barils de poissons aux autres prises

que nous avions déjà faites, et notre pêche fut terminée.

»Le dimanche suivant nous touchâmes à Saint-Jean-de-Terre-Neuve, où je

suis depuis lors, achevant d'inspecter l'établissement de pêcherie de

mon armateur, et attendant un navire qui me ramènera à New-York.

»Je vous ai, mademoiselle, donné ces détails sur mon petit voyage, afin

que vous les communiquiez à M. Jobinet. Comme il doit fréter, l'année

prochaine, un navire pour faire la pêche au maquereau, et comme il m'a

demandé des informations à ce sujet, il ne sera peut-être pas fâché de

savoir de quelle manière les Yankees pratiquent cette pêche.

»Je serais mille fois heureux si ma relation pouvait lui être de

quelque utilité. Pour moi, je ne me croirai jamais libéré de la dette de

gratitude que j'ai contractée envers lui.

»Je ne parle pas de ce que je vous dois à vous, mademoiselle, ni à vos

dignes protecteurs, Pierre Morlaix, et à sa respectable mère; mais si

le témoignage le plus sincère et le plus ardent d'un coeur profondément

touché par vos nobles qualités, ne vous semble pas une vaine

protestation, soyez convaincue que vous avez pour jamais celui d'un

homme qui demande chaque jour au ciel la faveur de vous consacrer toute

son existence.

»ALPHONSE.

»Réponse, je vous prie, à New-York.»

XVII

Il y avait déjà quelques jours qu'Angèle avait reçu cette lettre et

elle songeait à y répondre lorsqu'un matin Pierre Morlaix entra

précipitamment dans sa chambre.

--Angèle!

--Eh bien, qu'avez-vous? qu'y a-t-il? demanda celle-ci, surprise

de l'agitation qui régnait sur le visage ordinairement serein du

charretier.

--Ce qu'il y a, bonté divine! s'écria Pierre; ce qu'il y a... oh!

j'étouffe de joie...

--Mais, mon Dieu! comme vous paraissez ému!

--Allons, viens! suis-moi... il faut que tu m'accompagnes sur-le-champ!

Ah! Seigneur Jésus, je m'en doutais ben!... Cependant, qui eût pensé?...

Quelle histoire! quelle histoire! je n'en reviens pas...

--Qu'est-ce donc?

--Ce que c'est, ce que c'est, poursuivit Pierre avec une volubilité

étonnante, je vas te le dire: mais, auparavant, laisse-moi t'embrasser,

car le bonheur me suffoque... je ne sais pas ce que je dis.

--Voyons, calmez-vous, fit Angèle, en lui rendant caresse pour caresse.

--Me calmer! eh! oui, qu'on se calmera! mais comme tout cela est

merveilleux! Faut-il que le hasard soit grand!

--Enfin...

--Oui, oui; je ne te tiendrai pas plus longtemps sur des charbons...

Mais sortons et monte dans ma voiture. Je t'expliquerai tout cela en

chemin. Vite, embarquons!

La jeune fille essaya encore quelques objections, mais inutilement.

Pierre lui prit le bras et l'entraîna vers sa calèche, qui attendait à

la porte.

XVIII

--Où allons-nous? demanda Angèle, après s'être installée.

--Pas de soin, ma fille, répondit le charretier, en excitant les

chevaux; pas de soin, tu le sauras bientôt, un tout p'tit brin de

patience.

La voiture volait avec la rapidité du vent, en soulevai derrière elle un

nuage de poussière.

Après cinq minutes de cette course furieuse, Pierre arrêta ses chevaux

devant le palais de justice, près de la place Jacques Cartier.

XIX

Une véritable marée humaine refluait du prétoire vers la rue Notre-Dame,

et la foule s'écoulait ou s'attroupait, grondeuse, autour de l'édifice,

avec tous les signes d'un vif désappointement.

Voici ce qui s'était passé:

Traduit devant la cour d'assises de Montréal, l'Irlandais Mike, autant

par forfanterie que par désespoir d'échapper jamais à la corde, avait

fait les aveux les plus complets, c'est-à-dire qu'il avait recommencé le

récit de son histoire personnelle.

Je laisse à penser si cette narration fit une profonde impression sur

l'auditoire et les juges.

Pierre Morlaix, mêlé à la multitude des assistants, prêtait une oreille

avide à l'exposé de ce tissu d'horreurs,--exposé fait d'un ton froid,

parfois railleur et toujours animé par le pittoresque de l'expression.

Mike arriva à l'enlèvement de la petite fille. Interrogé sur la date de

cet enlèvement, il donna une réponse qui fit tressaillir le charretier.

Le président du tribunal ayant demandé à l'inculpé s'il savait ce

qu'était devenu l'enfant:

--Non, répondit-il; mais il est probable que le capitaine l'aura coulé

bas.

--Cet enfant avait-elle quelques signes distinctifs?

--Je me souviens que ses yeux étaient noirs comme l'aile d'un corbeau et

ses cheveux blonds comme l'or, répondit Mike.

--Et rien de plus particulier?

--Ah! attendez, s'écria l'Irlandais en se frappant le front comme

un homme dont la mémoire commence à s'éclairer de nouvelles lueurs;

attendez, bateau! Oui c'est cela... Il me semble que je la vois...

sur l'épaule gauche, l'enfant portait une marque rousse, tout à fait

semblable à un petit papillon, et au cou une médaille d'argent avec ce

nom sur la face: ANGÈLE.

A ces mots, Pierre poussa un cri de joie, sortit rapidement de la salle

d'audience, et, se jetant dans sa voiture courut chez Angèle.

Pourquoi dire que tous les détails qu'il venait d'entendre s'accordaient

à lui prouver que sa fille adoptive n'était autre que la nièce de feu

le capitaine Larençon, ou de M. Bourgeot, comme il s'était fait nommer à

Montréal.

Pendant que le charretier brûlait le pavé pour annoncer à sa chère

enfant que le secret de sa naissance était dévoilé, le tribunal

renvoyait à huitaine la continuation des débats sur cette affaire.

XX

On prit des informations à Québec. Toutes vinrent appuyer les aveux de

Mike qui, cependant, confronté avec Angèle, confessa d'abord ne point

la reconnaître. Mais, lorsqu'on lui montra le signe qu'elle avait sur

l'épaule gauche, il jura que c'était bien le même qu'il avait vu seize

ans auparavant.

Heureusement la vieille nourrice de la jolie fille n'était point

morte. Elle vivait dans un petit village près de la métropole. Mandée à

Montréal, elle corrobora les dépositions de l'Irlandais, par rapport à

l'incendie de la maison qu'elle habitait jadis à Québec avec l'orpheline

de Charles Larençon et la disparition de l'enfant qu'on pensait avoir

été dévorée par les flammes.

Toutes ces preuves accumulées n'étaient-elles pas suffisantes pour

constater l'identité de notre héroïne et rétablir sa filiation légitime?

XXI

Lecteur curieux, que vous dirai-je de plus que votre esprit pénétrant

n'ait déjà deviné?

L'Cageux et Stephen furent acquittés, Mike condamné à la potence, avec

les deux complices--deux anciens matelots--qui l'avaient aidé dans la

perpétration de son crime, et il expira sur le gibet, en marmottant:

--Bateau! je savais bien que je savourerais une seconde fois les

voluptés de la corde!

ÉPILOGUE

\_La jolie fille du faubourg Québec\_ fut longtemps la \_jolie femme de

New-York\_.

Il y a quelques années encore, en la voyant passer, doucement appuyée au

bras de son mari, M. Alphonse Maigret, un des plus riches constructeurs

de navires des États-Unis, les promeneurs s'arrêtaient, et de leur

bouche ce cri s'échappait:

--Mon Dieu, quel beau couple!

TABLE

PROLOGUE.--En Mer.

PREMIÈRE PARTIE.--Le Charretier.

DEUXIÈME PARTIE.--L'Évasion.

TROISIÈME PARTIE.--Angèle et Alphonse.

QUATRIÈME PARTIE.--La Sorcière.

CINQUIÈME PARTIE.--Jalousie contre amour.

SIXIÈME PARTIE.--Une histoire sanglante.

SEPTIÈME PARTIE.--Deux amants.

ÉPILOGUE.

End of the Project Gutenberg EBook of La fille du pirate, by Émile Chevalier

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LA FILLE DU PIRATE \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 18403-8.txt or 18403-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/1/8/4/0/18403/

Produced by Rénald Lévesque

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.org/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

\*\*\* END: FULL LICENSE \*\*\*